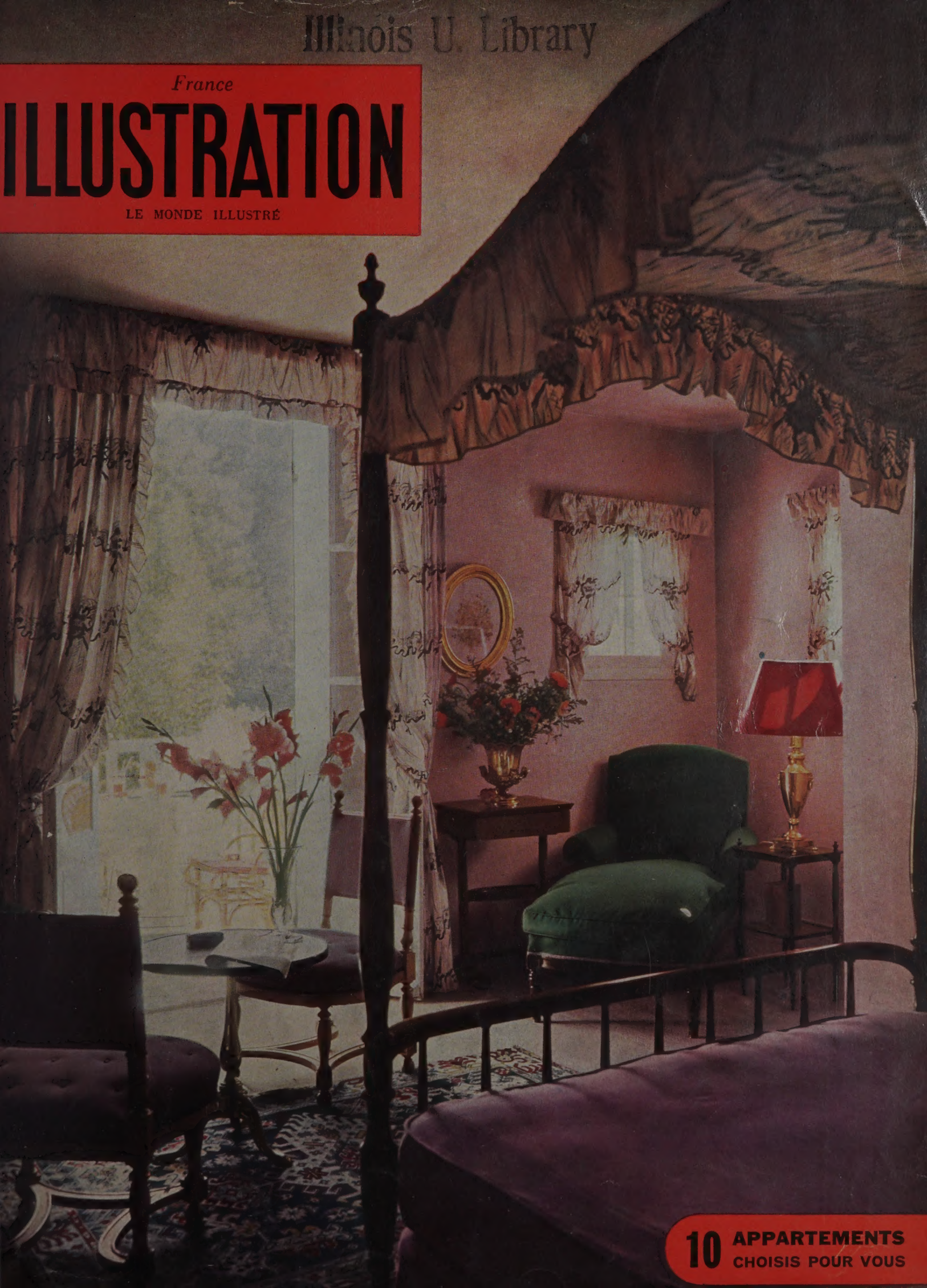
Illinois U. Library

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ



10 APPARTEMENTS CHOISIS POUR VOUS

Grands Noms

de

BOURGOGNE

BOUCHARD AINÉ & FILS, A BEAUNE

BOUCHARD PÈRE & FILS, AU CHATEAU, BEAUNE

J. FAIVELEY, A NUITS-SAINT-GEORGES

GEISWEILER & FILS, A NUITS-SAINT-GEORGES

DE MOUCHERON & C^IE^, CHATEAU DE MEURSAULT

POULET PÈRE & FILS, A BEAUNE

ANTONIN RODET, A MERCUREY

CHARLES VIÉNOT, A PREMEAUX PAR NUITS-SAINT-GEORGES

Négociants-Eleveurs
en Grands Vins de Bourgogne

représentent des siècles de tradition

Du HAVAS

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Fondateur GEORGES OUDARD

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

13, rue Saint-Georges. — Paris IXe

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

★

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

ABONNEMENT N° 1
Un an 6.000
6 mois 3.100

ABONNEMENT N° 2
Un an 7.000
6 mois 3.600

ÉTRANGER

ABONNEMENT N° 1
Un an 7.250
6 mois 3.725

ABONNEMENT N° 2
Un an 8.600
6 mois 4.400

L'ABONNEMENT N° 1 est composé de 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE.

L'ABONNEMENT N° 2 comprend 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE, et les 24 numéros de notre supplément théâtral et littéraire.

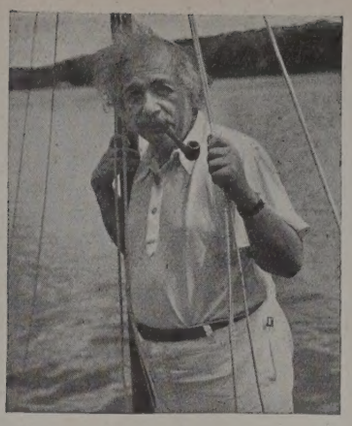
Le supplément théâtral et littéraire, réservé aux seuls abonnés, leur sera adressé à raison de 2 fascicules par livraison mensuelle.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois.
Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 60 francs en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

★

NOTRE COUVERTURE

SI L'HOSPITALITE consiste à se charger du bonheur de ceux qu'on reçoit sous son toit, il faut convenir qu'elle est pratiquée comme il se doit dans cette hôtellerie réputée de la région parisienne qui met à la disposition des touristes des chambres telles que celle que montre notre couverture. Ouverte sur le jardin, la « chambre mauve » est ainsi nommée parce que le dessus du lit à colonnes est en drap parme. Le lit, la coiffeuse, la table de chevet et la « reposeuse », garnie de drap vert, sont en acajou ainsi que le guéridon à pied de cuivre. Canapé et chaises en bois doré d'époque victorienne.



EINSTEIN est mort le 18 avril. Notre photographie montre le savant à bord d'un bateau, son délassement préféré avec le violon.

N° 422 NUMÉRO SPÉCIAL DE PRINTEMPS MAI 1955

SOMMAIRE

DIX APPARTEMENTS CHOISIS POUR VOUS

PAR J. DE SÉDOUY ET J. DE MAUDHUIT

1. LA DEMEURE D'UNE FEMME SEULE VIVANT DANS SON MONDE DE MEUBLES ET DE BIBELOTS.
2. LE « HOME » AU STYLE ANGLAIS, REPOSANT POUR LA COMÉDIENNE.
3. LE PIED-A-TERRE D'UN COUPLE AMATEUR D'ART AIMANT LA VIE CONFORTABLE.
4. ARRANGEMENT CONÇU PAR UN ARTISTE AUX GOUTS VIFS ET RAFFINÉS.
5. L'APPARTEMENT D'UNE JEUNE FEMME ORIGINALE SENSIBLE AUX FORMES ET AUX COULEURS.
6. INSTALLATION D'UN JEUNE MÉNAGE QUI A SU COMBINER EXIGUITÉ, RAFFINEMENT ET CONFORT.
7. APPARTEMENT GRACIEUX D'UN COUPLE AIMANT L'ORDRE ET LE BIEN-ÊTRE.
8. DEMEURE D'UNE FEMME D'AFFAIRES AYANT LE CULTE DU BEAU.
9. L'ATELIER D'UN CÉLIBATAIRE COUTURIER ET ARTISTE ÉPRIS DE GRANDS ESPACES.
10. APPARTEMENT D'UN JEUNE MÉNAGE ATTENTIF AU CADRE ET SOUCIEUX DU COMMODE.

EN HORS-TEXTE

BOILLY L'ENFANT AU FARD
BOLDINI L'ÉTÉ
COURBET FEMME A LA TOILETTE
CÉZANNE LES TULIPES

L'ACTUALITÉ MONDIALE

POLITIQUE
LE PROBLÈME DE L'ALGÉRIE.
SIR WINSTON CHURCHILL CÈDE LA PLACE A SIR ANTHONY EDEN.
ADAPTÉ AUX PROGRÈS L'OFFICIER DE DEMAIN DOIT RESTER UN MENEUR D'HOMMES.

SCIENTIFIQUE
LE DOCTEUR SALK ET LE VACCIN CONTRE LA POLIOMYÉLITE.
LA CHIRURGIE DU CŒUR.
EINSTEIN, LE PLUS GRAND SAVANT DES TEMPS MODERNES.

ARTISTIQUE
50 ANS D'ART AUX ÉTATS-UNIS. — LA PHOTOGRAPHIE MOYEN D'EXPRESSION UNIVERSEL.
LES LIVRES — LE THÉATRE — LA TÉLÉVISION — LE CINÉMA — AUX QUATRE COINS DU MONDE

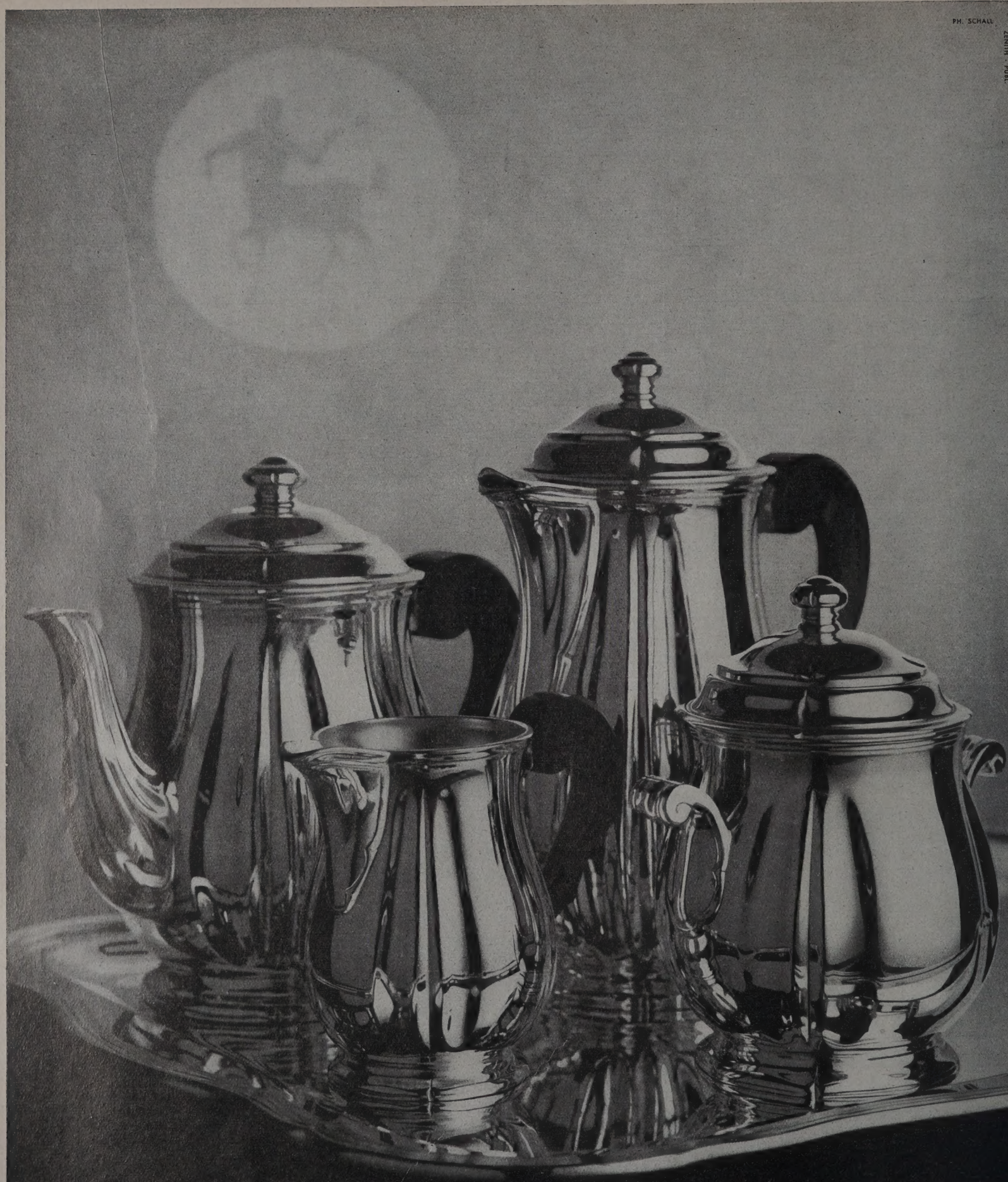
★

RÉDACTEUR EN CHEF : Jean Laudat. — DIRECTEUR ARTISTIQUE : Marc Réal.
PHOTOGRAPHES : Henri Parnotte, Roger Boulet.

Avec ce numéro, nos abonnés de la catégorie n° 2 reçoivent en supplément théâtral et littéraire deux fascicules :

I. LES SORCIÈRES DE SALEM, d'**Arthur MILLER** adapté par **Marcel AYMÉ**
II. DEUX HEURES A VIVRE, de **Pierre DESCAVES** et **Paul GAZAGNE**

PH. SCHALL
ZENITH - PUBL.



Service à thé du plus pur style Louis XV, exécuté en métal argenté suivant les meilleures traditions de l'orfèvrerie française, par

ERCUIS

ÉDITORIAL

BEAUCOUP DE BONHEUR PEUT TENIR EN QUELQUES MÈTRES CARRÉS

La vie est un combat de chaque jour qu'il nous faut accepter. Et les conditions dans lesquelles l'existence actuelle nous contraint à mener ce combat, surtout dans les villes, le rendent pénible. Soumis à une haute tension, notre système nerveux devient vulnérable, la résistance de l'organisme s'amoindrit.

Il nous faut donc pratiquer une hygiène générale qui corrige les pernicieux effets de l'agitation, du bruit, rechercher les occasions de détente. Or quel meilleur moyen d'échapper à des fléaux que les médecins s'accordent à reconnaître aussi dangereux que les maladies classées, étiquetées, soignées, qu'un intérieur confortable, qu'on a soi-même arrangé en y mettant tout son goût? Tout récemment un praticien réputé insistait sur l'importance du « chez soi », de la maison, à la porte de laquelle on laisse ses soucis parce que le décor accueillant change le cours des pensées. Décrivant l'effet physiologique produit, il disait : « Le seuil franchi, le visage se détend, un rythme « heureux » se rétablit ; l'équilibre intérieur est retrouvé. »

Au possesseur d'un pareil lieu où la fatigue se dissipe, où l'organisme surmené se recharge et récupère son potentiel nerveux, on peut bien prédire qu'il gagne quelques années de vie. En tout cas, dans un cadre à sa convenance, fait par lui pour lui, il goûtera certainement avec plus de plénitude les heures agréables qui lui seront dispensées.

Le « home » doit donc correspondre à quelque halte de rêve dont chacun porte en soi l'image, sans le savoir parfois, jusqu'au moment où les circonstances permettent au rêve de se préciser et de passer dans le réel.

Ne croyez pas, d'ailleurs, que l'appartement vaste et de haute somptuosité soit indispensable. Avant tout, il s'agit d'aménager un intérieur dont l'ingéniosité, le goût, l'exacte adaptation aux besoins fassent un endroit où l'on aime demeurer, recevoir des amis, ou rester seul avec les livres confidents et les bibelots amis. Les vastes espaces ne sont pas nécessaires. Beaucoup de bonheur peut tenir en quelques mètres carrés. Et ce qu'il faut aussi, c'est que cet intérieur reflète la personnalité de celui ou de celle qui y vit. Fuir la banalité sans tomber dans le bizarre ou l'excentrique, faire un tout harmonieux, où des éléments divers et parfois discordants s'assemblent en définitive sans heurter, est un art difficile, mais qui apporte de savoureuses récompenses.

A votre intention, nous avons réuni dans les pages qui suivent dix petits appartements que nous avons choisis fort dissemblables les uns des autres. Ils correspondent à des conceptions et à des situations très différentes. Mais ils ont en commun le souci du confort, la volonté d'être pour l'occupant un havre de repos où l'on revient toujours avec joie, auquel on songe comme le poète, loin des bords de « son Loire », songeait au toit de sa maison.

Nous souhaitons que ces installations vous apportent des suggestions dont s'embellira votre propre demeure. Et si nous avons contribué, si peu que ce soit, à vous permettre de vous créer un cadre où vous vous plairez davantage, nous en serons extrêmement heureux, notre but étant atteint.

LA DEMEURE D'UNE FEMME SEULE VIVANT DANS SON MONDE DE MEUBLES ET DE BIBELOTS

ABRITE dans une rue paisible, à l'ombre de l'Odéon, cet appartement possède un caractère qui ne ressemble à aucun autre. La vie et le goût d'une femme s'y étalent et s'y épanouissent.

En meublant sa demeure, cette femme a su concilier l'exiguïté de certaines pièces et le volume de certains meubles. Elle a adopté un ton uniforme pour les murs, à l'exception de la salle à manger, dont le papier aux médaillons Directoire s'allie à merveille avec le mobilier et les bibelots, un tantinet rococo, qui s'y trouvent.

Elle a, notamment pour l'installation du chauffage central, adopté des solutions nouvelles. A la distribution classique des radiateurs alimentés par les doubles tuyauteries qui courent le long des murs elle a substitué un système qui tend de plus en plus à s'imposer, d'abord parce qu'il permet de gagner une place importante, particulièrement précieuse dans les petits appartements, ensuite et surtout parce qu'il évite de rompre l'harmonie des pièces. Les canalisations sont désormais dissimulées dans le plafond, et le chauffage est assuré par des bouches à air chaud qui répandent une chaleur particulièrement douce et agréable.

CETTE COMMODE encastrée dans une alcôve au fond de l'appartement et encadrée de placards simplement décorés de croisillons Directoire traités en contreplaqué contribue judicieusement à créer profondeur et relief dans l'enfilade des pièces, on le devine dans la photographie ci-dessous. Au-dessus de la commode, une étagère en surplomb, encadrée de tentures, supporte des livres aux reliures anciennes et des bibelots choisis aussi bien pour leur forme que pour leurs coloris, qui donnent dans ce repli une note de gaîté inattendue et de fort bon goût.

DANS ce petit appartement, la tonalité grise et blanche, le baldaquin de bois découpé, utilisé en frise autour du plafond pour dissimuler la tuyauterie du chauffage, les tableaux anciens, les glaces aux

CONTRE LE RIDEAU de percale qui garnit la fenêtre, ce bouquet romantique prend toute sa valeur et s'accorde harmonieusement avec la potiche et les fruits dressés en pyramide.

DANS LE SALON, un coin de feu très confortable est créé par la juxtaposition d'un canapé-corbeille placé face à la cheminée et de meubles de style Louis XV. Un miroir à encadrement de cuivre et deux flambeaux rococo disposés de part et d'autre de deux oiseaux aux formes élancées font chanter leurs ors contre le gris des murs. Autour du plafond, un baldaquin de bois découpé cache la tuyauterie du chauffage.

cadres variés, le lustre de Venise, les rideaux de percale blanche aux amusantes passementeries noires et blanches, les terres cuites, les torchères de bois doré, les porcelaines 1830 accordent avec une désinvolture savoureuse leurs formes et leurs élégances diverses.

Chaque pièce possède un coin confortable, où l'on peut se reposer et s'adonner à la lecture avec le maximum d'agrément.

Le salon est axé autour d'un large

CHARMANT LUSTRE VENITIEN ancien, garni de bougies. Placé dans le salon, dont nous reproduisons le coin du feu en bas de la page précédente, il a été choisi pour ses tons de pierreries, qui rappellent avec douceur les coloris volontairement mélangés du mobilier (ci-dessous).

UN COIN DE LA SALLE A MANGER. La vitrine encastrée dans le mur, à gauche, contient de l'argenterie anglaise, tandis que la commode Louis XV, à droite, est surmontée d'une étagère sur laquelle sont disposés des chiens de porcelaine. Au-dessus de cette étagère est fixé un baromètre anglais. Au centre, sur un socle, la statue d'un noir rehaussée d'or se détache sur le gris du fond (ci-dessus).

L'ensemble est gai, chaleureux, d'une personnalité qui exige une connaissance approfondie des meubles d'époque et de leur valeur respective.

LE METIER ET LA FANTAISIE

SI depuis longtemps décorateurs et gens de goût ont su créer des accords et des contrastes entre les styles et les objets que les siècles ont associés, il arrive parfois encore que des fautes sont commises quand il s'agit de disposer côte à côte, dans une même pièce, des meubles, des objets ou des bibelots dont les styles ne s'apparentent en aucune façon. C'est sans doute pour cela qu'aujourd'hui plus que jamais on apprécie la manière désinvolte et habile avec laquelle certains semblent se jouer des difficultés en ce domaine où tout est permis pourvu que ce soit réussi.

L'APPARTEMENT de quatre pièces reproduit ici possède cette rare qualité d'avoir allié entre eux les genres, les styles, les bois, les céramiques, les tissus, les bibelots

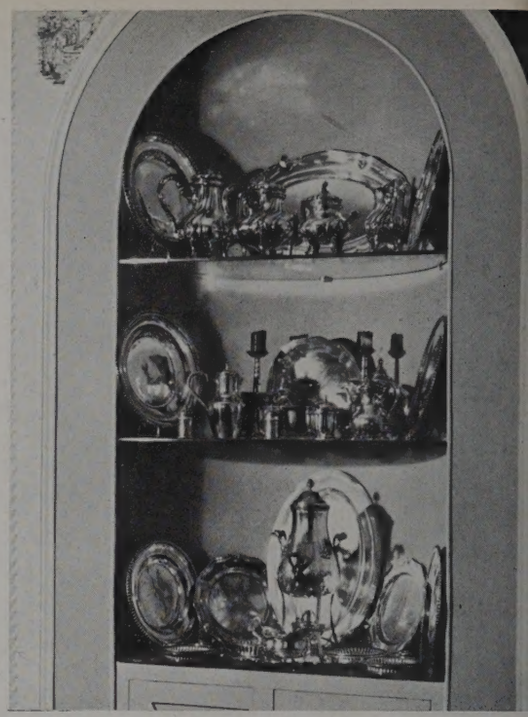
AUTRE ASPECT DE LA SALLE A MANGER. L'échappée sur le salon : une vitrine encastrée (au premier plan, à droite) et deux encoignures disposées de chaque côté de la porte mettent heureusement en valeur les bibelots et l'argenterie. Les candélabres contribuent par leur éclairage discret à réchauffer encore l'atmosphère de cette pièce (ci-dessous, à droite).

canapé corbeille, qui fait face à la cheminée ; la chambre à coucher s'organise autour d'un charmant petit lit Louis XVI et d'un trumeau de même style à longue glace, qui prolonge la perspective de la pièce. Dessus de lit et papier peint reproduisent la même rayure satinée, de couleur grise, sur laquelle se détachent les festons bordés de franges de passementerie.

Dans le fond de l'appartement, que l'on aperçoit dans l'enfilade des portes ouvertes, une commode encadrée de placards aux croisillons Directoire attire et retient l'œil. Des bibelots choisis pour leurs formes ou leurs coloris inattendus la garnissent, et d'anciennes reliures luisent doucement sur une étagère en surplomb.

VOUEE AU STYLE LOUIS XVI, cette petite pièce, la chambre à coucher, semble agrandie par un miroir au décor de colombes qui en prolonge la perspective. Au-dessus du lit, une poupée ancienne dans sa niche et quelques tableaux aux coloris riches. Sur la table de chevet, un lampadaire formé de deux bougies électrifiées. Le papier peint reproduit la rayure du dessus de lit.

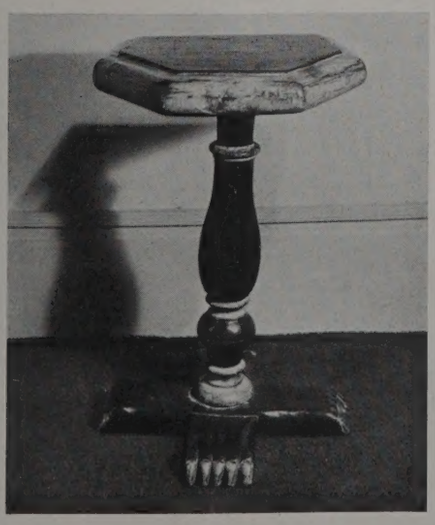
CI-DESSOUS, dans la même chambre, à droite du miroir (que l'on aperçoit ici, à gauche) et faisant pendant au lit, une commode en marqueterie supporte une souriante figure de terre cuite sur laquelle deux lampes Restauration projettent une douce lumière. Au mur, se détachent sur le papier à rayures des appliques que l'on a montées sur des réflecteurs à facettes.



UNE VITRINE aux boiseries Directoire rehaussées de gris et de blanc abrite de belles pièces d'argenterie de formes et d'époques différentes, mais qui constituent cependant, pour la joie de l'œil, un ensemble harmonieux.

UNE AMUSANTE COLLECTION de chiens en porcelaine anglaise égaie ce bahut Restauration au placage coloré qui se trouve dans la salle à manger. Baromètre anglais. Papier peint à médaillons avec motifs ornementaux à personnages.

CETTE CONSOLE CHARLES X en acajou est admirablement mise en valeur par le papier à médaillons en camaïeu gris, aux gracieux motifs. Les deux lampes anciennes à huile, en tôle peinte, ont été transformées. Grand plateau de cuivre, travail arabe. L'ensemble est d'une note très personnelle.



PETITE TABLE A PIEDS GRIFFES placée derrière le canapé du salon. Peinte en noir et or, elle se détache admirablement sur le mur gris et s'accorde parfaitement avec le décor classique de la pièce.

les plus variés et les plus différents avec une sûreté dans le choix et une spontanéité dans chaque détail qui enchantent les regards. Une harmonie est cependant recherchée entre chaque meuble et chaque objet qui le complète. C'est ainsi que l'argenterie anglaise disposée sur l'étagère en glace d'une vitrine encastrée et les chiens de porcelaine qui garnissent l'étagère d'une commode Louis XV agrémentent si bien la salle à manger, installée et délimitée par le papier à médaillons et le mobilier romantique.

Les meubles Louis XVI font bon ménage aussi bien avec le Louis XV, qui les précéda, qu'avec le Directoire, qui les suivit. Les lampes aux pieds de bois, de porcelaine ou de métal exigent une place précise, où leurs lignes, leurs teintes, leur encombrement se fondent dans l'ensemble de la pièce. Les cendriers eux-mêmes doivent convenir aux tables qui les supportent. Le panier à bois, ici ancien réchaud de cuivre, les cadres des tableaux et des miroirs, les pincettes de cuivre, les bouquets assortis aux vases qui les reçoivent, tout ici ajoute au décor une originalité des plus actuelles.

Un goût toujours en éveil a su trouver une place pour chaque chose et à chaque coloris sa réplique. Les jolies choses et les idées abondent pour apporter détente, joie et commodité dans la vie quotidienne d'une femme très occupée.

HAUTE CHEMINEE en bois clair, avec foyer en petites briques, et chenets hollandais Régence en cuivre. Au-dessus, glace « sorcière » Regency. Garniture de cheminée Stafford.

2 ORDONNÉ ★

LE « HOME » AU STYLE ANGLAIS REPOSANT POUR LA COMÉDIENNE

LA CHAMBRE A COUCHER, aménagée dans un coin de la grande pièce de séjour. Le lit, en forme de berceau, est en bambou peint de couleurs chaudes qui s'harmonisent avec celles de la coiffeuse. Il est recouvert de la même cretonne que les murs : à fond de fleurs imitant le style ancien. Au premier plan, à droite, chauffeuse de velours vert ; derrière elle, ornée d'un vase de fleurs, une coiffeuse en bois blond, style Charles X. Au premier plan, à gauche, table de chevet en merisier. La fenêtre, près de laquelle se trouve la barbière Charles X, est tendue d'un voilage clair uni qui tamise la lumière dans cette petite pièce très féminine. Ouvertes pendant le jour, les portes en accordéon assurent l'isolement durant la nuit.

CE petit appartement se trouve dans le quartier des Ternes, mais au fond d'une impasse, ce qui lui épargne les bruyants inconvénients des grandes voies.

Ce qui frappe, quand on y pénètre, c'est la sobriété remarquable de l'installation. Mais pour aboutir à ce résultat il a fallu une transformation complète.

L'occupante, une jeune artiste de talent, a trouvé ce grand studio en allant rendre visite à une amie qui occupe précisément, au-dessous, un local analogue, d'ailleurs décoré avec recherche. L'appartement était en piteux état, et la jeune femme fut sur le point de renoncer, tant il y avait « à faire ». Le décorateur Chélo l'encouragea, au contraire, à tenter la transformation nécessaire, et, aidée de ses conseils, elle se risqua dans l'entreprise.

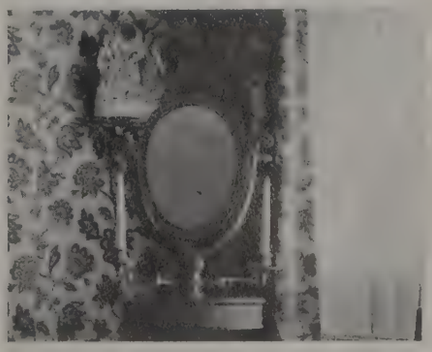
COIN DE LA SALLE DE SEJOUR qui donne sur la chambre à coucher (au fond). Les meubles, tous de style Regency, sont en acajou verni. De chaque côté de la bibliothèque anglaise, des statuettes de porcelaine anglaise. Les grands rideaux, à droite, sont à grands ramages verts, bleus et roses sur fond crème, qui, par contraste, mettent en valeur les coloris des meubles et des tapis.

ELLE savait bien, il est vrai, ce qu'elle voulait : un cadre gris clair avec des taches de couleurs et du bois de tons chauds, ce qu'elle appelle du « bois vivant ».

Elle décida, d'abord, d'aménager dans un coin de la vaste pièce une petite chambre qui fût, en somme, assez semblable à un écrin et très féminine. Un problème se posait : la fermeture de cette chambre. Allait-elle utiliser des portes ordinaires ? Dans ce cas, il lui serait pratiquement impossible de les laisser ouvertes durant le jour sans risquer de rompre l'harmonie générale de la pièce de séjour. Aurait-elle recours à une

VUE D'ENSEMBLE d'un coin du salon : au fond, à gauche, on aperçoit la chambre à coucher. Devant la fenêtre, la table dressée ; à droite, le canapé-divan en velours côtelé gris foncé ; au premier plan, le porte-journaux de style anglais. CI-CONTRE : L'entrée ronde est bleu pastel, de style Louis XVI. Les quatre colonnes ont servi d'armature à la fabrication de quatre placards ; celui qui est ouvert contient la vaisselle anglaise, rose et blanche. Au plafond, une lanterne en émail blanc et métal doré.

AUTRE VUE DU SALON : au premier plan, la table dressée « à l'anglaise ». Dans le fond, à gauche, après la cheminée, une bibliothèque murale en bois laqué blanc. Pour atteindre les rayons supérieurs, un escabeau en acajou, dont les marches sont recouvertes de tapisserie rouge et jaune. Dans l'alcôve de coin, au-dessus du divan, une peinture à l'huile, représentant un jardin de Provence, est signée William Holt. De chaque côté, des appliques de porcelaine de Stafford, figurant une tête de cheval, supportent un porte-bouquet.



BARBIERE CHARLES X en bois blond, encadrée de longs bougeoirs en bronze doré, bougies roses. — CI-DESSOUS, commode anglaise Regency avec un tiroir-bar. Les serrures sont en bronze doré. La lampe moderne, en cuivre et porcelaine, éclaire une aquarelle représentant une fête foraine.

LE COIN REPAS. La maîtresse de maison dresse le couvert sur la table en acajou, qui est, elle aussi, de pur style Regency. Les assiettes anglaises, roses et blanches, s'accordent avec les candélabres en argent de même style. Les bougies vertes et les petites tulipes roses et blanches ressortent sur les napperons de linon brodé blanc.

Les premiers travaux achevés, construction de la cheminée, abattage de cloisons, mise en place des placards, il s'agissait de meubler cet appartement. Mais là aussi la propriétaire avait un goût très défini : elle voulait des meubles anglais style Regency. Une bibliothèque-secrétaire en acajou fut choisie pour le living-room. La table de la salle à manger, du même bois et du même style, est complétée de charmantes petites chaises ajourées Regency, cannées,

CHAISE à dossier ajouré Regency cannée, de couleur noire rehaussée de filets or. La « galette » qui couvre le siège est en reps rouge framboise.

tenture ? Cette solution, qui palliait l'inconvénient des portes classiques, présentait alors celui de n'assurer, en cas de nécessité, qu'un isolement relatif. Restait une autre possibilité : adopter des portes en accordéon, qui offrent le double avantage de pouvoir être ouvertes en grand sans rompre l'équilibre et l'harmonie de la pièce de séjour et d'assurer un isolement complet lorsqu'elles sont fermées. C'est cette dernière solution qu'adopta la maîtresse de maison.

La pièce de séjour est jolie, accueillante et confortable, avec son coin de feu. Un autre coin doit être arrangé afin de permettre à l'actrice de recevoir sa mère, qui vient souvent la voir de province. Elle fit faire un divan de velours côtelé gris foncé, aussi discret que possible.

La petite entrée, maintenant si charmante, était autrefois carrée. On lui donna une forme circulaire. Les colonnes inutiles furent transformées en placards, un pour la vaisselle, un autre pour les verres ; le troisième devint une penderie, tandis que le quatrième recevait : compteurs, balais, escabeaux. Une petite console anglaise, style Regency, complétera l'ameublement de l'entrée.

BIBLIOTHEQUE-SECRETAIRE Regency, en acajou, formant secrétaire à nombreux tiroirs, avec ferrures tête de lion. Les moulures de la glace de la bibliothèque sont en ogive. De chaque côté, sur supports dorés, personnages en porcelaine de Stafford : la reine Victoria et le prince Albert.

recouvertes de petites « galettes » en reps rouge framboise, qui ressortent sur la peinture grise. De larges fauteuils profonds, du même style, sont à la fois confortables et chic. Des statuettes de Stafford, sur la cheminée, complètent le décor.

La chambre à coucher est entièrement tendue de cretonne fleurie, teintée de style ancien, depuis les murs jusqu'au plafond. Le lit, en forme de berceau, est en bambou recouvert de la même cretonne ; les autres meubles sont en bois clair.

Un souci analogue de raffinement se révèle dans le choix des assiettes anglaises roses et blanches, harmonisées avec le reste de l'ensemble. L'argenterie est également de style anglais, les candélabres sont fort beaux. Le couvert est mis « à l'anglaise », c'est-à-dire sans nappe, sur une table en acajou bien cirée, avec des napperons sous les assiettes.

ECLAIREE AU NEON, la salle de bains prend aussi jour par la petite fenêtre ensoleillée.

La cuisine, elle, est bien française et dénote un sens pratique de femme d'intérieur. C'est une large pièce claire, ensoleillée, carrelée blanc et rouge. Une planche amovible peut se transformer en table de travail (avec tabouret). Boîte d'allumettes automatique. Tout a été conçu pour réduire l'effort.

La salle de bains, elle aussi, a été aménagée de la manière la plus pratique. Si la petite fenêtre ensoleillée est suffisante pour le maquillage de jour d'une femme élégante, le néon est indispensable pour celui d'une artiste de théâtre. Le reste de la pièce est net, clair et sobre.

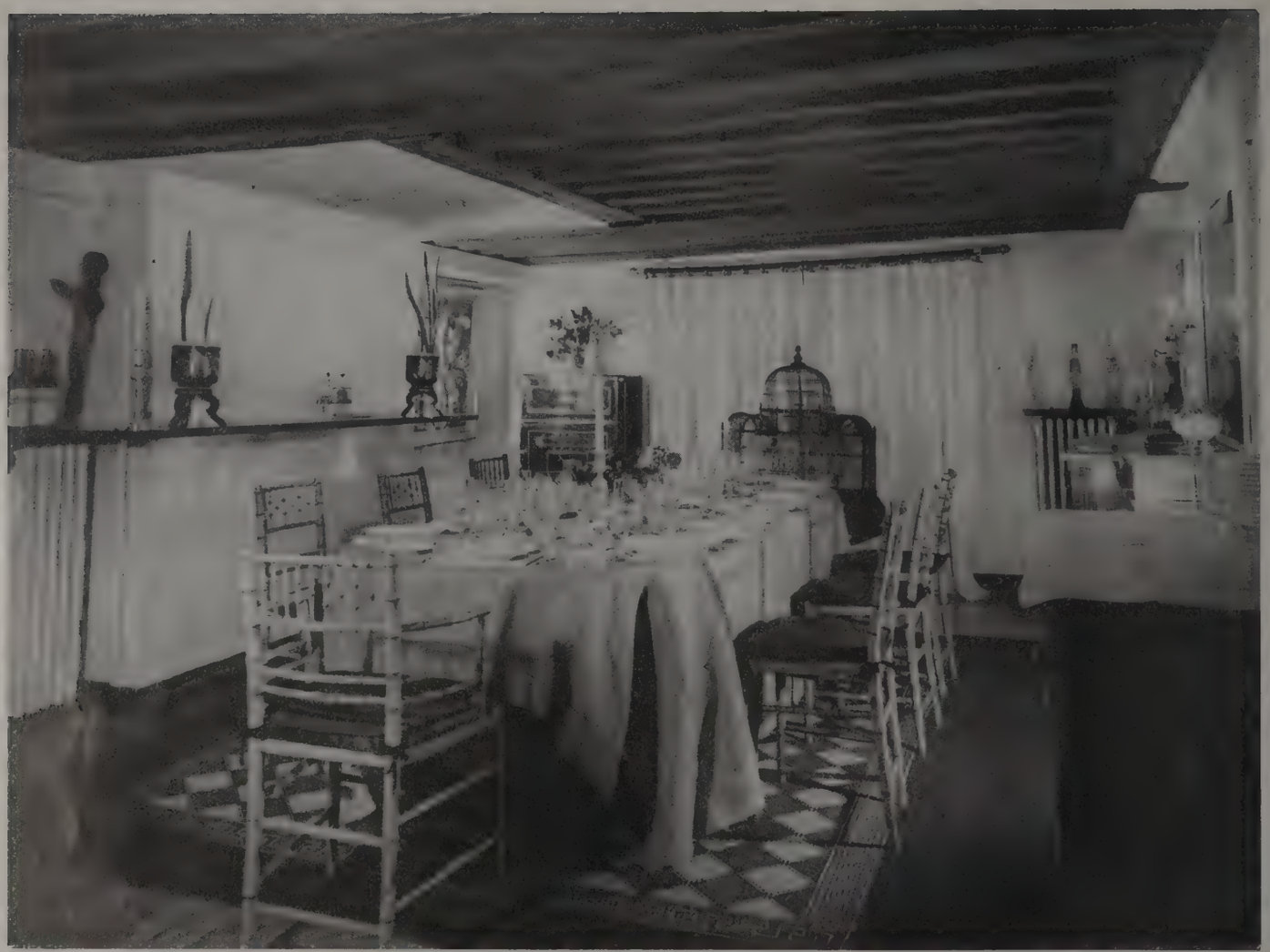
Ce charmant petit appartement dénote un goût profond du confort. Ses dimensions restreintes ne nuisent nullement à l'accueil que la maîtresse de maison réserve à ses hôtes, qui y trouvent leurs aises sans la moindre gêne. Et pour elle il constitue un endroit idéal pour se délasser de la rude tension que lui impose le théâtre.

LA SALLE DE BAINS est aménagée de façon pratique. L'eau chaude est distribuée tant sur le lavabo que dans la baignoire — encastrée — par un réservoir à accumulation. A gauche, coiffeuse laquée blanc et son tabouret. Plafond et murs sont peints en blanc, le carrelage est formé d'un damier blanc et jaune.

TOUT DANS LA CUISINE, d'une conception bien française qui rompt délibérément avec le style anglais de l'ensemble des autres pièces, a été prévu pour faciliter au maximum le travail de la maîtresse de maison. Dans un espace relativement réduit celle-ci a réussi à placer à portée de la main tout ce qui est nécessaire à la préparation des repas. Très claire, les murs sont blancs. Elle est carrelée blanc et rouge.

3 FANTAISISTE ★

LE PIED-A-TERRE D'UN COUPLE AMATEUR D'ART AIMANT LA VIE CONFORTABLE



LA SALLE A MANGER aux poutres apparentes de cette vieille demeure est égayée par les sièges de bambou XVIII[e] siècle, légers et raffinés, qui entourent la table. Une volière où s'ébattent des perruches, quelques toiles de maîtres modernes, des plantes vertes et un tapis coloré y apportent leurs notes joyeuses.

UN CASIER A MUSIQUE, aux fleurs peintes, de style Restauration, est promu casier à revues et se pose près du divan, à portée de la main. Le carrelage du sol est recouvert d'un tapis vert au lumineux motif de feuilles de lierre.

DENICHER un merveilleux pied-à-terre sur le quai de Béthune, c'est bien, mais en faire un repaire qui traduise les goûts, les manies, les gestes familiers, c'est encore mieux.

Cet appartement de trois pièces, cuisine et salle de bains a été entièrement aménagé entre deux étages. La différence de niveau permet l'emploi d'un escalier reliant entre elles l'entrée, le bureau et le living-room-salle à manger. La passion des toiles de maîtres modernes, le choix d'un mobilier amusant et varié, où le style anglais, les sièges du XVIII[e] siècle, les bibelots d'argent et les objets rococo voisinent dans la perfection, ont donné naissance à un gîte aux couleurs chaudes, à l'ambiance reposante, où le retrait des murs a permis de placer les placards indispensables dans un espace vital très réduit.

Le bar, la salle de bains, la cuisine ont été ainsi habilement dissimulés dans les murs. Les uns, au moyen de placards encastrés, les autres, en repoussant les cloisons, pour former de petits réduits où se nichent les appareils sanitaires et les appareils de cuisine proprement dits.

Les murs crème, les tapis verts au lumineux motif de feuilles de lierre, les meubles d'acajou, d'ébène ou de bois doré vénitien composent, avec les peintures aux tonalités multicolores qui décorent les murs, une harmonie gaie et chantante qui s'accorde avec le ciel changeant et la Seine que l'on voit par les fenêtres.

L. BOILLY

L'ENFANT AU FARD

(Coll. particulière.)

LE BAR, dissimulé dans un placard à proximité du divan, possède sa cave complète. Tout s'y trouve commodément placé, verres et bouteilles, sur des rayons. Deux gestes suffisent lorsqu'on a soif : ouvrir et choisir sa boisson. On peut même laver les verres, un évier étant aménagé au milieu du placard. — CI-CONTRE : le bar, refermé, s'intègre dans le mur : gain de place et surface nue qui repose le regard.

LE STYLE ANGLAIS du mobilier convient particulièrement à cette pièce confortable où les livres — disposés sur les rayonnages installés dans le décrochement de la cheminée dont on a ainsi heureusement tiré parti — la radio et le feu de bois attendent l'heure de la détente et du bavardage amical.

CI-CONTRE : le palier du petit escalier qui mène du bureau à la salle à manger s'éclaire d'une étoile qui ressemble à celle des rois mages. — CI-DESSUS, la volière ancienne (à gauche) où vivent les perruches bleues et (à droite) le dauphin doré qui supporte la plante verte — ici un philodendron, qui entre de plus en plus dans la décoration des appartements — ressortent harmonieusement contre les fenêtres.

INSTALLEE EN RETRAIT, derrière le mur du bureau, la salle de bains microscopique contient cependant tout ce qu'il faut. La porte recouverte de miroir la fait paraître plus grande.

LA COMMODE DE MARIN, très pratique pour le rangement grâce à ces nombreux tiroirs, convient à cette pièce sobre où l'acajou, le vert et les portraits modernes chantent leur accord parfait.

DANS CE COIN DE LA SALLE DE SEJOUR le satin gris du divan et des sièges fait ressortir les tons vifs des toiles de maîtres pendues sur les murs blancs et la grâce des deux petites tables roulantes d'ébène et de nacre. Là, encore, on a tiré parti du décrochement de la cheminée pour installer des rayonnages qui sont utilisés comme bibliothèque. Mais les serre-livres sont ici remplacés par des porcelaines. De chaque côté du divan des lampadaires dont l'abat-jour clair contraste heureusement avec le pied sombre. Entre les deux fauteuils un tapis dont les coloris ont été choisis pour mettre en valeur la teinte unie de la moquette.

ARRANGEMENT CONÇU PAR UN ARTISTE AUX GOUTS VIFS ET RAFFINÉS

COIN de la chambre à coucher : une cheminée arrachée par le précédent locataire formait un trou béant ; il a été dissimulé de très heureuse façon par un drapé de feutrine cerise et blanc. Un paravent contient des photographies d'amis ; aux murs, des souvenirs de voyage, castagnettes, banderilles, etc., aux tons vifs. Tapis cloué cerise.

CI-DESSOUS, autre aspect du salon : un grand divan d'époque Empire en acajou est recouvert d'une soie de Damas aux tons violets, avec des coussins de feutre de tons différents. Au-dessus, un portrait de femme, dû au propriétaire, dont la peinture est le violon d'Ingres. Médaillons Empire contenant des photographies modernes.

LE GRAND SALON sert de bureau. Il a trois fenêtres sur l'angle de la rue. Les peintures murales sont blanches, les meubles sont d'époque Napoléon III, en acajou. Les notes de couleurs très vives sont données par des coussins de feutrine de sept tons différents. Tous les abat-jour sont rouge vif. Le bureau plat est recouvert de cuir cerise, et les doubles rideaux sont de taffetas de la même teinte. Le tapis de Smyrne ancien est fort joli, et le contraste des meubles d'époque et des notes de couleurs modernes donne à ce cadre beaucoup de gaîté ainsi qu'une teinte d'originalité fort attachante et d'un goût très sûr.

CAPITAINE pendant la guerre, le jeune acteur à qui appartient l'appartement que nous allons décrire rêvait, au front, du « home » qu'à son retour il décorerait à son goût. Mais c'était un rêve peu facile à transformer en réalité : il le vit bien. Aussi, lorsqu'il trouva un rez-de-chaussée dans une vieille maison sobre et calme, avec de hautes fenêtres, non loin de l'avenue Montaigne, fut-il ravi. Il ne se rendit pas compte immédiatement que cet appartement, qui n'avait pas été habité pendant plus de dix ans (il appartenait à une Américaine partie pendant la guerre) et qui avait été prêté plusieurs fois à diverses personnes, se trouvait dans un état lamentable. Les serrures étaient arrachées, les murs, dégradés...

Or ce vieil immeuble possède de trop gros murs pour que l'on puisse songer à les transformer. Il fallut donc décorer le logis tel qu'il était et lui garder son cadre ancien sans chercher à le moderniser. Pour lui donner du cachet, le nouvel occupant pensa que le mieux serait de peindre les murs (qui étaient vert foncé) en blanc neige, afin de faire ressortir ses meubles Napoléon III, et aussi d'ajouter des rideaux et des coussins de couleurs vives pour apporter quelque gaîté. Le lit Empire fut recouvert de draperies éclatantes, la grande table-bureau, de cuir cerise assorti aux rideaux, et le trou de la cheminée fut camouflé par une tenture. Notre comédien construisit lui-même, entre deux portes, avec du contre-plaqué et en mettant des ampoules derrière des glaces, une niche pour sa collection de personnages historiques en plomb, réunis pendant son enfance et qui sont maintenant pour lui une source constante de documentation.

Il a transformé en bar une bibliothèque tournante près de son bureau, et le whisky se déguste dans de grands verres décorés chacun d'une reproduction exacte de l'affiche d'une des pièces dans lesquelles il a joué. (Leur nombre montre qu'il a déjà, quoique jeune, beaucoup travaillé.)

Au fur et à mesure de ses succès, il apporte une amélioration ou une addition à son installation. Ainsi des rideaux de feutre de couleur bouton d'or ont remplacé, il n'y a pas longtemps, les rideaux cerise. Bientôt les peintures seront refaites.

Pourtant, le souhait de l'artiste serait de transporter ailleurs ce décor qu'il s'efforce sans cesse d'embellir. Il voudrait se loger très haut, en plein soleil, regarder la Seine ou dominer le Bois. Où qu'il aille, on peut être sûr qu'on retrouvera le climat d'élégance qu'il sait créer.

DEVANT LA CHEMINEE, un paravent, peint en blanc craie, recouvert de glaces transparentes, forme un merveilleux herbier de feuillages divers recueillis par le maître de maison dans la propriété qui appartient à sa mère.

DANS CE GRAND MEUBLE EMPIRE dont la couleur sombre ressort sur les murs peints en blanc neige, ornés de tableaux, de gravures et de bibelots, l'artiste enfouit ses secrets. Il se ruine en fleurs fraîches, constamment renouvelées, qu'il arrange avec un goût exquis pour obtenir cet effet d'énorme bouquet qui se détache sur un fond de livres et d'objets précieux en bronze doré. A droite, il a placé une grande lampe d'opaline qui est éclairée par l'intérieur.

LES MURS, dans le hall d'entrée, sont blancs et le tapis cloué, cerise. Deux vitrines, éclairées par l'intérieur, gainées de miroir, abritent une collection de personnages historiques en plomb. Le bas forme bibliothèque.

LE BAR est d'une conception originale : c'est une bibliothèque tournante transformée à cet usage et placée près du bureau de l'acteur. Les grands verres dans lesquels se déguste le whisky sont décorés chacun d'une reproduction de l'affiche des pièces qu'il a interprétées. Leur nombre est imposant.

L'APPARTEMENT D'UNE JEUNE FEMME ORIGINALE SENSIBLE AUX FORMES ET AUX COULEURS

DANS L'ENTREE EXIGUE, au bas de l'escalier, une glace ancienne, posée sur une charmante petite table, semble vous inviter à vérifier une dernière fois votre tenue avant de pénétrer dans l'appartement. Collection d'ombrelles anciennes.

IL y avait naguère, à deux pas du Bois de Boulogne, un charmant hôtel particulier, qui fut surélevé quelques années avant la guerre.

Au cinquième étage de cet immeuble on accède à un appartement auquel la propriétaire actuelle a apporté de nombreux aménagements. Cet appartement est desservi par un escalier intérieur, et, sitôt franchie la porte, la porte étroite, qui ouvrait sur cet escalier, les marches montées, on trouvait un salon peu vaste, une salle à manger, une chambre à coucher attenante au salon. Une salle de bains, une petite cuisine complétaient ce dispositif, que la propriétaire trouva insuffisant.

Désireuse d'avoir un endroit où elle puisse recevoir ses amis plus commodément, elle créa un jardin d'hiver.

Construit sur la partie la plus ensoleillée de la terrasse, avec un plafond isolant en polyesteresine translucide et garni de meubles pratiques et de couleurs vives, ce jardin d'hiver est devenu incontestablement la pièce la plus agréable de l'appartement. Il a fallu beaucoup de recherches avant d'installer, l'an dernier, un plafond de ce genre, car il s'agit d'un procédé nouveau.

La maîtresse de maison a longuement hésité sur le choix d'une couleur qui, sans être éblouissante, conserve clarté et gaîté. On s'est finalement arrêté au jaune. Des « couche-partout » de couleurs vives aboutissent à donner le résultat désiré.

La cheminée, également ajoutée l'année dernière, rappelle les âtres californiens (elle a été dessinée par

UN COIN DU SALON. Paravent genre Coromandel. Un tableau signé Caillebotte, des dessins de Forain, de Calixte et de Roussel décorent les murs. Un canapé confortable en tissu cerise, à coussins jaunes, semble vainement attendre d'être occupé, car la maîtresse de maison ne s'y installe plus. Les glands des rideaux sont faits de la même tresse que celle qui borde les coussins. La porte-fenêtre, où il y a une marche à gravir et à travers laquelle on voit rangées des revues sur l'épaisseur même du mur, permet d'accéder à la terrasse couverte, aux tons accentués, dont figure une reproduction à la page suivante.

JARDIN D'HIVER, donnant de ce côté-là sur l'avenue Foch avec une vue extraordinaire. On remarquera la hotte en « staff » décorée de plaques de céramique de formes et de couleurs différentes. Une lampe éclaire le tout et peut servir en cas de « barbecue ».

Guys). Elle est en staff et faïence, de couleurs, de formes et de dessins variés. On peut y faire griller de la viande, comme dans les « barbecue » américains.

D'autres problèmes ont été résolus. Il manquait des placards. Il a fallu sacrifier une partie de l'entrée pour en faire un énorme, grâce à quoi la cuisine a pu être isolée par une double porte, ce qui exclut les odeurs fâcheuses.

Ensuite, il y avait ce qu'on appelait le « monstre », c'est-à-dire un canapé-bar en acajou, staff et velours, où l'on s'embusquait pour surveiller les arrivants. Il fut d'abord condamné, mais ce chef-d'œuvre, devant être assez lourd, avait reçu des assises métalliques. On demanda 50.000 francs pour le supprimer, et l'opération nécessitait en outre l'achat d'une nouvelle rampe, l'ancienne ayant été coupée. Le « monstre » y gagna de rester en place, mais il fut transformé en bibliothèque, à la faveur d'une cloison.

ENFIN, pour profiter de la vue de la tour Eiffel, la cuisine fut ouverte sur les toits par une porte-fenêtre, et sur le caillebotis il y a maintenant un jardin potager où la ciboulette, l'estragon, le persil et même les tomates poussent à qui mieux mieux !

Autre transformation, le remplacement des portes quadrangulaires par des portes ovales qui s'harmonisent avec la forme arrondie des pièces.

De nouveaux changements sont prévus. Dans la pièce inoccupée il y aura bientôt une salle à manger (pour l'instant elle sert à abriter le mobilier en rotin de la terrasse) et, l'année suivante, la chambre à coucher sera refaite en « genre doux », c'est-à-dire probablement repeinte en vert et rose.

La propriétaire, qui fait professionnellement de nombreux voyages — son travail consistant, pour une part, à acheter à l'étranger des nouveautés pour les grands magasins français — a rapporté de ses déplacements de nombreux souvenirs : vases de Suède, bougies du Danemark,

AUTRE COIN du jardin d'hiver donnant sur la cuisine (ou jardin potager). La pièce est tendue de plaques perforées, genre Isorel, permettant de fixer non seulement les tableaux, mais les pots de fleurs et autres objets de décoration. Le plafond donne une lumière spécialement agréable et met en relief les meubles en rotin, recouverts de couche-partout de couleur ; rideaux blancs et noirs.

UN PLACARD de la chambre à coucher, qui était trop haut pour être utilisé tel qu'il était, placé au-dessus d'un radiateur, a été transformé en petite armoire avec tiroirs (ci-dessus et ci-dessous).

LA TERRASSE, de laquelle on a une vue magnifique sur le Bois de Boulogne, fait le tour entier de l'appartement. Sur la table dressée, on voit une partie de la collection d'assiettes anciennes, dépareillées, de la maîtresse de maison.

LE « MONSTRE », ancien canapé-bar transformé en bibliothèque, contient non seulement des volumes d'éditions rares, mais une radio, tourne-disque et microsillons. Sous la radio, des verres et des bouteilles sont à portée de la main, et l'on peut, assis sur ses marches, fumer une cigarette.

linge de table de Lisbonne, et beaucoup de choses d'Italie, qui ajoutés aux « gadgets » américains pour la cuisine rendent cet appartement aussi original que confortable.

L'été, la terrasse, d'où la vue est magnifique, l'agrandit d'appréciable manière, car on peut y dresser une table pour les repas, et les amateurs de bains de soleil peuvent s'y reposer sans craindre les regards indiscrets.

CUISINE MODERNE et fort perfectionnée. Elle est entièrement peinte en bleu pâle, avec meubles blancs et accessoires rouges ; de nombreuses nouveautés en plastique rouge achèvent de la rendre très gaie et la transforment en une sorte de cuisine de poupée.

LA CHAMBRE A COUCHER, dont on voit ci-contre une partie, est jaune et grise. Sur la table-bureau ancienne, de lignes sobres, se trouve deux oiseaux XVIII[e] siècle. Une tenture sépare cette chambre de la pièce voisine.

INSTALLATION D'UN JEUNE MÉNAGE QUI A SU COMBINER EXIGUITÉ, RAFFINEMENT ET CONFORT

LE GARAGE pourvu de fenêtres à petits carreaux offre maintenant un aspect extérieur riant qui ne rappelle en rien sa destination première.

FACE AUX FENETRES, un petit canapé, une table, un bouquet, un rideau qui coulisse garnissent une minuscule entrée.

UN BOUQUET ENCADRE DE MIROIR et deux appliques de cuivre suffisent pour égayer le mur de l'entrée.

FAIRE vivre trois personnes en une seule pièce, sans gêne mutuelle et sans difficulté matérielle, est une gageure, réussie cependant, comme vous pourrez le voir ci-contre.

Le problème consistait à aménager un ancien garage de manière à en faire un pied-à-terre agréable, commode et reposant, pour une famille, le père, la mère, la fille, tous trois occupés et tous trois épris de ce qui fait le charme d'une demeure : la beauté des objets, le confort et le jeu des couleurs et des volumes. La pièce unique fut tout d'abord aménagée de telle sorte qu'une minuscule salle de bains et une non moins petite cuisine fussent installées sur le pourtour de la cloison. Après cette réalisation, la décoration générale et l'organisation des lits furent étudiées.

Après bien des recherches et des

L'INTERIEUR DU GARAGE est drapé d'andrinople rouge, et le sol, recouvert d'une moquette. Une alcôve comportant deux placards - penderies encadre le divan, conçu pour abriter un troisième lit qui se glisse par-dessous. La couchette supérieure est calculée de manière qu'on puisse s'y asseoir. Derrière la porte en glace, une salle de bains a été aménagée.

CE BAHUT LOUIS XVI agrémente le mur et s'accommode fort bien du voisinage des lampes à huile, adaptées pour l'électricité.

essais, on adopta finalement le principe d'une alcôve abritant le lit, entre deux placards-penderies, composant à la fois le décor et le fond du garage.

Cette alcôve devait être assez haute, afin de pouvoir loger une couchette supplémentaire au-dessus du lit et aussi de pouvoir glisser par en dessous un troisième sommier. Des petites vitrines éclairées, munies de rayons en glaces, égaient et éclairent le divan et ses deux jumeaux.

Pour dissimuler les murs un peu trop froids de l'ancien garage, une andrinople rouge festonnée de vert fut choisie. Elle est disposée en

BOLDINI. - L'ÉTÉ

LE COIN DU DIVAN et le placard de Madame (en haut, à gauche). La porte en miroir, qui mène à la salle de bains, agrandit la pièce par ses reflets et lui donne de la gaîté (en haut, à droite). Le placard-penderie abrite les vêtements dans des housses, et ses éléments, placés à des hauteurs différentes, permettent de gagner beaucoup de place (ci-dessus, à gauche). La porte ouverte laisse voir la baignoire (ci-dessus, à droite).

SUR UNE ECRITOIRE DE BATEAU, le vase de Venise autorise la confection de ravissants bouquets (ci-contre, à gauche). UNE PETITE CONSOLE de bois doré supporte une double applique ancienne ornée d'un oiseau en porcelaine de Saxe (ci-contre, à droite).

L'EFFET DE PROFONDEUR, obtenu grâce à la porte en glace, met en valeur tapis et bibelots.

longues draperies tout autour de la pièce et forme à son extrémité un rideau coulissant qui permet d'isoler l'entrée du reste de la pièce. A l'heure des repas on tire ce rideau pour dresser la table, puis on le referme pour desservir.

Quelques jolis meubles, choisis pour la tonalité de leur bois (acajou ou chêne), sont disposés le long des murs, servant de supports aux vases et de niches où ranger l'argenterie et les bibelots précieux. Des tableaux aux tons gais se piquent, ici et là, sur la draperie rouge, les sièges bas rappellent le vert sombre qui recouvre le divan et le vert plus clair de la moquette tapissant le sol. L'ensemble ainsi créé est chaud, intime et propice à la détente et au bavardage amical. De plus, l'uniformité des murs rouges agrandit visuellement les proportions de la pièce.

La porte de la salle de bains, recouverte d'un miroir, réfléchit le coin du divan ; elle anime et approfondit

UN AMUSANT SIEGE à double dossier, de l'époque Restauration, incite aux conversations sans contrainte.

l'ensemble, tandis que les décors de boiseries, placés sur les portes de l'alcôve, et les oiseaux de bois doré, utilisés en ornements, accentuent l'aspect précieux de ce coin intime autour duquel toute la pièce est ordonnée.

D'amusants fauteuils rococo, des poufs qui se tirent et se déplacent aisément, de petites chaises volantes complètent l'ameublement et permettent de réunir sans peine une quinzaine d'amis dans un espace qui, à première vue, paraît assez réduit.

Le choix des bouquets, où excelle la maîtresse de maison, l'ordre et la grâce qui président au moindre détail ont fait de cet ancien garage le plus charmant des « homes », aussi bien pour les propriétaires que pour leurs amis.

DE PETITES VITRINES éclairées forment un contraste heureux avec le papier vert sombre qui tapisse l'alcôve.

APPARTEMENT GRACIEUX D'UN COUPLE AIMANT L'ORDRE ET LE BIEN-ÊTRE

LA fantaisie et la jeunesse se donnent ici libre cours. Tout est grâce, originalité, inattendu. L'ensemble, cependant, est parfaitement réussi, tant par ses coloris chantants et gais que par l'emploi imprévu des styles, des formes, des bibelots choisis pour leur valeur propre et non pour leur époque particulière. Des matériaux légers et

L'UTILISATION DES MASQUES ailés, posés sur le mur bleu ciel, et le dessin du philodendron niché dans une table ronde genre jardinière sont agréables à contempler dans le coin du salon.

LA CHEMINEE du living-room, surmontée d'un miroir « sorcière », est ornée de deux candélabres d'église — en cuivre décoré de fleurs de métal — équipés de bougies noires. Par devant, un paravent pare-feu à encadrement de bois sombre.

GRIS, JAUNES ET VIOLETS, les sièges forment un bouquet aux tons vifs qui rappellent les fleurs de la tapisserie sur le tapis. L'ordonnance classique des bibliothèques, encastrées dans le mur, est relevée par les accents inattendus des candélabres. Peu de livres rares aux riches reliures, mais les dernières éditions des auteurs à succès accumulées là pour le plaisir des propriétaires et celui de leurs amis.

CETTE VIEILLE LAMPE en opaline, électrifiée, est-elle souvenir de famille ou a-t-elle été découverte chez les antiquaires ? Elle s'harmonise parfaitement avec la table d'ébène qui la supporte.

AUTRE ASPECT DU LIVING-ROOM, côté opposé à la cheminée reproduite à la page précédente. Ici, les sièges, le tapis fleuri reproduisent les coloris d'un bouquet et évoquent la fraîcheur d'un jardin. Au mur, des masques de mi-carême, des toiles lumineuses. Sur les meubles, des automates de collection. Bahut, tables, sièges proviennent d'achats effectués au gré des promenades chez les antiquaires. Ils sont de styles différents, mais qui s'accordent parfaitement parce que leurs propriétaires actuels ont su les choisir avec discernement pour leur forme, leur coloris et aussi pour leur destination.

simples, tel le rotin, ont été employés dans la chambre d'enfants, dont le décor mural a été conçu et exécuté par la jeune mère avec du papier glacé découpé et collé, en s'inspirant de certaines peintures abstraites. Des motifs mobiles, genre Calder, retiennent et amusent les regards enfantins, tandis que la cage-lustre éclaire doucement sous les pattes de l'oiseau de porcelaine.

La chambre à coucher des parents est tout entière axée sur le panneau mural décoratif qui égaie de son paysage tropical le mur sur lequel s'appuie le lit. Une carpette 1900 à dessin fleuri, une coiffeuse de rotin, à l'origine table roulante, et des rideaux de mousseline achèvent l'effet de fraîcheur reposante de la pièce.

Dans le living-room, les couleurs vives des sièges, violets et jaunes, servent de trait d'union entre les diverses zones formant salon et coin de repas. Un philodendron niché dans une table ronde, genre jardinière, une collection d'automates ravissants : singes danseurs, poupées pianistes, joueur de violon, placés de-ci de-là sur des meubles variés achetés au gré des promenades chez les antiquaires, et dont les styles différents s'accordent on ne peut mieux entre eux par suite du choix intelligent de leurs formes, de leurs coloris et de leur emploi, ce qui prouve à la perfection la possibilité de créer un accord parfait qui exclut tout conformisme de base.

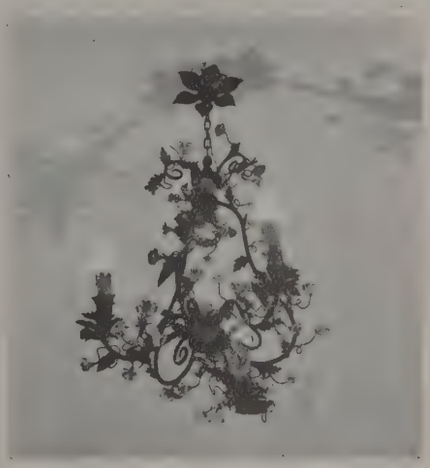
Les murs sont égayés de petites toiles lumineuses et de masques de mi-carême, retenus par des rubans, et l'immense fenêtre souligne la luminosité de la pièce par des rideaux de mousseline blanche brodée, aux entrelacs compliqués et ravissants.

Le coin de la cheminée, laquelle est surmontée d'un miroir « sorcière » et est ornée de flambeaux d'église en cuivre décoré de fleurs de métal et de bougies noires, est encadré par deux vastes bibliothèques où les dernières éditions des auteurs à succès s'accumulent pour le plaisir de leurs propriétaires et de leurs amis. Quelques tapis aux tons vifs, jetés de-ci de-là sur le parquet, font chanter les couleurs de ce salon créé pour des êtres jeunes et raffinés.

Dans le couloir qui mène du living-room aux chambres, une petite vitrine a été aménagée en condamnant une porte du salon, inutile et gênante pour le panneau central. Cette vitrine, tapissée de papier rouge, contient quelques belles dentelles anciennes et des pièces d'argenterie, qui ressortent dans toute leur beauté, éclairées par en dessous sur ce fond coloré.

LORSQUE LES RIDEAUX sont fermés, la chambre à coucher semble voguer vers des îles heureuses, par l'emploi judicieux d'un papier décoré utilisé en trompe-l'œil, en alcôve. Coiffeuse en rotin.

Cet appartement de quatre pièces, salon, bureau, chambres, forme un cadre parfait pour la vie intelligente et ordonnée d'un ménage jeune qui aime s'occuper de ses enfants sans perdre le contact avec la vie intellectuelle et artistique de Paris, et dont les possibilités financières sont celles que peut procurer la carrière du mari, avec, au départ, une chance d'appoint : la possession de quelques meubles de famille.



UN CHARMANT LUSTRE en tôle et fleurs de porcelaine éclaire la chambre à coucher.

UN GRAND PARAVENT orné de scènes romantiques découpées dans de vieilles images d'Epinal s'accorde au mieux avec le bahut de bois noir Napoléon III aux dorures importantes et avec la négresse, automate à la préciosité maniérée.

DECOUPEE DANS L'EMBRASURE d'une porte condamnée, la vitrine contient l'argenterie et de vieilles dentelles, qui se font valoir réciproquement. CI-CONTRE : les deux poupées automates et la bibliothèque Napoléon III ne souffrent nullement du voisinage d'une table de rotin noir.

DEMEURE D'UNE FEMME D'AFFAIRES AYANT LE CULTE DU BEAU

SUR le boulevard Saint-Germain, un appartement de neuf pièces abrite, grâce à un découpage habilement exécuté, une famille, d'une part, et, de l'autre, une femme d'affaires fort connue.

A cet effet, on a coupé en deux le grand appartement et chaque partie est tout à fait indépendante de l'autre. L'entrée primitive, grande pièce carrée, a été divisée de manière à donner les deux entrées nécessaires. Comme il n'y avait qu'une seule salle de bains et qu'une seule cuisine, il a fallu transformer une ancienne chambre en cuisine. D'ailleurs, cette dernière est splendide, en plein soleil, et elle ferait rêver bien des ménagères. Quant à la salle de bains, elle a été prélevée sur une partie de la chambre à coucher. Le lit a été placé dans une alcôve, où a pu être camouflée une grande penderie. Le « dressing-room » donne dans la salle de bains, derrière le lit.

Les « pièces de réception » ont été décorées de manière à sauvegarder la majesté des hautes fenêtres et la beauté des murs : un grand salon aux portes rouge et or s'ouvre largement sur de splendides tapisseries (permettant une transformation telle qu'une table de vingt-cinq couverts peut être instantanément dressée) ; une pièce du plus pur style Empire sert de petit salon, tandis que la ravissante chambre-salon gris trianon peut devenir en un tournemain une salle à manger intime.

L'ensemble est décoré avec un goût

HUILIER EMPIRE en argent, ingénieusement transformé en vase de fleurs et surmonté d'une lampe à abat-jour rouge. Il est placé entre deux fenêtres. Les doubles rideaux sont de soie jaune.

BERGERE d'époque Louis XV, de soierie bleu ciel. Petit bureau « dos d'âne » en marqueterie Louis XV. A l'arrière-plan, une tapisserie de la manufacture royale d'Aubusson signée Reynaud, exécutée d'après les cartons de Peillant. Sur la gauche de la boiserie, un drapé rouge.

CHIFFONNIER « transition » en marqueterie, placé entre deux fenêtres qui sont ornées de rideaux de soie jaune. Fauteuil en tapisserie au « petit point », de tonalité vieux rose.

PETIT SALON : canapé en velours moutarde ; de chaque côté, deux petites tables en acajou supportent deux lampes en faïence bleue. Le tableau a été détaché du château de Cerny.

G. COURBET

FEMME A LA TOILETTE (XIX^e SIÈCLE)

(Coll. particulière.)

COIN DU SALON. Dans le fond, vitrine contenant des éditions rares et un fort beau service de la Compagnie des Indes, du XVIII[e] siècle. Le lustre est en verre de Venise fumé et or. La petite table ronde est recouverte de satin cerise. Les trois fauteuils qu'on aperçoit font partie d'un ensemble de six, et les rideaux sont de soie jaune. Sur la table basse, au premier plan, à gauche, livre recouvert de velours vert frappé.

TOUS LES MEUBLES de la cuisine sont recouverts de formica blanc. Le dallage et le réfrigérateur blancs contrastent avec les murs couleur « bouton d'or ». Le dessus des « surfaces de travail » est en formica gris. Près de la fenêtre, la boîte à ordures automatique. Sur la planche, au-dessus de celle-ci, est placé le réservoir à glace en matière plastique. Sur le meuble de gauche, au premier plan, on voit un « mixer » à côté de la corbeille à fruits. Cette cuisine, très bien agencée, est une ancienne chambre à coucher.

LA SALLE DE BAINS. A proximité de la baignoire, des étagères en verre sont couvertes de flacons de parfums que l'éclairage fait joliment chatoyer. L'accumulateur d'eau chaude, disposé verticalement sur la paroi, prend le moins de place possible.

LA CUISINE est équipée électriquement. L'évier est en acier inoxydable, et les placards sont admirablement conçus pour ranger couverts et vaisselle. Tous les objets sont disposés de façon à réduire au minimum les allées et venues de la cuisinière.

UN FOUR supplémentaire séparé a été installé à hauteur de travail. La hotte qui le surmonte contient un ventilateur qui évacue les odeurs dans la cheminée. A gauche, les placards, fort bien conçus, où est rangée l'argenterie.

VUE D'ENSEMBLE du grand salon, avec ses deux bibliothèques à éclairage intérieur. A droite, la tapisserie d'Aubusson, avec son drapé rouge. De chaque côté de la cheminée, des appliques anciennes, en bronze doré, fort belles.

particulièrement raffiné, comme en témoigne le tableau du petit salon Empire, détaché des boiseries du château de Cerny, où il était encastré.

Il a été décapé par les soins de la maîtresse de maison, qui a découvert ce petit chef-d'œuvre.

L'arrivée dans cet appartement mérite d'être décrite : lorsqu'on sort de l'ascenseur et qu'on sonne à la porte d'entrée de l'appartement, il faut, pour que l'ascenseur puisse fonctionner de nouveau, que cette porte d'entrée soit refermée. Autre particularité de cet ascenseur, il est muni d'un monte-charge pour les bagages : pour le charger il faut le faire monter à un palier supérieur, ce qui est très simple grâce à un système installé par le propriétaire de l'immeuble.

LES MURS de cette chambre sont recouverts de papier imitation de damas crème. A gauche, commode Louis XV en marqueterie. Les pieds de la table, en pierre, ont été achetés dans une entreprise de démolition. Le dessus de la table est constitué par une glace entourée d'un cadre de bois. Au fond, une vue du grand salon, séparé de cette chambre par le petit salon Empire.

ORIGINAL ★

L'ATELIER D'UN CÉLIBATAIRE COUTURIER ET ARTISTE ÉPRIS DE GRANDS ESPACES

DIS-MOI comment tu t'installes, et je te dirai qui tu es, pourrait être la devise d'un décorateur psychologue. Rien, en effet, ne traduit mieux la personnalité d'un être humain que le cadre de vie quotidienne qu'il a su se créer.

Ce cadre naît de tout et de rien : du goût individuel, des meubles et des bibelots que l'on possède, du style de ces meubles et de celui de leur propriétaire, des moyens financiers dont on dispose, du lieu d'habitation, du genre de vie, du talent coloriste, du souci de l'originalité ou du conformisme, en un mot de tout ce qui compose la personnalité de chacun.

Merveilleusement niché sur le quai des Orfèvres, tout en haut d'un vieil immeuble qui regarde la Seine couler sous le Pont-Neuf, ce petit appartement, composé d'un living-room, d'une cuisine, d'une salle de bains et d'une chambre — l'on y accède par un noble escalier à rampe de fer forgé — est conçu pour mettre en valeur le paysage admirable qui s'inscrit dans ses fenêtres et les toiles non moins admirables qui décorent ses murs.

UNE ingéniosité extrême a su trouver une place pour chaque chose, afin d'éviter tout encombrement nuisible à la vue des toiles de maîtres qui éclairent les cloisons claires et à celle du ciel et de la rivière, où naissent et meurent au fil des heures, au gré de l'ombre et de la lumière, tant de captivants reflets.

LA TERRASSE, qui domine la Seine, sert de salle à manger d'été. On y accède de la chambre à coucher par un petit escalier intérieur. Au-dessus de la porte, une ancienne lampe-tempête à pétrole, équipée électriquement.

CI-CONTRE, le living-room, aux grandes baies vitrées. Dans le fond, le coin des repas. Au premier plan, à droite, la rampe en fer forgé de l'escalier qui dessert la chambre à coucher. — CI-DESSUS, A GAUCHE, sous l'abattant de l'escalier, a été installée une cuisine où, dans un espace restreint, a été prévu tout ce qui est nécessaire pour le service d'un gourmet un peu pressé. — CI-DESSUS, A DROITE, le divan du coin des repas encadre la table sur deux côtés, gagnant ainsi de la place pour les convives.

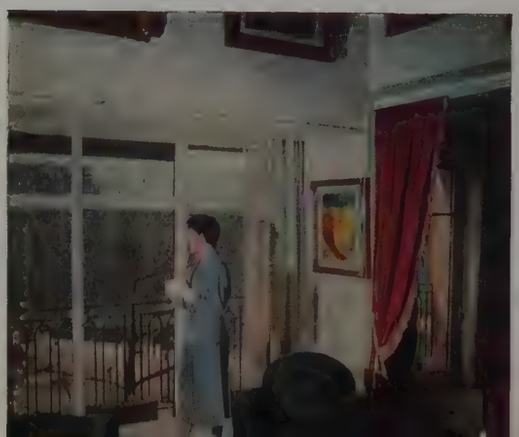
La marche de l'escalier s'entr'ouvre pour recueillir le phonographe et la discothèque ; le divan, le jour, sert de siège pour le coin salle à manger et devient, la nuit venue, un lit confortable. La salle de bains, minuscule, contient tout ce qu'il faut, habilement juxtaposé, tandis que la cuisine, dissimulée sous l'abattant de l'escalier, permet de préparer aisément un succulent repas sans que la moindre odeur vienne rappeler sa présence si proche !

De chaque côté de la cheminée, deux portes aux boiseries anciennes abritent des livres et le bar ; les nourritures terrestres et intellectuelles

LE DEPART en volute ouverte de l'escalier donne toute leur importance aux toiles modernes qui décorent le mur, et dont les tonalités vives chantent entre elles avec harmonie. L'espace volontairement nu est utilisé par le maître de maison pour y étudier des modèles de couture.

CONTRE CE DECOR raffiné, le tailleur printanier en pied-de-poule prend une allure fort désinvolte.

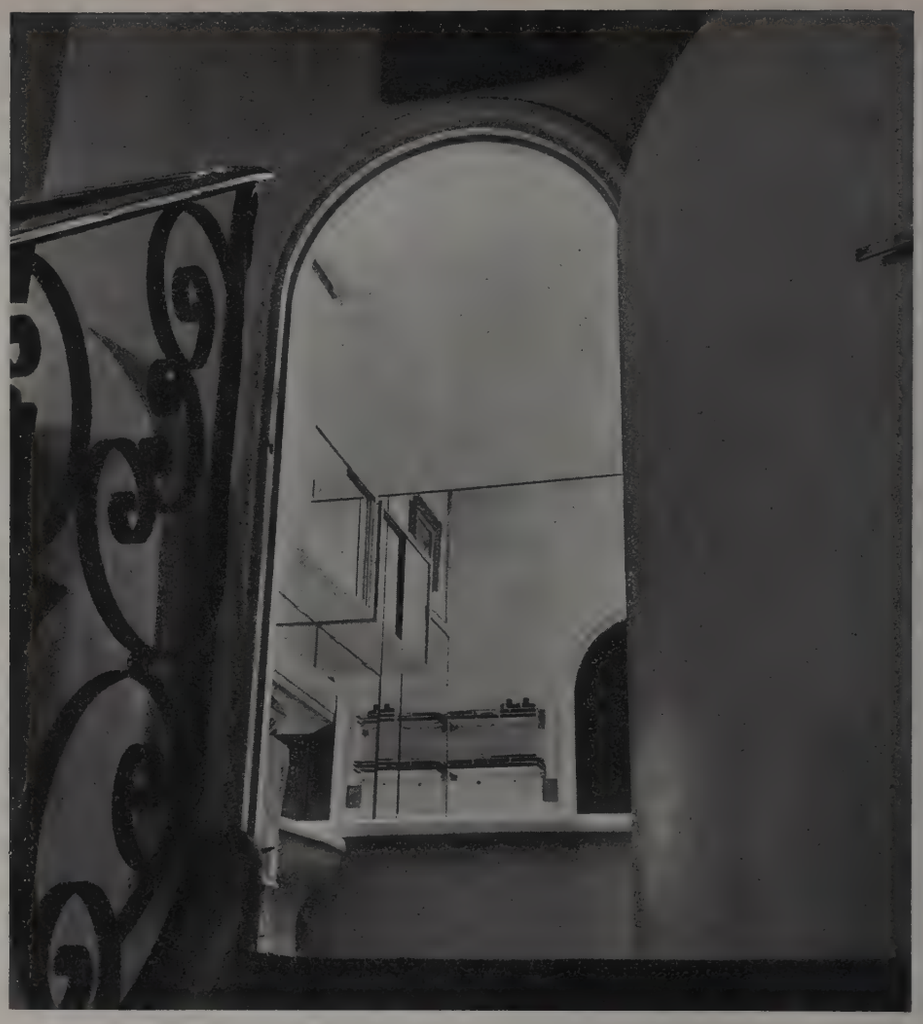
EPANOUIE comme une marguerite, la robe de dîner blanche, d'une élégante simplicité, s'accompagne d'accessoires couleur de coquelicot.



LA CHAMBRE A COUCHER, dans la journée : le lit, refermé, est rentré dans la cloison et forme ainsi un divan. — A GAUCHE, au-dessus du lit a été aménagée une penderie où trouvent place les vêtements et aussi les chaussures. Le pan coupé a été utilisé pour faire un placard supplémentaire destiné à de menus objets.

CETTE COMMODE formant bar est logée dans l'épaisseur de la cloison. Quand l'heure de l'apéritif arrive, il suffit de faire pivoter le meuble vers la cheminée pour offrir les cocktails désirés. Après quoi, il reprend sa place, dissimulé aux regards par une porte aux boiseries anciennes. De l'autre côté de la cheminée, une porte semblable cache une bibliothèque.

LA DECOUPURE qu'on aperçoit sur les deux premières marches de l'escalier (en haut) dissimule un tiroir qui sert de logement à un phonographe et à la discothèque, comme on peut le voir ci-dessus.



SUR LE PALIER de l'escalier, la porte ouverte sur la salle de bains. — CI-CONTRE, le bouquet de Kisling et les armoires qui servent de cadre à la cheminée, vus de l'escalier.

sont ici rassemblées sous la main. En deux pas on peut réunir tout ce que l'honnête homme 1955 désire en rentrant d'une journée laborieuse : le fauteuil confortable au coin du feu, le verre plein, le livre et cette joie du regard que donne un éblouissant Kisling ou un austère Brayer !

La chambre, en retrait au-dessus de l'escalier, se referme dans ses rideaux de damas rouge, apportant ainsi le calme et l'intimité désirés, tandis que les pigeons se perchent, curieux, sur la terrasse, qui sert en été de salle à manger de supplément. Cette terrasse, abritée du vent, domine tout le cours de la Seine et permet, en contemplant un des plus beaux paysages du monde, de prendre en toute quiétude un excellent bain de soleil à l'abri des regards indiscrets.

CET exemple nous prouve combien il est plaisant de vivre dans un très vieil immeuble, pittoresque dans sa vétusté, à condition d'y apporter les aménagements confortables que l'on peut dissimuler avec goût, à condition aussi de bien réfléchir au problème avant de convoquer les divers corps de métier.

CÉZANNE

VASE DE TULIPES (XIXe SIÈCL

(Coll. particulière.)

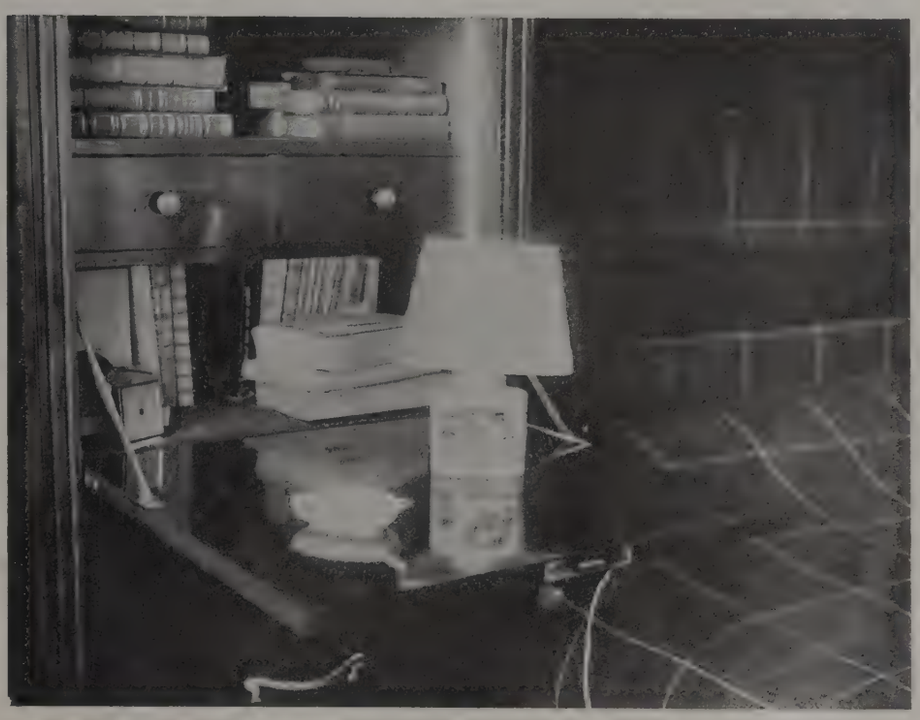
PRATIQUE ★

APPARTEMENT D'UN JEUNE MÉNAGE ATTENTIF AU CADRE ET SOUCIEUX DU COMMODE

VIVRE dans une maison du passé, c'est bien, mais y vivre au rythme d'aujourd'hui, dans le confort et la détente, c'est encore mieux.

Cet appartement du quai Bourbon, situé dans l'ancienne maison de Philippe de Champaigne, a été aménagé par ses propriétaires actuels, un jeune ménage dynamique et occupé, et ses enfants, de façon à rendre faciles, rapides et agréables les tâches ménagères indispensables.

Tout ici a été conçu pour que la maîtresse de maison puisse aisément remplir son rôle dans un minimum de temps et avec un minimum d'efforts. Ce parti pris fonctionnel n'exclut en aucune manière la beauté,



UN PLACARD à portes coulissantes est aménagé au-dessus du lit. Il reçoit les livres et les sacs et les garde à l'abri de la poussière.

car ce logis au bord de la Seine, situé dans un des plus aimables sites du monde, ne pourrait s'accommoder d'une décoration d'un modernisme outrancier.

La salle à manger a conservé son plafond de jadis et le trumeau Louis XVI qui s'accorde si bien avec la cheminée. Une table d'acajou et des chaises de style anglais complètent l'aspect clair, net et raffiné de cette pièce, où l'on a plaisir à prendre ses repas sous la douce lueur du haut lampadaire.

La chambre à coucher, gaie, ordonnée, brillante comme une cabine de bateau, est entièrement vouée à l'acajou et à l'écossais vert et jaune, alliance heureuse s'il en fut. Le lit de milieu est encadré tout autour et sur les côtés par des boiseries qui forment placards-commodes

LE STYLE ANGLAIS MODERNE a été choisi pour la chambre à coucher, qui accorde l'acajou et le tissu écossais vert. De chaque côté du lit, des abattants de secrétaire, qui se replient dans la journée, remplacent les tables de nuit de jadis. Sous le secrétaire, des tiroirs permettent le rangement des objets usuels.

et secrétaires. Ainsi trouve-t-on à portée de la main les objets, vêtements, écritoire dont on a besoin. On les y remet aussi facilement le soir venu, évitant tout désordre et tout encombrement.

La cuisine, merveille d'ingéniosité, est extrêmement réduite dans ses dimensions, et cependant tout s'y trouve, depuis la cuisinière et l'évier jusqu'au réfrigérateur et aux armoires où les casseroles coulissent sur des supports incurvés permettant de ranger six éléments dans un espace minuscule.

TOUTE la tuyauterie est habilement dissimulée dans les armoires à balais, et accessible en cas de fuite. Les robinets, coulissants et mobiles, peuvent se tirer en hauteur et se tourner en tous sens, d'un simple geste, au-dessus de l'évier. Vis-à-vis de la cuisine une petite buanderie a été organisée, pourvue d'un bac à laver qui peut servir de baignoire pour les enfants, d'une douche également coulissante, à pomme de caoutchouc, d'une machine à laver le linge et d'un séchoir qui remonte au plafond, libérant entièrement la pièce. Sur le mur du fond, une armoire à porte coulissante abrite tout le linge de la maison, et, lui faisant face, une planche qui se rabat permet de repasser dès que le linge est sec et de donner un rapide coup de fer lorsque le besoin s'en fait sentir.

Agencé de la sorte, cet appartement ensoleillé, où les arbres, la rivière et le ciel apportent, jour après jour, leurs reflets et leurs ombres, est le havre rêvé pour le ménage qui a su le disposer pour y vivre dans la joie.

EN AMONT comme en aval coule la Seine. C'est le pont Louis-Philippe, les berges du pont de l'Hôtel-de-Ville et la silhouette de l'église Saint-Gervais qui, s'encadrant dans la fenêtre, évoquent un de ces aspects du fleuve et de la ville qui ont tant de fois tenté les peintres.

LA SALLE A MANGER, au décor Louis XVI, forme un heureux ensemble avec la table et les chaises anglaises en acajou. Les verres de cristal taillé et le haut lampadaire d'angle y apportent lumière et reflets. Sur la cheminée, de chaque côté de la verseuse en argent, des candélabres aux bougies de couleur apportent une note de gaîté.

LA TABLE ET LES CHAISES de rotin sont gaies et peu fragiles dans une chambre d'enfants. Jouer avec de l'eau n'a ici aucune importance, ni jeter les objets par terre, car ils sont en plastique.

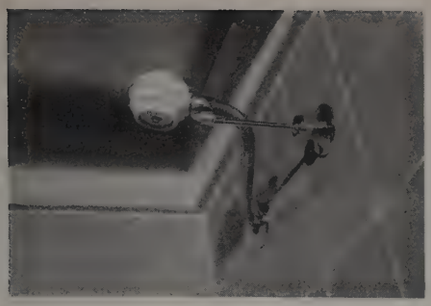
L'APPARTEMENT que nous montrons ici se trouve dans une vieille demeure du quai Bourbon où les maisons anciennes et les vieux hôtels particuliers, si recherchés aujourd'hui, se prêtent de la plus heureuse manière aux aménagements de style agrémentés de toutes les commodités que peuvent apporter le confort moderne et l'ingéniosité des décorateurs. — CI-DESSUS, un aspect de la chambre à coucher durant la journée : de chaque côté du lit les portes ouvertes laissent apparaître des secrétaires, qui comportent à leur partie inférieure des tiroirs où la maîtresse de maison peut mettre son linge. La cloison est composée de nombreux placards facilement accessibles. — CI-DESSOUS, A GAUCHE, des fenêtres, qui donnent sur la Seine, on peut jouir de la vue paisible qu'offre le fleuve coulant sous le Pont-Marie. — CI-DESSOUS, A DROITE, dans la salle à manger, le trumeau et le dessus de cette porte reproduisent les motifs décoratifs de la cheminée.

DANS LA CHAMBRE D'ENFANTS, la commode à langer contient tout ce qu'il faut, évite les allées et venues inutiles et le désordre générateur de fatigue. CI-DESSOUS, dans la salle de bains, dont les murs sont revêtus de carreaux de céramique mauve et rose, le lavabo est facilement accessible pour les enfants. Au long du mur, un rebord en saillie, lui aussi en carrelage de céramique de même couleur que celle des murs, sert à poser boîtes et flacons. Au-dessus, une armoire à pharmacie, avec portes en glaces.

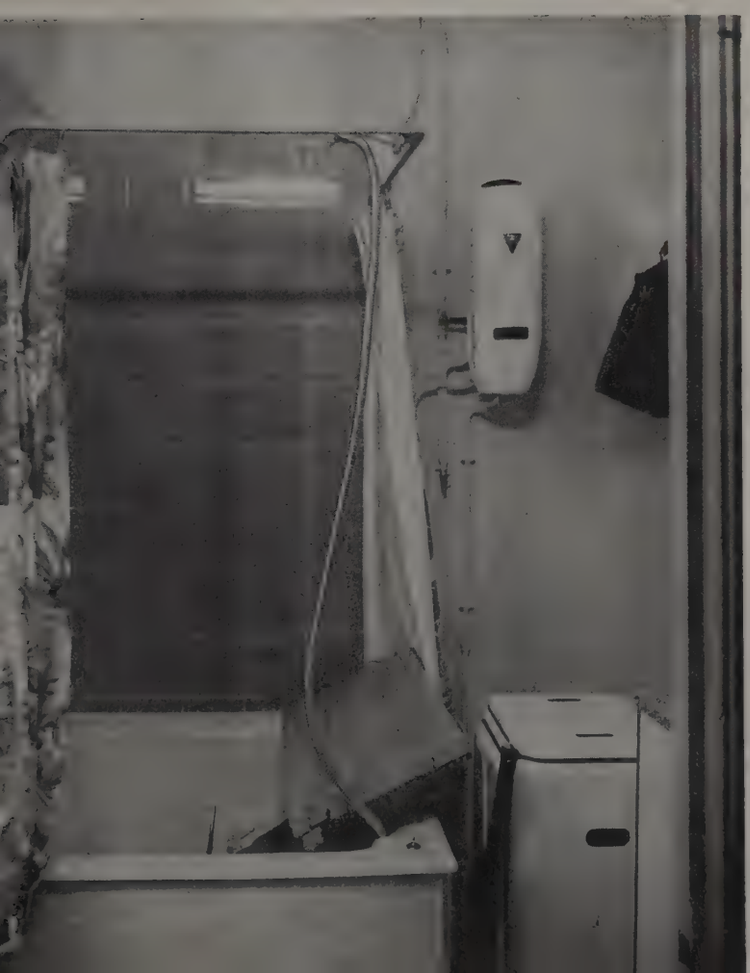
LE LAVABO, encastré entre deux tablettes, sert de coiffeuse dans la salle de bains et dissimule les radiateurs inesthétiques.

L'ARMOIRE A PHARMACIE, située hors de portée des enfants, est équipée d'un dispositif spécial, semblable à celui qui est installé sur la plupart des voitures actuelles : l'intérieur s'éclaire dès qu'une porte s'ouvre, d'où facilité de recherche et d'accès du médicament recherché.

SI LES ENFANTS peuvent jouer comme ils l'entendent dans la pièce qui leur est réservée, ils doivent apprendre très tôt à avoir de l'ordre. Pour les y aider, des coffres à jouets sont disposés sous le lit, où ils rangent après le jeu tout ce qui a fait leur distraction.



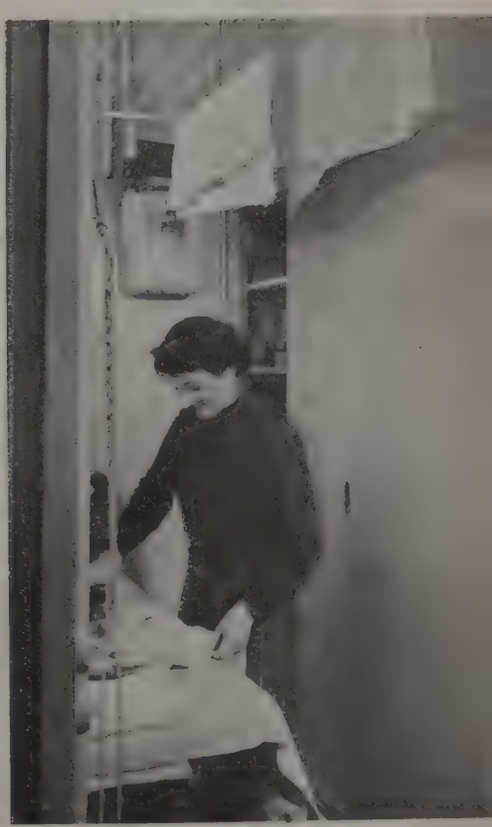
LA DOUCHE s'accroche au mur et se tire lorsque le besoin s'en fait sentir. Sur son ressort à boudin flexible, elle monte ou descend dans toutes les directions. Le placard où se dissimulent la tuyauterie et le tube souple de la douche, maniable à volonté. On y range aussi les peignoirs.



DANS UN ESPACE réduit, la cuisine « Paris » comporte : réfrigérateur, fourneau, évier, placards disposés pour faciliter le moindre mouvement (ci-dessus).

UNE PETITE BUANDERIE familiale, comprenant bac, machine à laver et eau chaude, est le rêve de toute maîtresse de maison (à gauche).

CETTE MEME BUANDERIE possède (à droite) une armoire à linge, un séchoir amovible fixé au plafond et une table murale escamotable qui sert de planche à repasser.



"FRANÇAIS, IL FAUT NOUS DÉCIDER!"

★

FAUTE d'informations sérieuses et précises sur la situation en Algérie, l'opinion s'endormait dans une douce quiétude. Les agressions et les attentats terroristes dans l'Aurès ont été un dur réveil. Encore maintenant, dans la région de Batna, les civils ne peuvent se déplacer sans la protection des militaires.

Rien n'est plus urgent que de rétablir l'ordre dans cette zone troublée et de redonner à ses habitants la possibilité de travailler en paix.

Encore faudrait-il tenir compte des conditions dans lesquelles opèrent quelques poignées de hors-la-loi, qui s'assurent, par la menace, des complicités forcées parmi les populations musulmanes. L'envoi sur place de contingents métropolitains apparaît, à maints de nos correspondants, comme une hérésie psychologique. Ne vaudrait-il pas mieux recourir aux cadres et aux éléments locaux, infiniment plus aptes à comprendre, à dépister et à traquer les criminels qui, encouragés et alimentés de l'extérieur, prétendent se dresser contre la loi commune ?

Mais une œuvre constructive et humaine doit aller de pair avec l'indispensable rétablissement de l'autorité, et c'est ainsi tout le problème algérien qui se trouve posé. Il convient de l'envisager en face, dans toute son ampleur. Qu'on en finisse avec une politique de sous-préfecture, qui se limite à une répression sporadique et au règlement à la petite semaine des multiples questions qui se présentent.

Les arbres, disions-nous récemment à un autre propos, ne doivent pas nous cacher la forêt. Il n'est pas d'expression plus vraie pour traduire le fond de notre pensée à l'égard de l'Algérie.

Faisons résolument face au problème et décidons-nous, une bonne fois, pour une politique. Avec la ferme volonté d'y persévérer.

★

IL n'est guère de Français aujourd'hui qui ne s'interrogent sur le problème algérien. Le temps n'est plus où certaines réminiscences vaguement orientales, jointes à quelques souvenirs scolaires, suffisaient à garnir le coin réservé par la plupart aux curiosités africaines. De toutes les parties du monde proviennent des appels angoissés, lancés par ceux qui connaissent les véritables problèmes du monde actuel. On lit presque chaque jour dans la presse des reportages souvent bien faits sur les événements d'Afrique du Nord. Sacrifiant sans doute à l'actualité, ils n'en attirent pas moins l'attention sur les questions de fond et les abordent au moins partiellement. Il ne paraît donc pas inutile de présenter une vue d'ensemble des problèmes réels de l'Algérie, territoire français situé à deux heures d'avion de la métropole, où vivent, à côté de 8 millions de musulmans, plus d'un million d'habitants européens ou d'origine européenne.

Les problèmes algériens sont, au fond, de même nature que les problèmes tunisiens et marocains : analogie géographique, climatérique, ethnique. Ils en diffèrent cependant sur des points importants : ancienneté de la présence française, importance relative du peuplement européen, relations plus étroites avec la métropole, résultant du statut de l'Algérie et de la citoyenneté française des habitants.

Les aspects communs aux trois territoires sont ceux qui nous retiendront le plus longtemps.

Il est permis de penser que le point crucial du problème algérien, le problème démographique, doit être examiné en premier, car sa connaissance jette une lumière indispensable sur toutes les questions dont nous ferons ensuite l'inventaire.

GUERIR, OUI... MAIS NOURRIR ?

L'ALGERIE vit dans un état de surpopulation absolument anormal ; sa population est une des plus prolifiques du monde et augmente à un rythme sans cesse croissant. Elle compte chaque année environ 250.000 habitants supplémentaires, ce chiffre étant lui-même en constante progression. C'est dire que l'équilibre démographique est complètement rompu, sans que ce phénomène relève d'un accroissement proportionnel des ressources.

Comment avons-nous pu rompre les mécanismes régulateurs qui ont maintenu pendant des siècles la population à un niveau à peu près constant, à quelle fatalité obéit ce peuple, qui amenuise lui-même son propre niveau de vie, c'est ce qu'il faut maintenant expliquer.

Avant 1830, des freins naturels intervenaient pour maintenir la population à un niveau compatible avec les ressources du territoire : c'étaient les maladies épidémiques, la famine et l'insécurité.

L'administration turque, solidement établie en quelques points du rivage, se bornait, non sans talent, à résoudre les problèmes qui l'intéressaient, c'est-à-dire la fiscalité, le commerce, la piraterie et la sécurité de ses établissements. Elle laissait aux facteurs naturels le soin d'équilibrer démographie et économie. Ces facteurs naturels, qui sont considérés aujourd'hui comme d'intolérables calamités, jouaient leur rôle avec une rigueur aveugle et un automatisme qui ne pouvaient être pris en défaut.

Il est clair que lorsque apparaissait une succession de mauvaises récoltes, phénomène classique de ces pays, la tranche de population privée de nourriture ne pouvait que mourir de faim si, toutefois, une épidémie de peste, de choléra ou de variole ne s'était pas chargée de ramener le nombre des parties prenantes à un chiffre compatible avec la situation des stocks. Par surcroît, des hostilités de plus ou moins grande envergure sévissaient à l'état endémique entre tribus et entre villages, rallumées précisément par le désir de razzia lorsque les ressources se raréfiaient.

CE tableau est bien connu, et nous aurions tout lieu d'être satisfaits de lui en avoir substitué un autre si nous avions résolu en même temps les problèmes posés par la surpopulation que nous avions suscitée. Sans doute n'y a-t-il pas là un phénomène spécial à l'Algérie et même à l'Afrique du Nord. Tous les pays pauvres du monde souffrent de surpopulation, et ceci vient de ce qu'il est plus facile de réduire la mortalité que de nourrir une population trop nombreuse.

L'examen de la courbe démographique algérienne de 1830 à nos jours révèle immédiatement la cause principale et même essentielle du phénomène. En effet, un redressement de plus en plus marqué apparaît depuis le début du XX^e^ siècle et atteint, depuis une dizaine d'années, des proportions effrayantes, ce qui montre bien que l'intervention décisive a été celle des progrès de la médecine dans la lutte contre les épidémies et généralement contre les maladies microbiennes.

C'est par une réduction massive de la mortalité infantile que l'infléchissement de la courbe a été obtenu.

On entend souvent dire que la France encourage la natalité en Algérie ; cette information ne résiste pas à l'examen. Dans la société musulmane, les femmes mettent leurs enfants au monde à un rythme voisin de celui de la fécondité naturelle. Sauf dans les grandes villes, et encore chez une minorité assimilée au mode de vie européen, on n'observe aucune préoccupation de contrôle des naissances, aucune tentative anticonceptionnelle.

ON voit donc mal comment une législation quelle qu'elle soit pourrait accélérer le rythme des naissances, qui se maintiennent à leur plafond physiologique. Par contre, s'il est constaté que le nombre des grossesses utiles, c'est-à-dire aboutissant à la création d'un être humain capable d'une longévité normale, ne représente qu'une certaine proportion de l'ensemble des grossesses, il devient clair qu'une large marge s'offre à un accroissement de population par le simple jeu de la médecine. Il suffit de réduire le nombre des enfants mort-nés ou mourant en bas âge.

L'expérience a prouvé, en Algérie, que l'activité médicale trouve dans ce domaine ses plus grands succès. Elle est, en effet, massive, peu coûteuse et très efficace.

Ce n'est pas en sauvant d'une mort certaine les malades justiciables d'une opération d'urgence ou en traitant les adultes atteints d'une maladie à évolution mortelle que sont obtenus les résultats les plus massifs. C'est en créant des consultations souvent itinérantes pour les futures mères, en faisant circuler des caravanes automobiles qui vaccinent dans une journée des milliers de nourrissons, qui échapperont ainsi aux terribles hécatombes de la première enfance.

Depuis longtemps déjà, plusieurs des grands fléaux classiques ne sont plus qu'un souvenir : peste, choléra, variole ; le trachome est en nette régression, de même que le typhus et le paludisme.

★

QUEL PEUT ÊTRE LE PROGRAMME D'UN PARTI NATIONALISTE ALGÉRIEN?

C'EST très simple : reprendre les terres aux colons européens. C'est la panacée ; inutile de prévoir autre chose. Il est difficile d'imaginer un programme aussi léger, aussi peu étudié. En toute objectivité, nous ne pouvons pas comprendre cette absence d'idée concrète.

Jamais les nationalistes ne nous ont dit — et M. Messali Hadj moins que tout autre — comment ils comptaient s'y prendre pour nourrir 9 millions d'êtres humains, comment ils pensaient équilibrer leur budget avec le trou de 50 à 60 milliards laissé par la contribution française, ni où ils trouveraient des capitaux pour équiper le territoire... Messali Hadj n'en sait rien, et vraisemblablement cela ne l'intéresse pas. L'avenir est à Dieu. Une longue tradition fataliste interdit d'anticiper sur Sa décision.

Avec notre esprit cartésien nous disons : la reprise totale des terres par les musulmans n'améliorerait pas sensiblement la situation de la masse musulmane ; la quasi-totalité des produits riches de l'Algérie ne sont vendables qu'en France, à commencer par les 15 millions d'hectolitres de vin. On pourrait caser quelques dizaines de milliers de petits céréaliculteurs, mais c'est la mort du commerce extérieur et la faillite budgétaire de l'Algérie. En fait, celle-ci, sans la France, n'a pas la moindre chance de nourrir son énorme population, donc de survivre.

Mais nous devons comprendre que ces arguments de bon sens, d'hommes qui ont les pieds sur terre, n'ont guère de prise sur des musulmans fanatiques pour lesquels, encore une fois, « Dieu y pourvoira » !

Cette attitude d'esprit, qui permet toutes les audaces, c'est une de ces données avec lesquelles nous devons compter. La France, qui a permis à ces millions d'Algériens de venir au monde, n'a pas le droit de les livrer au chaos. On parle souvent des droits de la France. Il convient surtout de parler de ses devoirs. Ceux-ci sont clairs, ils se résument ainsi : ne pas abandonner les Algériens au « Dieu y pourvoira ».

ÉVIDEMMENT, on ne peut qu'applaudir à ces succès remportés sur la mort et que souhaiter la disparition définitive des foyers de maladie qui restent encore. Mais il est impossible de s'en tenir à cette satisfaction quand on considère le revers de la médaille, c'est-à-dire les problèmes que pose la subsistance de cette énorme population. Il serait urgent d'infléchir la courbe des naissances vers un palier définitif, mais personne n'a encore exposé un moyen raisonnable d'y parvenir.

On sait que le Japon, affligé lui aussi de surpopulation, est entré résolument dans la voie du contrôle des naissances.

La Russie soviétique, à la période critique de son histoire, tolérait l'avortement. Aucune tendance de même nature ne s'est manifestée dans les populations musulmanes, dont toute la philosophie, imprégnée de religion islamique, s'oppose à de pareilles idées.

Cependant, le thème classique de la littérature politique en Algérie est qu'il faut donner du travail à ces bras qui ont besoin de s'employer. On préconise donc, soit une augmentation de la production, tant industrielle qu'agricole ; soit des migrations de population, tant vers la métropole que vers les régions dépeuplées de l'Union française.

Le trait commun à ces vœux est qu'ils reposent le plus souvent sur une étude superficielle et qu'aucune des mesures préconisées n'est à l'échelle du problème.

DU TRAVAIL POUR CES BRAS...

IL faut industrialiser le pays, telle est l'opinion la plus solidement appuyée dans la pensée algérienne. On ajoute, en général, que l'intérêt de la métropole est d'encourager cette industrialisation au lieu de la freiner, ce qui n'est pas douteux, et que les industriels français, uniquement soucieux de se conserver un marché, sont en partie responsables du développement insuffisant des usines algériennes. Il y a dans tout cela du vrai et du faux, essayons d'y voir clair.

A une époque où le développement des communications et du commerce international rend la vie difficile aux industries les moins douées, il serait bien imprudent de construire sur des bases fragiles. On ne peut envisager la création d'industries nouvelles, où que ce soit, si elles ne disposent d'une énergie bon marché, de matières premières, de cadres et de main-d'œuvre, et surtout d'un marché intérieur suffisamment large pour asseoir une production de masse.

En Algérie, l'énergie est chère. Une pluviométrie irrégulière et peu abondante élève le prix de revient de l'électricité d'origine hydraulique. Le charbon que l'on trouve dans la région de Colomb-Béchar est peu abondant et très coûteux. Seules les centrales électriques établies sur la côte achètent leur combustible au prix mondial. En outre, la faible densité économique du territoire impose à l'électricité des lignes de transport coûteuses pour une consommation faible.

LE problème des matières premières ne se présente guère mieux. Le minerai de fer est abondant, mais doit être exporté, faute de pouvoir créer pour le moment une sidérurgie locale, qui souffrirait du prix du charbon et de celui de l'énergie. Elle devrait, en outre, compter avec l'éloignement des grandes zones industrielles qui utiliseraient ses produits. Si la main-d'œuvre banale est surabondante, les cadres de tous les échelons doivent être attirés de la métropole. Il faut leur construire des logements et leur consentir des avantages suffisants.

L'alfa, produit en grandes quantités, a été exporté pendant un siècle, notamment vers l'Angleterre ; depuis la dernière guerre, une industrie de transformation s'est créée près d'Alger et paraît devoir survivre. Les produits de l'agriculture permettent de vivre à quelques semouleries et à quelques confitureries ; la pêche maritime alimente quelques conserveries.

Ces activités sont saines, mais on ne voit guère comment les multiplier si elles ne trouvent le moyen de conquérir des marchés extérieurs.

De nombreuses industries de transformation ont réussi à s'implanter ; certaines vivent normalement ; beaucoup d'autres, qui ne trouvent pas sur place un marché suffisant, connaissent des difficultés.

AU lendemain de la guerre, l'Algérie a fait un grand effort qui se traduit par ce qu'on appelle, un peu à tort, le plan d'industrialisation de l'Algérie. A vrai dire, il s'agit moins d'un plan que d'un ensemble de mesures fiscales ou financières destinées à aider ceux qui prennent l'initiative d'installer une industrie dans le territoire. Un des intérêts de ce système est qu'il permet de suivre les résultats des industries nouvelles et notamment d'évaluer l'investissement moyen qui s'est révélé nécessaire pour mettre au travail un ouvrier de plus.

Cet investissement est d'environ 5 millions de francs, pour un ensemble d'activités très diverses.

Imaginons pour un instant que, sur les 250.000 nouveaux habitants qui apparaissent en Algérie chaque année, il faille en mettre au travail 100.000 par la création d'industries nouvelles, l'investissement nécessaire serait de 500 milliards, sans résorber pour cela la masse énorme des Algériens insuffisamment employés ou complètement inactifs.

C'est dire que, dès la première année, le problème majeur serait de trouver un emploi rentable à cette avalanche de capitaux, et que ce problème ne serait, toujours pour la première année, que très partiellement résolu. Pour les années suivantes, aucun espoir de solution ne subsisterait.

Cette constatation impose une première conclusion : il faut établir des industries quand elles répondent à un besoin du territoire, quand leur rentabilité est hautement probable, car, dans ce cas, non seulement elles donnent du travail à quelques ouvriers, mais elles concourent à l'accroissement du revenu du territoire et de ses ressources budgétaires. Par contre, il serait insensé de charger l'Algérie d'industries condamnées d'avance, qui tomberaient rapidement à la charge de la collectivité.

Ce tableau, qui n'est nullement poussé au noir, serait désespéré si l'avenir de l'Algérie ne comportait un certain nombre d'espoirs, dont certains finiront bien par se confirmer.

L'AVENIR EST AU SUD

TOUT d'abord, les recherches pétrolières, qui se sont développées notamment dans le Sahara algérien depuis quelques années, peuvent aboutir à la découverte de ressources exploitables. Il est encore trop tôt pour conclure, mais déjà des jaillissements de gaz importants se sont manifestés.

L'éloignement de la côte rend leur exploitation difficile, actuellement, mais ce n'est encore qu'un début. Dans le domaine minéral, la recherche est menée activement dans la zone de Colomb-Béchar ; plus au sud, dans l'Ougarta ; plus à l'ouest, vers Timdouf ; plus loin encore, dans le Hoggar.

Un organisme nouveau a été créé : le Bureau d'organisation des ensembles industriels africains, présidé par M. Armand, président de la S. N. C. F. Cet établissement public, dont le programme est immense, dirige et coordonne la recherche minière dans toute la zone désertique dépendant aussi bien du Maroc que de l'Algérie, en vue de réaliser, si les espoirs se confirment, de vastes ensembles industriels, établis sur la base de techniques nouvelles quelquefois révolutionnaires.

Dès à présent, d'énormes quantités de fer ont été découvertes, et l'on s'emploie activement à calculer leur possibilité d'exploitation. D'autres minerais secondaires, mais beaucoup plus riches, comme le manganèse, le cuivre, le plomb et même l'uranium, autorisent de sérieux espoirs.

LES tâches du Bureau industriel africain ne se borneront certainement pas, en cas de succès des prospections, à organiser des exploitations minières ou des fonderies. En effet, l'extraordinaire intérêt de cet organisme est de travailler en grande partie sur des données considérées comme invraisemblables il y a quelques années.

Toute la structure économique du monde s'est organisée, au cours des âges, autour de l'agriculture traditionnelle — il faut déjà employer cet adjectif — et des matières premières de l'industrie, c'est-à-dire des matières pondéreuses. Il suffirait de quelques techniques non classiques pour bouleverser une grande partie de ce qui a été fait jusqu'à présent.

L'agriculture est à base de sol, de soleil et d'eau, ces trois éléments étant jusqu'à présent indispensables. Or, dès maintenant, des procédés, encore expérimentaux, font abstraction de l'élément sol, remplacé par l'emploi de divers éléments minéraux et organiques, utilisés en milieu aqueux et soumis à l'action du soleil.

Le soleil est certainement ce qui manque le moins au Sahara. L'eau s'y trouve parfois, mais pour l'obtenir il faut de l'énergie, et de l'énergie à bon marché. Imaginons cette énergie obtenue par les procédés nucléaires, et réfléchissons un instant à ce que peut devenir un immense territoire considéré comme définitivement stérile.

L'énergie éolienne, le vent au service de l'homme, peut aussi jouer un rôle dans les régions excentriques ; l'énergie solaire, également. On voit qu'un monde nouveau, créé en dehors des normes classiques, peut parfaitement apparaître, avec toutes les conséquences que comporte une telle révolution.

De pareils espoirs ne peuvent être négligés sans que toutefois la solution de tous les problèmes humains en soit dès à présent visible.

POUSSONS très loin les réflexions qu'il est possible d'échafauder sur ces bases, nous nous apercevrons très vite qu'elles conduisent à un univers de technocrates aussi spécialisés que peu nombreux, produisant de la richesse hors de toute proportion avec leur propre consommation. Que pourra bien donner, du point de vue humain, un pays dans lequel quelques milliers de techniciens alimenteront une masse énorme de population pratiquement inemployée ? En admettant même que le problème de répartition puisse être résolu par des méthodes autoritaires, le problème de l'équilibre moral de la masse des consommateurs inutiles sera-t-il résolu pour autant ?

Cette pointe poussée dans le futur ne doit cependant pas faire perdre de vue les stades intermédiaires, par lesquels il faudra bien passer si l'on veut éviter l'agitation sociale, dont les symptômes actuels sont déjà très alarmants. L'industrialisation classique, nous l'avons vu, ne peut traiter le problème que dans une infime proportion ; c'est donc, et pour longtemps encore, vers le sol qu'il faut se tourner, ce sol qui représente actuellement, et depuis l'origine des temps, le point d'application des populations algériennes. Les problèmes sont immenses, et leur solution exige de gros moyens.

LE MARTYRE DU SOL ALGERIEN

LA conjonction du sol et du climat, en Algérie, ne permet pas au territoire de supporter sa population actuelle. Nous entendons par là que non seulement le revenu individuel est très faible, mais que les efforts faits pour l'augmenter sont contrariés par une tendance fatale à la diminution, à cause justement des effets catastrophiques de la surpopulation agricole et pastorale.

L'augmentation du nombre des bouches à nourrir étant une fatalité contre laquelle il ne saurait être question de lutter, puisque le seul moyen efficace serait le rétablissement des fléaux que nous avons eu l'honneur de supprimer, un appel de plus en plus intense vers la nourriture se manifeste dans la population. Les seuls moyens auxquels cette population recourt pour tenter d'accroître ses ressources sont généralement la multiplication des labours sur des terres impropres à les recevoir et l'accroissement inconsidéré d'un cheptel qu'une végétation raréfiée ne suffit pas à nourrir.

Les effets conjugués de ces deux tentatives aboutissent à détruire les espèces végétales consommables, qui sont rasées par la dent des troupeaux sans avoir le temps de se reproduire et sont remplacées progressivement par les espèces inutiles, qui prolifèrent librement.

Les expériences faites pour protéger les pâturages, en les interdisant, par exemple, une année sur deux afin d'y semer des plantes utiles, montrent de façon éclatante que la production de moutons pourrait être très supérieure avec les mêmes surfaces au prix d'une discipline de parcours acceptée par la population pastorale. Mais on se heurte, pour réaliser un tel programme, à la quasi-impossibilité de refouler localement les troupeaux d'une zone sur une autre, en raison de leur nombre excessif. C'est donc un véritable cercle vicieux, le volant nécessaire pour amorcer le système faisant défaut.

EN matière agricole, le problème est du même ordre. Il existe actuellement, en Algérie, un nombre considérable de laboureurs qui, poussés par la nécessité, dégradent les pentes des montagnes pour beaucoup plus qu'ils n'en tirent de blé ou d'orge.

Economiquement, leur activité est négative, mais, pour leur permettre d'y mettre fin, il faudrait les recaser ailleurs ou les entretenir à ne rien faire.

Ceci apparaît d'autant plus clairement que d'immenses surfaces complètement stérilisées par l'érosion sont finalement abandonnées par les fellahs et reprises en compte par le service de la restauration des sols, qui y dépense plus d'argent que ses prédécesseurs n'en ont tiré de céréales. Système absurde, sans doute, mais dominé par une fatalité aveugle.

Ces phénomènes sont bien connus, même en France, où l'on a assisté, pendant plus d'un siècle, à la dévastation des régions montagneuses pauvres, par le déboisement, les labours et les excès de pâtures.

Ceci résultait de l'accroissement de la population sans contre-partie économique suffisante. Mais, dès la fin du XIX[e] siècle, apparaissait le phénomène dit de désertion des campagnes, qui traduisait en grande partie l'abandon de ces régions déshéritées par une population misérable qui venait s'employer dans les plaines où naissait la grande industrie.

Si la terre mourait — on l'a écrit — ce n'était pas d'être dépeuplée, mais d'avoir été trop peuplée. Les mêmes conditions se réalisent en Algérie, aggravées par un régime pluviométrique terriblement dangereux en raison de son caractère à la fois insuffisant et torrentiel.

L'INSUFFISANCE des précipitations raréfie la végétation ; la violence des pluies arrache sur les pentes déboisées par les charbonniers l'humus, privé de son manteau végétal par l'excès de pâtures et pulvérisé par l'excès des labours. Les conséquences sont catastrophiques : stérilisation définitive des montagnes grattées jusqu'à la roche-mère ; ruissellement excessif qui entraîne vers les plaines des torrents de boue stérile, recouvrant les cultures, attaquant les ouvrages d'art, comblant le lit des fleuves, qui divaguent ensuite à travers les plaines. Il serait fort injuste de croire que l'administration algérienne se désintéresse de ces phénomènes et ne s'attaque pas à leur solution. Un travail remarquable est accompli chaque année par le service de la restauration des sols, notamment par l'établissement de banquettes horizontales espacées sur les pentes, qui interrompent le ruissellement et augmentent la pénétration des eaux dans le sol.

Mais les difficultés auxquelles on se heurte sont énormes, car il est difficile d'intervenir avant la stérilisation complète du terrain, qui seule entraîne son abandon par les fellahs. De grands efforts sont faits pour associer ces derniers à l'œuvre entreprise, en leur démontrant que leur intérêt est d'y collaborer.

La plantation d'arbres fruitiers sur les pentes leur permet de trouver une ressource intéressante, mais non immédiate, tout en contribuant, par l'entretien des banquettes, à la restauration progressive du sol.

CETTE méthode a fait ses preuves, mais, une fois de plus, c'est devant un problème de masse que l'on se trouve.

Sur les hauts plateaux, dans les steppes parcourues par les troupeaux de moutons, les services de l'hydraulique accomplissent également une œuvre admirable en multipliant les puits et en s'attaquant aux problèmes des réserves fourragères. Dans ce secteur, les perspectives sont moins noires que dans le précédent. En effet, la perte de substance subie chaque année par le troupeau algérien du fait des méthodes traditionnelles est telle que l'on peut obtenir une amélioration sensible de rendement moyennant des investissements relativement modérés.

Tous les problèmes sont attaqués de front : amélioration des races, multiplication des points d'eau, création de réserves fourragères permettant de faire face à la sécheresse, création de centres frigorifiques d'abatage, qui évitent la perte d'innombrables moutons dans les périodes difficiles.

LES BELLES CULTURES RICHES...

TOUS ces problèmes intéressent la masse agricole musulmane, ce sont les problèmes cruciaux de l'Algérie. Sans doute eût-il été plus réconfortant de décrire longuement les beautés du vignoble algérien, la qualité de ses produits, la richesse des plantations d'agrumes ou des cultures maraîchères. Ce sont bien ces cultures-là qui font vivre l'Algérie en équilibrant sa balance commerciale et en alimentant son budget.

Malheureusement, ce n'est pas par leur extension et même par leur perfectionnement que l'on résoudra le problème algérien.

Il y a encore de belles réalisations en perspective : la culture du riz, qui apparaît en Algérie, semble avoir un bel avenir devant elle ; le coton, quoique très sensible à la baisse des cours dans le monde, s'étendra peut-être dans le Sud si l'on parvient à irriguer ; de nouveaux débouchés devraient également s'ouvrir à la production des jus de fruits si la métropole se mettait à en consommer des quantités normales.

Le développement de cette agriculture, de type européen, présente un certain intérêt sur le plan social dans la mesure où il permet un emploi de main-d'œuvre. Mais, une fois encore, si l'on considère les perspectives offertes et le retard qu'il faudrait combler, on constate l'insuffisance du remède.

L'œuvre des agronomes est des plus utiles en Algérie : il faut chercher par tous les moyens à accroître les rendements obtenus par les fellahs, rendements extrêmement faibles encore aujourd'hui ; il faut susciter des productions nouvelles. Mais il faut considérer tous ces moyens comme nécessaires, et en aucun cas comme suffisants.

★

A MÉDITER...

UN journal de Tunis en langue arabe dénonçait récemment les gardes forestiers français qui, « sous prétexte » de délits en forêt, n'hésitent pas à infliger des amendes aux pauvres populations qui les entourent (et dont les chèvres massacrent joyeusement la forêt domaniale).

Les Français partis, l'affaire sera donc simple : plus de gardes, plus de forêt.

L'historien arabe Ibn Khaldoun écrivait au XIII[e] siècle : « Lorsque les Arabes arrivèrent en Afrique du Nord (Moghreb) on allait de Tripoli à Tanger à l'ombre des forêts... »

PAR BATEAUX, PAR AVIONS ENTIERS...

SI vraiment l'Algérie, sur la base des techniques nouvelles, n'arrive pas à nourrir sa population, ne faut-il pas exporter tout ou partie de la main-d'œuvre disponible ? C'est bien ce qui se passe actuellement, puisque au moins 300.000 Algériens vivent en France dans des conditions souvent peu satisfaisantes. Ce dernier problème est bien connu, et toutes sortes de solutions ont été proposées.

L'Algérie cherche à développer la formation professionnelle des adultes et des jeunes gens. Les résultats ne sont pas nuls, ils sont loin d'être suffisants. L'administration algérienne se voit souvent reprocher d'avoir consacré plus à l'enseignement du premier degré qu'à la formation professionnelle. Il est certain que le certificat d'études délivré à des enfants du bled ne résout pas grand-chose quand ils n'ont pas en main un moyen plus efficace de gagner leur vie.

Il est certain que ce début d'instruction donné à des

enfants dont le milieu familial ne connaît encore que les techniques des premiers âges de l'humanité n'est pas suffisant ; il n'est pas inutile, il est incomplet.

De plus en plus on sent la nécessité de s'orienter vers une instruction de base comportant à la fois des éléments intellectuels et professionnels permettant à l'enfant d'évoluer harmonieusement sur tous les plans. L'œuvre accomplie dans ce sens dans les écoles des secteurs d'amélioration rurale est à cet égard des plus intéressante.

TOUT a été dit sur la misère de nombreux Algériens qui sont venus en France chercher du travail. Il faut cependant ajouter qu'il est très difficile de tirer ces travailleurs de leur misère s'ils sont dans l'obligation d'adresser à leur famille restée en Algérie la quasi-totalité de leur salaire. Il faut penser que, le plus souvent, le revenu d'un ouvrier en France fait vivre en Algérie un groupe familial d'environ 10 personnes. Il n'est donc pas étonnant que cet ouvrier qui se prive de nourriture et de vêtements soit en proie aux maladies et pèse lourdement sur l'appareil hospitalier de la métropole.

C'est à ce prix qu'une quinzaine de milliards, chiffre presque impossible à évaluer exactement, vient augmenter le revenu algérien en se répartissant dans les régions les plus peuplées qui envoient leurs fils travailler en France.

Bien des projets ont été étudiés : envois de travailleurs dans la boucle du Niger ou à Madagascar. Il faut bien admettre que de pareilles transplantations mises entièrement à la charge de l'Etat coûteraient des sommes énormes pour un résultat minime, eu égard à l'ampleur du besoin.

ISLAM ET XENOPHOBIE, CADILLACS ET BOURRICOTS

SUR ces bases économiques précaires reposent les problèmes sociaux et politiques de l'Algérie. On sait bien qu'un relèvement important du niveau de vie est la première condition d'une réduction de la natalité. Le fait a été observé dans tous les pays, y compris la France, mais ce relèvement du niveau de vie se heurte en Algérie à la disproportion que nous venons de décrire entre la population et les ressources. On constate depuis quelques mois une agitation déjà inquiétante dans certaines régions. Cette agitation a sans doute pour auteurs des évolués ou demi-évolués, et non des fellahs, mais elle n'est rendue possible que par l'existence d'une masse inemployée, aux moyens d'existence faibles et précaires. On objectera que la renaissance du fanatisme islamique n'est pas uniquement un phénomène économique. Ce dernier point même ne peut être accepté sans examen. Il n'existe dans le monde aucun pays islamique qui connaisse un niveau de vie acceptable, et certainement très peu qui atteignent celui de l'Algérie.

Il faut faire une exception pour les régions pétrolifères, encore que les revenus énormes de ces régions ne se diffusent guère dans la population misérable des tribus.

Il y a certainement un lien de cause à effet entre cette misère générale et le développement du fanatisme religieux. Il est également certain que ce fanatisme s'est réveillé au contact des étrangers prospères qui se sont installés depuis peu de temps dans les pays musulmans, endormis depuis des siècles.

Il est facile de dire que l'islam est une religion ascétique et que le prophète méprisait la richesse par où meurent les civilisations ; mais, pour qu'une société ascétique vive en équilibre dans sa pauvreté, il est bon qu'elle n'ait pas le spectacle quotidien d'une richesse sans doute matérialiste et condamnable, mais qui finit tout de même par éveiller l'envie.

La xénophobie qui a chassé les Anglais d'Egypte n'était pas étrangère à l'énorme différence de niveau de vie qui existait entre les étrangers et la population égyptienne. Cette xénophobie ayant perdu ses causes internes et la misère ne faisant que s'accroître, un exutoire a été immédiatement trouvé dans l'agitation antifrançaise qui entretient le fanatisme populaire à défaut de réalisations plus concrètes.

IL est toujours dangereux d'analyser une religion en l'étudiant à son origine. On imagine à quelles conclusions parviendrait un philosophe en étudiant les réactions du catholicisme français actuel sur la base d'une connaissance approfondie du haut moyen âge.

L'évolution islamique est très loin d'avoir parcouru un aussi long chemin, et dans la plupart des pays elle en est restée au XIII[e] siècle, mais le propre de notre époque est l'accélération des mouvements dans tous les domaines, et même dans le domaine religieux. Il serait donc imprudent de croire à la stabilité de l'islam.

Le fait qu'il sert actuellement de véhicule à une poussée révolutionnaire ne signifie pas forcément que, devenu maître du terrain, il resterait semblable à ce qu'il a toujours été. A deux pas de l'Algérie, la Tunisie paraît déborder d'enthousiasme religieux. L'avenir montrera si cette fièvre mystique ne doit pas être débordée bientôt par un mouvement profond beaucoup plus matérialiste, dont les tenants et les aboutissants seraient fort éloignés de ceux que l'on imagine.

En Algérie, la France a constamment hésité entre le respect des traditions proclamé dès la conquête et une évolution sociale qui exige de la métropole un effort gigantesque pour des résultats incertains.

Aujourd'hui cette situation est aggravée par l'énormité toujours croissante de la masse humaine qu'il faut façonner.

LE PARI ALGERIEN

IL est cependant grand temps de se décider. Si la France se sent assez forte pour prendre à sa charge plus de 8 millions de musulmans algériens, pour leur assurer le minimum indispensable quand ils ne peuvent le produire eux-mêmes, pour leur imposer le travail et les techniques nécessaires en leur fournissant le moyen de les employer, alors il est possible de parier sur l'avenir de l'Algérie française. Le pari s'énonce dans les termes suivants : à l'aube d'une révolution technique qui ne tardera pas à bouleverser le mode de vie des êtres humains, la France estime qu'il est de son devoir et de son intérêt de subvenir pendant au moins dix ans aux besoins d'une Algérie déficitaire.

Si elle le fait énergiquement et sans arrière-pensée, elle conserve une chance de maintenir dans son orbite non seulement l'Algérie, mais avec elle le bloc Ouest-Africain. Si elle estime au contraire que cet énorme sacrifice dépasse ses possibilités, il est permis de se demander à quoi correspondent les efforts brillants, généreux, efficaces mais insuffisants qu'elle applique à ces territoires.

EN réalité la question d'un choix ne devrait même pas se poser. La France n'a pas le choix. Privée de l'Algérie, de l'Afrique du Nord, de l'Afrique noire, qui forment un bloc, réduite au territoire métropolitain, elle est perdue. Elle ne peut pas supporter la mise au chômage de 25 à 30 % de ses industries, qui ont aujourd'hui leur débouché dans l'Union française et l'A. F. N. La crise économique sociale et politique qui en résulterait emporterait le régime et le pays vers l'aventure, et quelle aventure ! Au plus fort de la crise de 1930 l'industrie américaine avait perdu environ 7 % de ses débouchés intérieurs, le pays a failli sauter en pleine prospérité. Ce chiffre donne l'échelle : aucun pays, si riche soit-il, ne peut renoncer à vendre 25 à 30 % de ses produits industriels. C'est l'explosion et la mort.

Entre une chance de vie et une certitude de mort il n'y a pas à hésiter. Dès lors la politique à suivre est simple :

Distribuer chaque année une masse de petits salaires, une pluie pour le pays, une goutte d'eau pour le budget de la France, répartis dans les régions les plus déficientes pour exécuter des travaux utiles élémentaires : restauration des pentes érodées par l'établissement de banquettes, ouverture de pistes, construction de seuils en pierre dans les lits des torrents.

Tous ces travaux étant faits à la main, à la pelle, à la pioche, et se traduisant par 100 % de salaire distribué.

Cela est la base, c'est la nourriture des affamés. Doser évidemment cette distribution en fonction des saisons, des années, des régions.

Pendant ce temps, faire de notre mieux ce qui se fait actuellement, avec, bien sûr, quelques corrections, car rien n'est parfait, même en Algérie.

Et ainsi nous tâcherons d'atteindre l'époque, proche sans doute, où des moyens nouveaux, mis au service de l'homme, lui permettront de soulager l'immense misère du monde.

XXX

BEZOMBES. « La Défense de Paris. »

LES PEINTRES DU BONHEUR

EN demandant aux « Peintres témoins de leur temps » de prendre le bonheur pour sujet d'inspiration, il ne fallait vraiment pas craindre d'aller à contre-courant.

Le bonheur ? Au milieu des angoisses matérielles et morales qui les assaillent, les jeunes générations éprouvent-elles une sensation crépusculaire qui les porte à exprimer ce « misérabilisme » dont parle André Chamson, qui s'étend aux formes et aux couleurs, à la création et à la créature ? Est-ce simplement une mode passagère qui rend nos peintres si accessibles à la détresse de l'homme et leur fait refouler, comme un péché contre l'art, l'apparition qui doit bien surgir parfois, surgir en leur cœur, de quelques instants de bonheur ?

A quelques exceptions près, la peinture du bonheur tel que le conçoivent nos artistes ne peut guère éveiller les fulgurances de la joie ou même la calme révélation de la paix de l'âme chez leurs spectateurs. S'il apparaît, c'est sous le voile pudique de l'ironie — d'une ironie parfois fort cruelle.

La toile de Buffet intitulée *Hommage à Courbet* est le symbole de ce bonheur revisé par un art intelligent et triste. Les plantureuses amies de Courbet, sous le coup de baguette de la moderne Carabosse, se sont métamorphosées en vénéneuses fleurs du mal. Aux antipodes, Van Dongen expose un couple mondain, faussement angélique, d'une sensuelle perversité. Et même le Paradis terrestre, cet idéal du bonheur parfait, prend sous le pinceau capiteux de Goerg l'aspect d'un Paradis terrestre après la faute : d'un paradis perdu.

Aussi bien, comment demander aux rêveries nostalgiques de Chagall ou au génie tragique de Waroquier de chanter le bonheur ?

Roger Bezombes n'a pas craint, lui, de traiter, malgré les préjugés en cours, une large composition historique de grand style : le peuple de Paris aux barricades de 1944. C'est sans doute la joie de la Libération, mais celle-ci est vue sous son aspect le plus dramatique. Matisse avait cent toiles plus « heureuses » que celles qui furent choisies. Utrillo aussi.

Cette exposition n'aura-t-elle donc été qu'une contre-démonstration ? Non pas. Parmi la centaine d'exposants, beaucoup ont envoyé des toiles qui expriment le bonheur de peindre : c'est l'atelier, le modèle, le chevalet planté devant le paysage, c'est la joie du métier. D'autres, rares il est vrai, n'ont eu qu'à se laisser aller à leur pente naturelle, qui les porte aux exubérances d'un tempérament allègre et aux fêtes de la couleur : nous pensons à Desnoyer, à Cavaillès, à Limouse, à Téréchkovitch. D'autres ont décrit simplement et avec talent la vie quotidienne, comme Minaux, Agostini, ou Aïzpiri, qui a symbolisé le bonheur par un jeune garçon ravi de libérer un oiseau de sa cage. Et l'on fera une petite place à part pour la charmante image de de Noyer et le vert paradis de ses amours enfantines.

Par ses paradoxes même, cette manifestation, qui inaugure une renaissance du musée Galliera, est fort attrayante. Elle a été organisée avec le même soin, la même habileté que les précédentes par ce singulier amateur d'art qu'est M. Isis Kischka. Ses catalogues, enrichis de collaborations littéraires éclatantes, sont à eux seuls des documents de grand intérêt pour qui veut connaître l'art contemporain.

On ne doute pas que sur un autre thème — disons celui de « Bonjour tristesse », par exemple — la réussite. n'eût été plus accomplie.

B. CH.

ANDRE MINAUX « Mon jardin. »

MARIN John (1870-1953). Le bas Manhattan vu du Woolworth Building, 1922. (Aquarelle, fragment.)

LANDECK Armin. Impasse, 1948. (Pointe-sèche.) (Fonds d'acquisition Mrs. John D. Rockefeller Jr. 1949.)

AU MUSÉE NATIONAL D'ART MODERNE

50 ANS D'ART AUX ÉTATS-UNIS

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

Les quelques expositions fragmentaires de ces années dernières restaient trop insuffisantes pour faire connaître au public français l'art américain contemporain. Dans quelle mesure ce pays de traditions récentes est-il héritier de la civilisation occidentale ? Peut-il apporter une sève nouvelle aux vieux pays d'Europe ?

En organisant une exposition d'une telle ampleur et aussi caractéristique au musée d'Art moderne — la plus importante qui ait jamais eu lieu hors des Etats-Unis — l'Amérique accomplit le premier geste de ce « Salut à la France » par quoi elle veut témoigner de sa reconnaissance envers un pays qui lui a tant apporté dans le domaine des arts et de la culture. Grâce au musée d'Art moderne de New-York, à son conservateur, M. René d'Harnoncourt, grâce également au concours financier de personnalités amies de la France et aux services culturels de l'ambassade, cette manifestation réussit à nous donner une impression générale assez complète de l'art dans ses rapports avec la civilisation américaine.

Signalons tout d'abord l'excellence de la présentation. C'est une conception muséographique très étudiée, bien articulée, qui exige un matériel de choix, de l'espace. L'exposition embrasse à la fois l'architecture, la peinture, la gravure, la sculpture, les arts appliqués, le cinéma, la photographie, la typographie et la publicité, tout cela par des exemples anthologiques bien choisis. C'est comme un morceau de musée américain transplanté à Paris.

Les salles consacrées à l'architecture en sont le péristyle. N'est-ce pas la logique même ? Nous devons connaître avant toute chose le décor de la vie. Au vrai, on ne nous montre pas ici le décor courant, mais les œuvres les plus considérables et les plus significatives d'un pays voué à la civilisation industrielle et pour qui l'architecture est depuis longtemps déjà une recherche de conciliation

PICKETT Joseph (1848-1918). Manchester Valley (1914-1918). (Don de Mrs. John D. Rockefeller Jr. 1939.)

entre les nécessités pratiques et les beautés méditées de la technique. Les plus grands architectes du monde, attirés par des programmes dont l'ampleur et la richesse surpassent tous les autres, travaillent aujourd'hui aux U. S. A., où ils ont reçu, chacun pour une part plus ou moins grande, l'influence de F. L. Wright, le patriarche toujours vert des conceptions architecturales modernes. Nous voyons une grande reproduction d'un de ses derniers morceaux de bravoure : la tour transparente de la Johnson Wax Company.

On ne s'étonne point aux Etats-Unis qu'un musée possède un département d' « Industrial Designs », qui est consacré, somme toute, aux arts ménagers. On ne s'étonne point de voir figurer, parallèlement au nom de l'éditeur, le nom du dessinateur d'un décortiqueur de crevettes ou d'un dis

OSZAK Théodore J. Spectre du « Kitty Hawk », 1946-1947. Acier soudé et martelé, brasé de bronze et de cuivre jaune.)

NADELMAN Elie (1882-1946). Homme en plein air, 1915. (Bronze.) (Don de William S. Paley, 1948.)

ZORACH William. Tête de Christ, 1940. (Porphyre.) (Fonds d'acquisition Mrs. John D. Rockefeller Jr, 1942.)

LASSAW Ibram. Kwannon, 1952 (Bronze soudé à l'argent.) (Fonds d'acquisition Katharine Cornell, 1952.)

s'amplifier, nous voyons se confronter les tendances les plus opposées. S'il fallait indiquer une note dominante, nous dirions que c'est l'expressionnisme qui s'affirme de la façon la plus impérieuse, en donnant à ce mot un sens large et dépassant le caractère scolastique qu'il a pris dans les Flandres et en Allemagne. Des peintures extrêmement diverses sont, en effet, plus ou moins teintées d'expressionnisme, qu'il s'agisse du réalisme frénétique de William de Kooning ou des caricaturales abstractions de Baziotes. (Nous ne parlons pas des prétentieuses imageries de Peter Blume, dont les violences de virtuose sont tout extérieures.) Si l'on sacrifie beaucoup à la sensation, au mouvement, et même à l'agitation désordonnée — comme chez W. Tomlin — nous retrouverons cependant du calme avec les signes graphiques de Marc Tobey, lourds de mystère et d'un bel équilibre plastique.

Dans le désir de ne pas suivre les leçons des maîtres du passé, trop de peintres américains — ils ne sont d'ailleurs pas les seuls — croient pouvoir impunément renier jusqu'à cet enseignement du métier sans quoi nulle œuvre d'art ne peut exister. C'est la composition du tableau, son organisation, sa construction qui laissent à désirer. Souvent aigus, pleins d'intentions très excitantes, trop d'artistes semblent se complaire au stade du laboratoire de recherches. Mais ce grand brassage de formules neuves est peut-être nécessaire pour aboutir aux œuvres accomplies.

La gravure, très abondamment représentée, exige un minimum de métier et une rigueur qui obligent à plus de resserrement. Aussi bien son niveau de qualité paraît-il supérieur à celui de la peinture. C'est ce que nous dirons également de la sculpture. Les petits monstres hérissés et déchiquetés de Roszak, les cruelles abstractions de Ferber révèlent aussi un expressionnisme ardent, auquel on opposera la fine composition géométrique et filiforme de Lippold, pure, équilibrée : une étincelante musique de l'espace.

WRIGHT Frank Lloyd. Laboratoire de la Johnson Wax Company, Racine, Wisconsin, 1949. Phot. Ezra Stoller.

WRIGHT Lloyd. Chapelle swedenborgienne, Palos Verdes, Californie, 1951. Phot. Julius Shulman.

tributeur d'aspirine. A force de se vouloir exhaustive, la présentation de ces objets destinés à être intégrés à la vie usuelle atteint une froide sévérité qui les détache de la vie. Il n'en reste pas moins que c'est là un domaine où les Américains sont passés maîtres et que, devant ces modestes exemples, nous avons beaucoup à voir et à comprendre.

Les soubresauts anarchiques de la peinture à travers le monde trouvent une sensible — trop sensible — plaque de résonance dans le Nouveau Monde. Depuis que des artistes de la valeur de John Marin, Charles Demuth ou Feininger ont apporté, dès avant l'autre guerre, chacun avec sa personnalité fortement accusée, un esprit de nouveauté qui devait partout

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

PAR MAURICE SÉRULLAZ

PORTRAIT D'ARTISTE

LE talent d'Avati acquiert une puissance d'expression liée à un pouvoir de rêverie qui le place parmi les meilleurs dessinateurs et graveurs de la jeune génération.

Né à Monaco le 27 mai 1921, Avati fréquente l'Ecole des arts décoratifs de Nice, où il eut la chance de rencontrer un maître, Lengrand, qui sut reconnaître les qualités inhérentes à son talent et les développer. Puis, venu à Paris, il fréquente à l'Ecole des Beaux-Arts, l'atelier de Cami et de Goerg. Il est remarqué par ce dernier, qui l'invita aux Peintres graveurs. Sociétaire de la Jeune Gravure contemporaine depuis 1954, ainsi que du Salon d'Automne, il exposa à l'étranger et à Paris, à la Galerie Simone Badinier, en 1953, où nous avions remarqué ses œuvres, originales et sensibles.

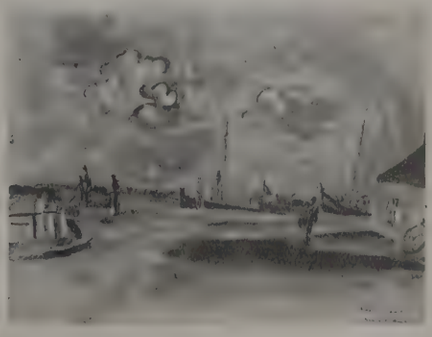
Avati a des œuvres acquises par la chalcographie du musée du Louvre, par la Bibliothèque nationale, le Musée d'art moderne de New-York, etc.

L'art d'Avati le porte aussi à l'illustration, et ses planches exécutées pour l'ouvrage de Philippe de Rothschild : « A l'aube d'une guerre », comme celles de « Chimera », de Lewis Carol, affirment ses dons où alternent tour à tour le réalisme et l'art visionnaire. Avati a su acquérir un style très personnel, contrasté et fort, dépouillé, mais riche d'imagination, et le propre de son art est de faire rêver.

AVATI : Les Ridicules. Aquatinte, 1954.

L'ART de Théo Kerg est tout d'inspiration. Il pétrit la matière, prépare ainsi de subtils « dessous » qu'il gratte ensuite, parfois, à la lame de rasoir, puis revient par des glacis et joue de ces diverses techniques avec un rare bonheur, s'inspirant des anciens maîtres. Et, peu à peu, le thème se décante, apparaît, pour faire place à une nouvelle vision qui se substitue à la première pensée. Ainsi s'élabore l'œuvre de Théo Kerg. Sa formation ? L'institut d'Art et d'Archéologie, c'est-à-dire l'étude de l'histoire de l'art ; puis l'Ecole des Beaux-Arts de Paris et l'Académie de Dusseldorf, où il travailla sous l'influence de Paul Klee. Il participa, en 1934, au mouvement « Abstraction-Création », et fit sa première exposition particulière en 1947, à la Galerie Bellechasse, où il continue d'exposer actuellement.

L'abstraction de Théo Kerg est étroitement liée à sa vision intérieure ; toutefois, on y décèle toujours une solide base réaliste, qui, par quelques détails suggérés et transposés selon un rythme parfait de formes, de masses, de zones de silence, de couleurs avec alternances de tons chauds et froids, parfois superposés, permet à l'artiste de dire le maximum de choses en des toiles très raffinées de couleurs, tantôt à dominantes de bleus, tantôt, de jaunes ou de rouges, qui ont la beauté des laques (Galerie Bellechasse).



Saint-Vaast-la-Hougue, aquarelle d'Hermine David. (Galerie Lucy Krogh.)

RIEN ne semble mieux convenir, à notre avis, pour définir l'art d'Emilie Charmy, que cette phrase consacrée par Paul Valéry à Berthe Morisot : « Mais la singularité de Berthe Morisot (et j'ajoute : d'Emilie Charmy) fut, au contraire, de vivre sa peinture et de peindre sa vie, comme si ce lui fût une fonction naturelle et nécessaire, liée à son régime vital, que cet échange d'observation contre action, de volonté créatrice contre lumière. Elle prenait, laissait, reprenait le pinceau, comme nous prend, s'efface et nous revient une pensée. C'est là ce qui confère à ses ouvrages le charme très particulier d'une étroite, presque indissoluble relation entre un idéal d'artiste et l'intimité d'une existence. » Telle nous apparaît Emilie Charmy dans son exposition à la Galerie Katia Granoff.

UN groupe d'artistes exposent à la Galerie Marguerie, parmi lesquels se détachent plus particulièrement Joël Lacroix et Finch. Joël Lacroix exécute des portraits, peints ou dessinés, où s'accusent ses dons à la fois de réaliste et de visionnaire. L'intensité expressive du regard de ses modèles confère à ses œuvres un caractère d'intériorité, rehaussé par la densité de ses « noirs » très beaux. Quant à Finch, il peint par plans bien définis, avec une technique très libre et avec une belle qualité de matière. Citons aussi de bons émaux de Hugo Marin.

QUELQUES peintures récentes, des émaux et d'exquises aquarelles d'Hermine David sont actuellement exposés à la Galerie Lucy Krogh. Un paysage imaginaire de Sicile retient spécialement l'attention, et les récentes aquarelles de

JOEL LACROIX : Portrait.

l'artiste attestent une liberté étonnante de facture, notamment dans ses ciels, balayés par les nuages qui passent. Ses marines sont d'une délicate atmosphère, où l'on sent le soleil et le vent du large ; c'est une bouffée d'air pur.

EXCELLENTE exposition des œuvres de Yankel à la Galerie Drouant-David. La transfiguration que ce peintre fait du réel a quelque chose d'hallucinant, de mystérieux et de poétique. Ses évocations d'enfants symbolisent admirablement l'âme à la fois candide et souvent énigmatique de ces êtres pleins d'une vie intérieure puissante. Belle facture grasse, pleine de liberté ; couleurs choisies, aux tons pénétrants et denses.

DU JANERAND peint avec une sorte de passion lyrique, et son art, s'il reste en fonction de la tradition, n'en est pas moins intéressant par une tendance au style. Il aime la pâte, et on sent qu'il met tout le meilleur de lui-même dans ses œuvres (Galerie Suillerot).

Franck Innocent souligne d'un trait volontaire ses paysages et ses natures mortes, peints avec force (Galerie Marcel Bernheim).

Au cercle Volney, les artistes japonais de Paris se sont groupés pour une intéressante manifestation qui accuse des talents personnels. Certains d'entre eux font partie de l'Ecole de Paris ; d'autres restent plus imprégnés de l'art d'Extrême-Orient.

UN bel ensemble de Pierre Jérôme, qui possède un talent particulier pour les compositions ; il sait trouver l'équilibre juste des masses, le rythme ; en un mot, l'ordonnance particulière d'une œuvre peinte. Franchise de facture et sensibilité dans les valeurs colorées. A la même Galerie Bernheim Jeune, une rétrospective des peintres japonais. Rihakou Harada montre des œuvres d'une sensibilité toute orientale, exquise de saveur et de poésie, qui devait enchanter Paul Claudel, dont il illustra un recueil de poèmes.

La Galerie Lorenceau montre des paysages du peintre Le Sidaner, dont le talent, inspiré des artistes impressionnistes et néo-impressionnistes, est toujours de mise.

A LA Galerie Jean de Ruaz, un bon ensemble du peintre italien Serge Belloni ; notamment une vue des quais et de Notre-Dame de Paris, qui atteste des dons picturaux indéniables.

PRÉSIDENCE DU CONSEIL

LE PRÉSIDENT

PARIS, le 5 Avril 1955.

Sir Winston Churchill - Prime Minister
10 Downing Street LONDON

TELEGRAMME

Au moment où, après une longue et éclatante carrière, si riche en évènements, en succès et en honneurs, vous avez pris la décision de quitter la direction du Gouvernement de Sa Majesté, le Gouvernement français unanime, réuni autour de moi, vous adresse l'expression de sa plus sincère admiration, ainsi que son salut le plus chaleureux.

Votre vie politique a été la plus prestigieuse de notre temps. Vous avez ajouté à la gloire de votre pays d'impérissables lauriers. Vous avez ajouté à l'histoire du monde des pages inoubliables. En des circonstances décisives, vous vous êtes fait le rempart de la liberté et de la démocratie. Vous avez lutté pour elles avec un courage et un acharnement inébranlables. Vous vous êtes acquis déjà à ce titre la gratitude indéfectible de mon pays. Celui-ci n'a pas oublié en outre qu'aux heures sombres que lui a fait traverser son destin au cours de deux guerres, vous avez été à ses côtés un ami vigilant, confiant et fidèle. Le peuple français vous en demeurera éternellement reconnaissant. Il vous dit, par ma voix, son profond et respectueux attachement.

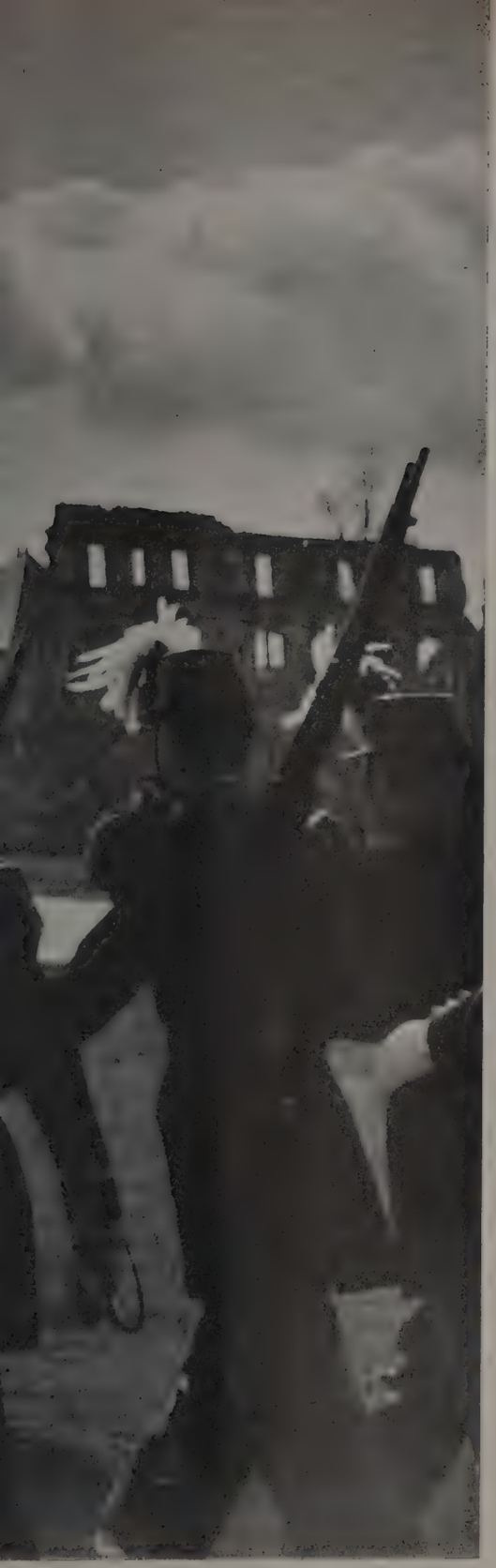
Votre départ du Gouvernement ne signifie pas la fin de votre vie publique. Nous savons que vos conseils continueront d'inspirer la politique de votre pays. Pour la poursuite d'une activité qui, pour être moins officielle, n'en sera pas moins féconde, le Gouvernement et le peuple français vous adressent leurs voeux les plus sincères et les plus affectueux.

SIR WINSTON CHURCHILL CÈDE LA PLACE A SIR ANTHONY EDEN

RENONÇANT au pouvoir qu'il a si longtemps exercé de glorieuse manière, Sir Winston Churchill a remis à S. M. Elizabeth II sa démission de Premier Ministre. Il conserve néanmoins son mandat de député. Sir Winston, qui s'est dérobé à l'hommage que voulait lui rendre le Parlement, où plusieurs orateurs, et notamment le chef de l'opposition, M. Attlee, ont rappelé avec gratitude les services qu'il a rendus, est parti pour la Sicile afin d'y prendre quelques semaines de repos.

La reine a nommé Premier Ministre Sir Anthony Eden. On sait quelle vaste expérience des affaires diplomatiques possède Sir Anthony Eden et quels sentiments d'amitié il a toujours témoignés à notre pays. Il a choisi comme ministre des Affaires étrangères M. Mac Millan, dont l'un des premiers gestes a été d'inviter à Londres M. Pinay pour procéder avec lui à un tour d'horizon politique.

ADAPTÉ AUX PROGRÈS, L'OFFICIER DE DEMAIN DOIT RESTER UN MENEUR D'HOMMES



COMME CHAQUE ANNEE les élèves officiers de l'école de Coëtquidan — cette fois la promotion Dien-Bien-Phu — sont venus accomplir un pèlerinage à Saint-Cyr. En grande tenue, gantés de blanc et casoar en tête, ils ont défilé à travers les ruines au glorieux passé et rendu hommage à leurs aînés tombés au champ d'honneur.

LA CEREMONIE S'ACHEVE. Une dernière fois le général Ollier, commandant l'école, passe devant le front du bataillon. Puis, les élèves, par groupes, vont parcourir ce qui reste des bâtiments où tant de chefs se sont formés.

DES GERBES DE FLEURS ont été déposées au pied du monument aux morts, érigé dans l'ancienne cour Wagram, par des élèves et par des anciens de l'école tandis que s'inclinait le drapeau entouré de sa garde d'honneur.

QUELQUES jours avant Pâques, les élèves de l'école inter-armes de Coëtquidan — la promotion de cette année porte le nom de Dien-Bien-Phu — sont venus, comme chaque année, effectuer à Paris un bref séjour. Traditionnellement, les élèves officiers se sont rendus à Saint-Cyr pour rendre hommage, dans les ruines de la vieille et glorieuse école, à leurs camarades morts au champ d'honneur. Au défilé qui eut lieu en présence de M. Crozier, secrétaire d'Etat aux forces armées, représentant le général Kœnig, ministre de la Défense nationale, entouré du général Zeller, gouverneur militaire de Paris, et du général Ollier, commandant l'école, le S. H. A. P. E. avait délégué un officier de l'armée britannique.

ET cet émouvant pèlerinage de ceux qui sont appelés à être demain des chefs se chargeait, semble-t-il, cette année, d'une signification plus grande encore que de coutume. Il ne fait de doute, en effet, pour aucun de ceux qui s'intéressent à ces questions et, en premier lieu, pour nos officiers, que l'armée française est parvenue à un moment décisif de son histoire. Les conceptions sur lesquelles elle a vécu et vit encore présentement apparaissent comme dépassées, non seulement par le bouleversement que l'atomistique introduit dans les notions d'ordre militaire et qui oblige les spécialistes, à tous les échelons, à « repenser la guerre », mais aussi à cause de l'évolution sociale. Des réformes de structure sont indispensables. On s'en préoccupe, et nous aurons l'occasion d'examiner prochainement ce grave problème. Mais il est évident que le rôle de l'officier est appelé à devenir de plus en plus complexe. Dans les territoires de l'Union française, et récemment en Indochine, au cours des opérations militaires, les cadres se sont trouvés maintes fois en face de situations imprévues et de responsabilités supplémentaires.

L'officier futur appartiendra à une armée de plus en plus mécanisée, motorisée, « presse-bouton ». Il lui faudra donc s'initier au maniement de nombreux engins, dont il aura à diriger ou à contrôler l'emploi. Est-ce à dire que tous nos officiers devront posséder une culture scientifique étendue ? Assurément non. Et sans doute ne le pense-t-on pas en haut lieu puisque des mesures ont été prises pour faciliter aux « littéraires » l'accès de l'Ecole militaire. Il n'en reste pas moins que, pour « se tenir au courant », l'officier sera astreint à un sérieux effort.

MAIS quel que soit le degré de mécanisation de l'armée, c'est néanmoins l'homme qui, pour le chef, demeure l'essentiel. L'officier doit être un éducateur. Il n'a pas seulement à dispenser l'instruction militaire à ceux qui se trouvent temporairement sous ses ordres, mais à se préoccuper de leur formation. Non pas seulement des soldats, mais des hommes, voilà ce qu'on attend qu'il donne au pays. Les idées émises autrefois par Lyautey sur le rôle social de l'officier, et qui ont été un bréviaire pour des générations de chefs, n'ont rien perdu de leur efficacité. Et tout ce qui peut rapprocher l'armée de la nation est à rechercher. La diversité d'origine des recrues exige de celui qui commande beaucoup de psychologie.

L'officier est-il préparé suffisamment au rôle — qu'on pourrait appeler extra-militaire — qui lui incombe ? Etant entendu qu'il fait son métier avec passion, comme il se doit, dispose-t-il toujours des connaissances, des éléments d'information nécessaires ? Un remarquable article paru naguère dans *la Revue militaire d'information*, sous la signature du capitaine Yves Hervouët, glorieusement tombé depuis en Indochine, réclamait un « enseignement politique » à tous les degrés de la carrière de l'officier. L'auteur entendait par là une connaissance de l'organisation administrative, économique, sociale. Avec le général Eisenhower, il pensait que l'une des caractéristiques les plus importantes de l'officier d'aujourd'hui est son aptitude à modifier ses méthodes afin de se maintenir au niveau d'une évolution constante. Aussi n'a-t-il pas le droit d'ignorer des problèmes d'économie politique, de démographie, de géopolitique qui peuvent se poser à lui presque quotidiennement dans certaines circonstances et auxquels il lui faudra bien trouver des solutions. Comment le pourrait-il sans la moindre préparation et si l'on n'a pas éveillé dans ce sens son intérêt ?

IL convient, en somme, d'augmenter la culture générale des officiers. (On ne peut perdre de vue pourtant que les programmes sont déjà fort chargés, qu'il s'agisse de Saint-Cyr, des Ecoles d'application ou de l'Ecole de guerre.) Mais ce qui importe, plus essentiellement sans doute, c'est d'accroître leur curiosité pour les activités extérieures à l'armée. Dans ce dessein, d'ailleurs, on offre aux saint-cyriens, au cours de leur séjour dans la capitale, des visites d'usines ou de grandes administrations, et aussi de musées ou de monuments. Evidemment, cela ne peut être que sommaire. Cependant, c'est dans ce sens qu'il faut agir pour que, à travers les transformations imposées à l'armée et qui la modifieront, à coup sûr, de manière extrêmement profonde, ceux à qui revient le lourd honneur du commandement et de l'exemple gardent toujours au premier plan le caractère humain de leur mission.

LE DOCTEUR SALK

ET LE VACCIN CONTRE LA POLIOMYÉLITE

La parole est aux cliniciens et et aux immunologistes.

D'après le professeur Lépine, de l'Institut Pasteur, cité par *France-Illustration* dans son numéro du mois de janvier 1955.

On a le droit de marquer un peu de surprise et même de regret lorsqu'on voit une nouvelle aussi importante que celle de la généralisation de l'emploi d'un vaccin antipoliomyélitique accompagnée de commentaires sans mesure et parfois sans objectivité. Il est même malséant que de tels faits soient présentés au public comme une compétition sportive. Les résultats sûrement acquis sont assez beaux pour qu'on ne les enjolive pas. Les seules restrictions permises sont celles que l'on peut formuler à l'égard d'une découverte encore en pleine évolution et dont les perfectionnements peuvent aussi bien venir des Etats-Unis que de France, d'Allemagne et de vingt autres pays où des travaux analogues sont poursuivis.

Pour comprendre l'émotion extraordinaire qu'a provoquée aux Etats-Unis l'annonce de la réussite du docteur Salk, il faut se représenter non pas la poliomyélite en France, où elle est relativement rare, mais la poliomyélite aux Etats-Unis, où elle est fréquente. Le fait même que le président Roosevelt en avait été atteint, qu'il s'était intéressé vivement à la lutte contre cette maladie avait accru considérablement l'attention de l'opinion publique. La maladie elle-même est très spectaculaire : un enfant est bien portant le matin, quelques heures après il est gravement paralysé. Enfin, dans un nombre important de cas, la maladie gagne les centres nerveux et entraîne la mort. L'opinion publique américaine, plus tyrannique qu'aucune autre, s'empara des premières informations qui filtrèrent au sujet des préparations de virus formolé du docteur Salk, et, selon toute vraisemblance, l'expérimentation accélérée fut plutôt imposée que choisie.

Les difficultés à surmonter dans la préparation du vaccin étaient nombreuses, mais le docteur Salk était prêt à les affronter. Il bénéficiait des travaux faits avant lui et de l'expérience acquise au cours d'antérieures recherches personnelles. En effet, la conception d'un vaccin antipoliomyélitique apparaît comme l'aboutissement d'une longue évolution d'idées et de recherches. Il y a longtemps qu'est dépassée l'époque des cultures de germes banaux, directement visibles au microscope optique. Le germe de la poliomyélite est un virus; il est donc si petit qu'il n'est perceptible que grâce aux artifices du microscope électronique. Toute manipulation est à priori difficile.

Les virus posent un problème particulier : ils ne peuvent être cultivés que sur des cellules vivantes. Le docteur Salk avait déjà rencontré les mêmes difficultés en étudiant un vaccin contre la grippe avec le docteur Thomas Francis. Si ce vaccin avait été efficace dans les différents types de grippe et s'était montré d'une action suffisamment durable, il aurait connu une vogue mondiale, égale à celle de la vaccine ou du vaccin antidiphtérique du professeur Ramon. Nous sommes en droit de penser que c'est au contact des difficultés rencontrées alors que le docteur Salk a été mis sur la voie des méthodes qui lui ont permis de réaliser son vaccin antipoliomyélitique.

Les moyens mis en œuvre pour la fabrication du vaccin sont matériellement très grands et impliquent souvent une quasi-perfection. Le virus est prélevé dans les centres nerveux de sujets victimes de la maladie. Il faut le cultiver dans des conditions d'asepsie supérieures à celles qui sont obtenues dans les salles d'opération les plus sévèrement contrôlées. Cela suppose une éducation du personnel poussée au plus haut degré. Le staphylocoque ou le streptocoque, rustiques et complaisants, se contentent pour pousser d'un bouillon de culture qui n'est qu'une préparation chimique. Certains germes étaient considérés comme très exigeants parce qu'ils ne poussent qu'en milieux « humanisés », c'est-à-dire « enrichis » de sang humain, par exemple.

Il en est tout autrement des virus ; ce sont des appétits capricieux qui ne peuvent se développer que sur des cellules ou des tissus vivants. La manipulation de ces tissus pose les problèmes les plus délicats. Il faut de plus apporter tous les éléments nécessaires à la survie du tissu pendant le temps indispensable à la prolifération du virus.

POURQUOI TENTER DE MINIMISER LE VACCIN DE SALK ?

Sur plusieurs de ces points, le docteur Salk a su apporter des solutions originales. On a été jusqu'à dire que certaines des substances qu'il utilise pour les cultures de tissus étaient cancérigènes et que cela pouvait constituer un danger. Une telle affirmation est passablement audacieuse. Il n'est pas impossible qu'on utilise une substance qui active la prolifération cellulaire, c'est presque une nécessité pour faire pousser en laboratoire les tissus séparés de leur organisme normal ; mais il est tout à fait extraordinaire d'imaginer que le reliquat de cette substance qui pourrait se retrouver dans une dose de vaccin ait quelque nocivité à l'égard d'un organisme doté de tous ses régulateurs tissulaires ; il est plus vraisemblable d'imaginer qu'il a toute chance d'en être rapidement éliminé.

Le vaccin de Salk se présente comme une suspension des virus habituellement rencontrés dans les formes de poliomyélite qui sévissent aux Etats-Unis. Dans ce vaccin, le virus est tué par le formol, procédé classique de stérilisation.

Il faut noter que Salk a admis que le formol pouvait tuer le virus sans lui faire perdre son pouvoir vaccinant ou, comme on dit en immunologie, sans lui faire perdre ses « qualités antigéniques ». Ce principe est utilisé avec succès dans de nombreux vaccins, et particulièrement dans les anatoxines de Ramon.

IMMUNITE CERTAINE ! IMMUNITE DURABLE ?

Mais s'il faut que le vaccin provoque une IMMUNITÉ APPRÉCIABLE, il faut aussi qu'il provoque une IMMUNITÉ DURABLE. On sait, par exemple, que la vaccine protège contre la variole pendant des lustres.

Salk, nous l'avons vu, a entrepris ses vaccinations sous la pression de l'opinion publique de son pays et a publié ses résultats dans des conditions analogues. Il semble que les recherches poursuivies dans le même domaine en Europe aient été faites avec beaucoup plus de patience. C'est par la multiplication du nombre des sujets vaccinés que l'auteur américain apporte une garantie scientifique : un très grand nombre de sujets, pendant un temps court, présentent autant de probabilités de contamination qu'un nombre de sujets plus petit dans un temps plus long. Une telle expérience peut démontrer le pouvoir vaccinant d'un produit, mais non la durée de son efficacité.

Salk indique qu'une immunité satisfaisante peut être obtenue avec deux piqûres et renforcée quelques mois après par une troisième injection. Celle-ci pourrait être faite à l'aide d'un vaccin contenant non un virus tué, mais un virus encore vivant quoique atténué. L'emploi d'un tel produit soulève évidemment des objections. Il est bien différent d'injecter dans l'organisme une substance inerte, qui finit toujours par être digérée, assimilée, éliminée, ou au contraire une substance vivante, dont le devenir est toujours un peu mystérieux. En France, une partie de l'opinion publique, peu nombreuse peut-être mais très remuante, multiplie les attaques contre les vaccins les plus sûrement bénins et s'exaspère à propos du B. C. G., qui précisément est un vaccin vivant. L'adoption de ce dernier dans les pays scandinaves, au Canada, aux Etats-Unis, ses heureux effets

constatés n'ont pas désarmé ses détracteurs. On peut penser que les mêmes personnes soulèveront les mêmes difficultés contre un virus atténué utilisé comme vaccin.

Le vaccin formolé de Salk rendrait certainement en France des services importants, toutefois il ne paraît pas constituer pour nous le vaccin idéal : les souches utilisées en Amérique ne sont pas nécessairement celles du virus le plus répandu chez nous. Même en adoptant exactement la technique de production de Salk, il est souhaitable que les virus employés soient sélectionnés à partir de poliomyélites autochtones. Les travaux faits à l'Institut Pasteur dans ce sens pourraient bien être de première importance. Nous avons vu qu'en France au moins une partie du public donnerait, à valeur égale, sa préférence à un virus tué et la refuserait à un virus atténué.

Dans tous ces domaines, l'impulsion que peut donner un savant aussi compétent et aussi spécialisé que le professeur Lépine doit aboutir à des résultats favorables. Au surplus, quelques mois de retard apparent n'ont pas nécessairement une valeur péjorative : en biologie, naître avec un léger retard, c'est souvent naître avec de grands perfectionnements. Il reste que rien de ce qui se passe à l'étranger ne peut nous laisser indifférents, et si, en ce domaine, quelque progrès doit nous venir de l'une ou de l'autre partie du monde, nous nous en ferons, s'il le faut, débiteurs. L'insuline, la pénicilline pour une très grande part, la cortisone nous sont déjà venues du Canada ou des Etats-Unis.

Nous voudrions rapporter des faits authentiques, qui sont liés plus étroitement à la question du vaccin antipoliomyélitique qu'il ne paraît au premier abord. Il y a près de quarante ans, des Français, le professeur Gley, le professeur Achard, assisté de plusieurs de ses élèves — dont l'un devait devenir un jour le professeur Léon Binet — préparaient des extraits pancréatiques avec lesquels ils arrivaient à abaisser le taux du sucre sanguin. Pourtant, en 1922, ce sont les Canadiens Best et Banting qui produisaient industriellement la première insuline régulièrement active. A cette époque déjà, les Canadiens travaillaient dans des laboratoires généreusement dotés et rationnellement équipés, les Français vivaient de maigres crédits publics, de petites indemnités allouées aux internes et aux assistants des hôpitaux, et il est très vraisemblable que la raison de l'irrégularité d'action des extraits préparés par les Français dépendait de la qualité des pancréas transportés lentement et tardivement des abattoirs au laboratoire. La dotation généreuse de nos laboratoires et du personnel qui les anime est une nécessité nationale, sinon il nous faudra acheter, en devises appréciées, des médicaments indispensables, Nous aurons alors le regret supplémentaire de voir les firmes étrangères, bénéficiaires, réinvestir les profits faits chez nous dans leurs propres laboratoires. Par un cercle vicieux redoutable notre carence, chez nous, aboutira à doter l'industrie étrangère, chez elle.

VERON-LACROIX.

LES PROGRÈS DE LA THÉRAPEUTIQUE DU CŒUR AUX ÉTAST-UNIS

DILATATION DES VALVULES DU CŒUR

UNE nouvelle intervention chirurgicale permet désormais de soulager les malades affligés d'une affection cardiaque connue sous le nom de « sténose de l'aorte ».

C'est la fièvre rhumatismale qui est à l'origine de la sténose de l'aorte. Celle-ci calcifie les valvules qui contrôlent l'afflux du sang envoyé par le cœur dans les artères.

La technique nouvelle consiste à introduire un simple instrument de dilatation dans l'aorte du malade, par le moyen d'une incision pratiquée dans la poitrine. En agissant ainsi sur l'organe principal du système artériel, on peut remédier à la calcification et rétablir la circulation normale du sang à travers la valvule affectée.

UN APPAREIL NOUVEAU : LE SANGUINOMETRE

LE Centre de Recherches de la « Radio Corporation of America » a mis au point un nouvel appareil, le sanguinomètre, qui sert à compter rapidement et avec une grande précision le nombre de globules et de bactéries qui se trouvent dans le sang.

Le sanguinomètre se compose, en réalité, d'un système télévisuel, combiné avec un microscope et un compteur qui enregistre les particules existant dans un rayon déterminé.

L'objectif de télévision prend la place de l'œil humain au-dessus de la lentille du microscope, et la vue réfléchie par son « regard » est transmise à la fois au compteur et à l'écran télévisuel.

Le rayon transmis enregistre les vibrations chaque fois qu'il frappe l'image d'une particule décelée à travers le microscope, et ces vibrations sont enregistrées par le compteur électronique.

Les expériences de laboratoire ont prouvé que le sanguinomètre pouvait dénombrer les globules existant dans divers échantillons de sang et donner le résultat de ces opérations avant qu'un technicien ait pu achever un seul de ces calculs par les moyens ordinaires.

Les hôpitaux et les centres de recherches tireront sans doute le plus grand parti du nouvel appareil, qui effectue ces calculs presque instantanément et avec une marge d'erreur insignifiante.

REMPLACEMENT DE L'AORTE

RECEMMENT, des chirurgiens ont fait connaître l'heureux résultat d'une opération au cours de laquelle ils avaient été amenés à remplacer provisoirement un important fragment de l'aorte d'une malade par une artère artificielle en matière plastique. Cette opération a été menée à bien par trois équipes de chirurgiens qui ont travaillé pendant dix heures pour sauver la vie d'une jeune femme de vingt-quatre ans, victime d'un accident de voiture.

Ces praticiens ont déclaré que le remplacement d'un fragment d'aorte de 15 centimètres par du tissu humain conservé par des procédés frigorifiques avait couronné heureusement la dernière phase de l'opération...

Le remplacement de l'aorte est extrêmement dangereux, car il suspend la circulation à travers le large canal qui transporte le sang, tant vers le cerveau que vers les parties inférieures du corps humain. Un tel arrêt de la circulation peut déterminer des troubles permanents dans l'organisme. Ainsi, une interruption de cinq minutes dans le fonctionnement de l'aorte peut détruire à jamais le mécanisme du cerveau.

De faibles tronçons de l'aorte peuvent être remplacés sans dommages considérables, mais, dans le cas d'une intervention aussi importante que celle portant sur un fragment de 15 centimètres, les risques étaient immenses. Ils ont été évités par l'emploi provisoire d'une artère artificielle en matière plastique au cours de l'opération et avant que l'on procédât à la mise en place du tissu humain.

La malade, qui n'aurait pas survécu six mois sans l'opération, est aujourd'hui guérie.

EINSTEIN

par

HENRI LONGCHAMBON,

Président du Conseil supérieur de la Recherche scientifique.

ON l'a comparé à Newton. Son œuvre est en effet marquée de l'impérieuse volonté d'enserrer les constatations scientifiques dans un schéma forgé par la raison pure, qui les contienne, les comprenne toutes si possible, et donne ainsi à l'esprit la satisfaction de dominer les enchaînements de cause à effet, l'assurance de les voir surgir dans la réalité comme conséquences de sa conception, le sentiment de s'être par là identifié à l'essence même des choses de l'univers sensible.

Les données scientifiques que pouvait appréhender Newton vers 1700 avaient surtout trait au caractère pesant de la matière et aux forces que mettent en jeu les mouvements de celle-ci. Il fallait trouver un concept unissant l'entité poids et l'entité force, contenant comme conséquence tous les faits de la mécanique, céleste ou terrestre. Ce fut celui de la gravitation universelle, de l'attraction mutuelle de deux corps matériels par une force proportionnelle aux masses et à l'inverse du carré de la distance.

Une brève formule l'exprimait : $F = k \frac{M \times M'}{D^2}$

De ce point de départ, d'apparence claire et simple, la logique d'un appareil mathématique, déjà fort compliqué puisqu'il comportait l'usage du calcul différentiel, permettait de déduire les mouvements des corps célestes, ceux de la chute des corps vers le sol, ceux des projectiles, de calculer les efforts développés dans les pièces d'une machine, de retrouver ou de prévoir toutes les lois de la physique mettant en jeu ces entités paraissant simples à définir parce que familières à l'homme : le temps, l'espace, la vitesse, la masse directement apparentée au poids, le travail résultant d'une force déplaçant une masse, l'énergie acquise par une masse en mouvement.

C'est dans la cohérence de cette doctrine newtonienne, dans sa logique mathématique que sont venues se ranger, quant à leur caractère physique, toutes les découvertes et les réalisations mécaniques des XIX^e et XX^e siècles. Et son rôle n'est pas épuisé.

De même, Einstein, en 1905, devait proposer au monde une formule mathématique toute simple, qui s'écrit $W = M \times C^2$, qui s'énonce ainsi : l'énergie contenue dans un corps matériel est égale au produit de la masse de celui-ci par le carré de la vitesse de la lumière, et qui exprime un concept synthétique d'une portée plus prodigieuse encore que la formule de Newton.

SELON les conceptions de la physique newtonienne, l'énergie d'un corps au repos est nulle. Elle ne peut être conférée à un corps matériel que par la mise en mouvement de ce dernier dans l'espace, sa masse restant constante pendant ce mouvement. Le concept einsteinien affirme au contraire qu'un corps matériel au repos, du fait même de son existence, possède une énergie, que sa masse est une énergie, et que cette masse n'est pas immuable. Sa formule permet de calculer cette énergie et la montre immense : 25 milliards de kilowatts-heure par gramme.

Restait à trouver le moyen pratique de transformer la masse en énergie, de libérer cette énergie par « dématérialisation » de la matière. Ce fut l'affaire des physiciens expérimentateurs, et non d'Einstein le théoricien. Mais les travaux théoriques de ce dernier, l'appareil mathématique nouveau qu'il élabore sont les guides nécessaires dans l'enchevêtrement des faits, l'élément de certitude encourageant et orientant les efforts. C'est de cette certitude — et de la crainte que l'Allemagne ne prenne les devants — que procèdent les interventions d'Einstein auprès du président Roosevelt, en 1939 et 1940, pour décider celui-ci à consacrer une grande partie des ressources de l'Amérique à la réalisation de ces prévisions théoriques, à une heure où les physiciens ne faisaient qu'entrevoir, en des expériences de laboratoire, la possibilité d'une telle réalisation.

Il est vrai que, même antérieurement aux travaux d'Einstein, l'école française de Becquerel, Pierre et Marie Curie, qui découvrirent la radioactivité, avait perçu cette notion de l'énergie résidant dans la matière et entrevu son ordre de grandeur. Il est curieux de lire dans l'ouvrage de Gustave Le Bon intitulé *l'Evolution de la matière*, publié en 1905, des anticipations comme celles-ci : « Notre propre conception conduit à considérer la matière comme une variété de l'énergie. Aux formes déjà connues de l'énergie : chaleur, lumière, etc., il faut en ajouter une autre : la matière ou énergie intra-atomique. Elle est caractérisée par sa colossale grandeur et son accumulation considérable sous un très faible volume. L'intérêt pratique de la doctrine de l'évanouissement de la matière par suite de sa transformation en énergie n'apparaîtra que quand on trouvera le moyen de provoquer facilement une dissociation rapide des corps. Ce jour-là, une source presque indéfinie d'énergie étant gratuitement à la disposition de l'homme, le monde changera nécessairement de face. Mais nous n'en sommes pas encore là. »

Pour en arriver là, et nous y arrivons, il fallait une tâche immense de recherches et de découvertes dans la connaissance du noyau de l'atome. Elle fut rendue possible parce qu'encadrée et soutenue par la théorie d'Einstein. Celle-ci a été la matrice de toutes les découvertes dont la floraison a brusquement amplifié nos connaissances dans les domaines de la physique et de la chimie nucléaire, de l'électronique, de l'effet photo-électrique, de l'astrophysique, des télécommunications, d'où sont sorties tant d'applications, tant d'inventions nouvelles depuis cinquante ans.

CE serait réduire singulièrement la portée des œuvres de Newton et d'Einstein que de la limiter aux conséquences pratiques qui en découlent. Que de celle de Newton soit sortie l'ère de la mécanique et du machinisme, de celle d'Einstein, l'ère de l'électronique, de l'énergie nucléaire, cela est grand. Mais elles sont, en outre, deux grands moments de la pensée humaine.

La physique de Newton, tout encombrée qu'elle est dans sa démarche par un appareil mathématique déjà très complexe pour le profane, part du moins de données que l'homme identifie aisément avec le réel tel que ses sens le lui montrent : temps, espace, vitesse. La masse, concept

abstrait, se laisse au besoin identifier au poids. Les résultats des raisonnements scientifiques s'insèrent eux-mêmes dans ce réel. On peut en rendre compte, au moins qualitativement, par des images tirées de ce réel. La lumière est soit ondes, comme des rides à la surface de l'eau, soit corpuscules. L'atome est une sphère dont on connaît le poids et la dimension ; s'il faut en compliquer la structure, il deviendra noyau autour duquel gravitent des électrons, comme des planètes autour du soleil. La machine la plus compliquée se décompose en pièces simples dont les jeux relatifs se comprennent aisément. C'est l'ère de l'inventeur, du découvreur par imagination. L'appareil géométrique dans lequel se meuvent tous les raisonnements est celui de notre espace sensible à trois dimensions.

Et c'est l'ère des certitudes. La masse est la caractéristique immuable de la matière. Le pavillon de Breteuil

abrite le mètre étalon, le kilogramme étalon. L'Observatoire de Paris conserve la seconde étalon. Les lois tirées de la combinaison de ces entités régissent le réel avec exactitude. Le déterminisme est triomphant. Vigny a pu dire :

La distance et le temps sont vaincus. La science
Trace autour de la terre un chemin triste et droit.
Le monde est rétréci par notre expérience,
Et l'Equateur n'est plus qu'un anneau trop étroit.
Plus de hasard. Chacun glissera sur sa ligne,
Immobile au seul rang que le départ assigne,
Plongé dans un calcul silencieux et froid.

LA physique d'Einstein est tout autre. Elle part d'une donnée de fait découverte en 1881 par Michelson : la vitesse de la lumière n'obéit pas à la loi générale de composition des vitesses de la physique de Newton. L'expérience montre qu'elle est une constante en toutes circonstances, qu'elle est un absolu, un invariant de l'Univers. Cela est contradictoire avec la théorie de Newton, mais c'est un fait que toutes les expériences confirment. C'est donc la théorie de Newton qui est insuffisante pour comprendre cette nouvelle donnée. Il faut retoucher la théorie ou en rebâtir une autre.

Partant de ce fait, Einstein analyse le rôle que joue la vitesse de la lumière dans les opérations de mesure de l'espace et du temps. Il montre qu'en la considérant comme un invariant, ce à quoi le résultat d'expérience oblige, ce sont alors les entités espace et temps qui ne sont plus invariantes. Elles sont relatives aux conditions d'observation, variables avec ces conditions. L'entité accélération, qui découle de leurs combinaisons, a le même caractère. La masse n'est plus une constante immuable de la matière, mais varie avec la vitesse. L'appareil mathématique apte à coordonner entre elles ces entités ne peut plus être bâti dans l'espace classique à trois dimensions. Il faut un système de référence à quatre dimensions, un espace » à quatre dimensions, impliquant le concept nouveau de liaison espace-temps. Et, entre autres conséquences de ces nouveaux concepts, apparaît la fameuse ation identifiant la masse à l'énergie.

Si, dans la pratique, cette physique admet la physique de Newton comme approximation très satisfaisante pour le plus grand nombre des phénomènes, ne s'écartant de cette dernière dans ses résulats que lorsque interviennent de très grandes vitesses, elle en bouleverse cependant les principes les mieux reçus, les plus conformes à notre expérience directe. L'esprit humain qui a donné naissance à cette création, qui est obligé d'en reconnaître la rigueur logique, qui constate la conformité de ses conséquences avec les phénomènes du réel — comme celles tirées de l'identification de la masse à l'énergie ou la courbure d'un rayon lumineux au voisinage d'une planète — qui est ainsi contraint d'en admettre la pleine validité, s'effraie de ne plus pouvoir y retrouver ses concepts familiers. De ce point de vue, l'univers qu'elle décrit lui est franchement incompréhensible. Toutes les analogies, les explications imagées, les conséquences exposées en langage conforme à nos concepts habituels — comme la variation de la longueur du mètre selon que celui-ci est immobile ou en mouvement, la variation des horloges qui se déplacent, les durées de vie variant avec la vitesse — n'ont jamais fait « comprendre » à quiconque, au sens banal du mot, cette doctrine de la relativité généralisée. Elles ont, au contraire, démontré qu'elle nous était, sur ce plan, incompréhensible.

DE là le choc révolutionnaire qu'a déclenché cette théorie, reconnue cependant nécessaire. La logique, la raison ne sont plus les servantes de nos concepts familiers, de notre imagination. Elles s'en dégagent, créent leurs concepts propres, ont leur propre imagination, et nous contraignent à en accepter la validité. L'orgueil de l'esprit triomphe, mais l'orgueil de l'homme, si flatté par la physique newtonienne, succombe, et, avec lui, la certitude. Dans ce désarroi, malgré la conviction d'Einstein, le déterminisme est remis en question. Telle est la portée de l'œuvre d'Einstein, qui ouvre l'ère où la logique mathématique invente, aborde les domaines des infiniment grands et des infiniment petits qui ont toujours effrayé l'esprit humain, où, bien loin de la morne résignation de Vigny, le monde nous apparaît comme plein d'inconnues dont notre imagination ne peut même entrevoir la nature, mais dont nous savons que, par la science, par l'esprit, elles seront progressivement, et probablement sans fin, révélées à l'humanité et mises à son service.

Cet émerveillement devant la puissance de l'esprit scientifique ne nous laisse pas sans stupeur, sans inquiétude. C'est la boutade d'Einstein lui-même dont il faut exactement peser les termes : « La chose la plus incompréhensible du monde, c'est que le monde est compréhensible », et c'est la pirouette d'Arthur Eddington : « Nous avons découvert l'étrange empreinte d'un pas sur le rivage de l'inconnu. Pour expliquer son origine, nous avons bâti théories sur théories, toutes plus ingénieuses et plus profondes les unes que les autres. Nous avons enfin réussi à reconstituer l'être qui laissa cette empreinte, et cet être, il se trouve que c'est nous-mêmes. »

Y a-t-il, en effet, une réalité distincte de notre esprit ?

LE génie, qui chez Einstein a porté à ce degré de puissance la logique s'exerçant dans l'abstraction mathématique au mépris de toutes les contingences du réel, a-t-il laissé à cet être un caractère humain ? C'est bien le plus admirable que cet homme n'ait cessé chaque jour de se sentir frère de tous les hommes, solidaire de chacun, redevable à chacun, se soit étonné de sa notoriété, ait toujours refusé les honneurs, les avantages matériels qui distinguent. « Voici à quoi je pense fort souvent, dit-il : ma vie, extérieure et intérieure, dépend du travail de mes contemporains et de celui de mes ancêtres. Je dois m'efforcer de leur fournir la même proportion de ce que j'ai reçu et que je reçois encore. J'ai besoin de mener une vie simple et j'ai souvent conscience que je demande au travail de mes semblables plus qu'il n'est nécessaire. J'ai le sentiment que les différences de classes sociales ne sont pas justifiées et, en fin de compte, reposent sur la violence ; mais je crois aussi qu'une vie modeste est bonne pour chacun, pour le corps et pour l'esprit. »

Ce sentiment de solidarité, si vif chez beaucoup d'hommes de science, mieux placés que quiconque pour mesurer combien tout apport personnel n'est que le prolongement de l'effort d'un grand nombre d'autres, ne méconnaît pas la valeur de l'individu. Il ajoute :

« On reconnaît aisément que tous les biens matériels, intellectuels et moraux que nous recevons de la société nous viennent, au cours d'innombrables générations, d'individualités créatrices. Il n'y a que l'individu qui puisse penser et, par conséquent, créer de nouvelles valeurs pour la société. Une société saine est donc liée aussi bien à l'indépendance des individus qu'à leur liaison sociale intime. »

Cette liaison sociale, Einstein veut qu'elle soit exempte de violence. D'où sa lutte permanente et courageuse contre toutes les formes d'oppression, et spécialement contre l'esprit de guerre.

Le caractère exceptionnel de son génie, la forme particulière de ses processus intellectuels (il devait sans doute écrire la mathématique comme Beethoven écrivait la musique) devaient cependant porter Einstein à l'isolement, et il le sent : « En opposition caractéristique avec mon sens ardent de justice et de devoirs sociaux, j'ai toujours ressenti l'absence prononcée du besoin de me rapprocher des hommes et des sociétés humaines. Je suis un véritable cheval qui veut tirer seul. »

Et l'on a noté, en effet, l'absence autour d'Einstein de la troupe de disciples entourant le maître, d'une école, d'une cohorte d'esprits formés directement par lui. C'est qu'il sentait que le mécanisme de sa pensée créatrice n'était pas transmissible, n'était pas enseignable. Il devait se borner à livrer au monde les résultats de ses travaux et à enseigner les facteurs moraux qu'il eût voulu voir communs à tous les hommes : foi en l'homme, aspirations à un monde pacifique et d'entraide mutuelle, mission supérieure de la science, primauté de la vie spirituelle. « La plus belle chose que nous puissions éprouver, c'est le côté mystérieux de la vie. C'est le sentiment profond qui se trouve au berceau de l'art et de la science véritable. Celui qui ne peut plus éprouver ni étonnement ni surprise est pour ainsi dire mort ; ses yeux sont éteints. »

Aux yeux qui voudront voir, Einstein aura livré des horizons illimités, sources sans fin d'étonnement et de surprise, sources de jeunesse et de vie.

LES PIÈCES DU MOIS

« ORVET » A LA RENAISSANCE

« LA FAMILLE ARLEQUIN » AU VIEUX-COLOMBIER

PAR GILLES DEBOISGE

A un certain moment l'auteur n'est plus maître des personnages auxquels il a donné l'existence. Ils se détachent de lui, ils lui échappent pour vivre une vie propre. C'est une idée souvent exprimée. La traduire scéniquement n'est pas facile. La pièce de Jean Renoir le prouve. Sans doute, au cinéma, le metteur en scène serait parvenu à nous rendre sensible le fait que l'action se déroule dans le cerveau de son personnage principal. Ici, il nous faut faire effort pour nous en souvenir, et le drame dont on nous rend témoins nous paraît banal. D'autre part, le « tempo » de la pièce est lent et l'action piétine un peu. Ajoutons, en plusieurs scènes, une crudité de langage qui pour être, il est vrai, de mode actuellement sur les planches n'en est pas moins désagréable. Et si souvent injustifiée !

Avec tous ces défauts, « Orvet » n'est pas antipathique. Jean Renoir y a versé beaucoup de rêves et d'observations. Il a réussi à nous faire sentir son goût de la nature (quelles belles images il nous eût données sur l'écran !). Et puis, il y a quelque chose de touchant à voir un homme arrivé au faîte de son art prendre ainsi le risque d'un début.

Orvet la sauvageonne, c'est Mlle Leslie Caron. Le naturel qu'elle montre, l'indiscutable pouvoir qu'elle a sur les spectateurs masquent certaines insuffisances de la comédienne, dont l'expérience est encore limitée. Paul Meurisse est sobre et vigoureux. Bussières tient un de ces personnages dont il a l'habitude. Dans les rôles secondaires, Jacques Jouanneau prouve un tempérament comique ; la spirituelle Marguerite Cassan et Catherine Le Couey, à la beauté épanouie, valent mieux que ce qu'elles ont à faire.

JEAN RENOIR a tenu à mettre lui-même en scène la pièce avec laquelle il fait, à la Renaissance, ses débuts d'auteur dramatique. « Orvet ». Voici, pendant une répétition, l'auteur de tant de films célèbres donnant des indications à ses interprètes. Il a près de lui, à droite, Raymond Bussières et, à gauche, Yorick Royan.

Citons encore dans les autres rôles Yorick Royan, Suzanne Courtal et Michel Herbault. En fait, « Orvet » est une pièce qu'on peut ne pas aimer, mais on ne saurait nier qu'il y ait en elle de la richesse. Elle ne laisse pas indifférent.

QUEL excellent spectacle que celui que Jacques Fabbri vient de présenter au Vieux-Colombier ! Il le classe définitivement parmi les meilleurs jeunes animateurs du théâtre de notre temps.

L'idée est charmante d'évoquer au cours des années les personnages de la comédie italienne. Nous revoyons Léandre et Isabelle, Pierrot et Colombine, Arlequin, Pantalon et le Docteur, et le Capitan et Polichinelle. Molière rencontre Scaramouche. Gille n'attend que Watteau pour le peindre. Voici

LE MOIS THÉATRAL

DANS L'AMI DE LA FAMILLE, représenté à la Comédie-Caumartin, M. Jacques Sommet n'a eu d'autre dessein que de divertir les spectateurs. Il y a réussi en utilisant le personnage de l'écornifleur, déjà rencontré plus d'une fois. Celui de M. Sommet est bougon, grognon, jamais satisfait des attentions qu'on a pour lui. Il se fait héberger par des amis qu'il a bouleversés en leur contant qu'il a voulu se suicider à cause d'une mésaventure sentimentale. Alors il s'incruste, se fait dorloter, chouchouter, assèche la cave de son vieux labadens et fait comprendre à sa femme qu'il la trouve fort à son goût. A dire vrai, M. Sommet s'est plus préoccupé d'exploiter les possibilités de la situation que d'approfondir le caractère de son personnage. Il a carrément opté pour le vaudeville. Et si l'anecdote paraît un peu mince pour quatre actes, il faut convenir qu'elle est filée d'une main experte et que le dialogue contient des mots fort drôles. Bref, cette première pièce permet à M. Jacques Sommet de se placer avantageusement dans le peloton sans cesse grossissant des auteurs-acteurs.

« L'Ami de la famille » a fourni à Bernard Blier l'occasion de ses débuts comme metteur en scène. Il n'est pas douteux que la pièce lui est redevable d'un excellent mouvement, soigneusement maintenu, et qu'il l'a enrichie de « gags » bien trouvés.

Quant à l'interprétation, M. Sommet a été comblé. Jean Poiret montre dans le mari beaucoup d'autorité, et son « complice » du cabaret, Michel Serrault, s'est taillé un succès personnel considérable. Il a des dons comiques éclatants. D'un seul coup, il a pris place à la tête des acteurs de sa génération. Dans les deux rôles féminins, Mme Suzet Maïs a toujours sa trépidante fantaisie et Mme Simone Paris est également charmante, qu'elle rie ou qu'elle pleure.

Divertissante sans trivialité, cette aimable comédie, qui révèle un auteur et un interprète, mérite de connaître le succès.

UN lexique aurait sans doute été utile à un bon nombre de spectateurs pour suivre les péripéties de LA GRANDE FELIA, la pièce avec laquelle M. Christian Casadesus a inauguré sa direction de l'Ambigu. Elle est, en effet, entièrement écrite en argot. Cet argot est-il authentiquement celui du « milieu », et l'y parle-t-on de façon aussi continue ? Je n'en sais rien, mais je sais bien que sur une scène cela devient assez vite lassant. Quant à l'histoire, elle s'apparente à la « série noire ». Personnages : un poète de vingt ans qui a eu la malchance d'être mêlé à une vilaine affaire de cambriolage à main armée ; la grande Félia, patronne d'une boîte de nuit, qui « protège » et choie le garçon ; Rirette, l'ingénue au grand cœur, fille d'une marchande des quatre-saisons; plus une brochette de personnages, pas même louches, des abords de Pigalle, et un inspecteur de police du type classique, flegmatique et malin. Coups de revolver, décharges de mitraillette, quatre ou cinq meurtres. En somme, le mélo, traditionnel à l'Ambigu, reparaît sous de nouveaux atours, qu'on nous permettra de trouver peu seyants. La pièce précédente de M. Conty nous avait fait concevoir pour lui des espoirs plus ambitieux. On est quelque peu fâché de trouver Mme Suzy Prim dans cette aventure, dont elle se tire avec maîtrise et aussi parfois avec un brin d'effort, ce qui est à son éloge, compte tenu du texte qu'il lui faut dire. Une très remarquable composition est à porter à l'actif de M. Harry-Max.

L'AMI DE LA FAMILLE, la pièce de M. Sommet à la Comédie-Caumartin, a révélé un acteur comique, Michel Serrault (au centre), à propos duquel on a prononcé le nom de Victor Boucher. Il est encadré par Simone Paris et Jean Poiret.

LA COMEDIE de Raymond Castans, « le Pirate », a été très ingénieusement mise en scène par Jean Meyer, qu'on voit ci-dessus (à gauche) dirigeant les deux principaux interprètes de cette fantaisie méridionale, Roger Pierre et Michèle Alfa.

Deburau. Et au dénouement surgit le dernier des funambules, Charlot.

C'est, en somme, une revue. On chante, on danse, on mime. La souplesse des acteurs est extrême. Les décors, les costumes, les masques inventés par M. Yves Faucheur sont très plaisants, et la musique de M. Edgar Bischoff est fort agréable à entendre. Pareil spectacle a coûté beaucoup d'efforts et de longues recherches. Les textes de M. Claude Santelli, aboutissement de ces recherches, sont directs, vifs. Pas la moindre pédanterie, rien qui sente la reconstitution érudite. Et pourtant l'atmosphère est, chaque fois recréée de la plus juste manière.

Mais ce qu'il faut redire, c'est avec quelle sûreté Jacques Fabbri a coordonné les éléments de l'ensemble, quel rythme il a su imprimer à tout le spectacle. Lui-même est un acteur bouffe de classe qui a une grande action sur le public. Ses camarades sont tous excellents. Ils méritent d'être confondus dans l'éloge adressé à leur chef. Et, puisqu'ils ont élu domicile au Vieux-Colombier, je crois qu'on peut affirmer que Jacques Copeau eût été content de ces jeunes comédiens. Je pense que le compliment leur fera plaisir.

LE MOIS THÉATRAL

(SUITE)

LE CHEVALIER DU MEPRIS, de M. Manuel de Diéguez, que la Comédie de Paris a présenté en spectacle exceptionnel à ses lundis, nous offre une nouvelle fois Don Juan comme héros. Aux yeux de l'auteur, la séduction est une sorte de rivalité avec Dieu. Le séducteur, en effet, veut s'égaler à Dieu. Il veut façonner à son image la créature, pour la rejeter ensuite. Il se conduit ainsi, selon M. de Diéguez, « comme une divinité dont la grâce serait cruelle et toute gratuite ». Conception assurément discutable. Mais, à vrai dire, ces débats théologiques sont-ils bien faits pour la scène ? Pour leur donner la vie qu'elle exige et les imposer à l'attention du spectateur, il faudrait beaucoup de maîtrise. La pièce de M. Manuel de Diéguez ne « bouge » guère. La lecture lui serait sans doute plus favorable que la représentation. Elle permettrait mieux d'apprécier une certaine agilité dans le maniement d'idées exprimées en un style qui n'est pas dénué de qualités, mais qui aurait intérêt à fuir la « poésie ».

M. Jean-François Rémi a mis beaucoup d'ardeur au service de Don Juan. Mlle Marie Mansart est très jolie.

LE PIRATE, de M. Raymond Castans, a été sympathiquement accueilli au théâtre de la Madeleine. On s'en réjouit pour ce très aimable confrère. Ses origines méridionales — et sans doute une bien légitime admiration pour Marcel Pagnol — lui ont inspiré cette gentille comédie qu'il a cherché à bourrer de « gags » et que l' « assent » pimente comme il se doit. M. Raymond Castans a de bons interprètes, rompus à leur métier : Mme Michèle Alfa, MM. Roger-Pierre, Fernand Sardou, Fernand Raynaud.

A LA Comédie de Paris, TROIS COUPS AU CŒUR pourraient s'intituler « Trois Coups pour rien ». Avec une reprise des AVEUX LES PLUS DOUX, de Georges Arnaud, dont nous avons parlé il y a déjà un an, le spectacle comprend deux pièces en un acte. L'une, d'André de Richaud, s'intitule LES RELIQUES. Sous quelque aspect qu'on la considère, on ne peut qu'en être rebuté. Sans doute veut-elle être « d'avant-garde ». C'est, hélas ! seulement une pauvre tentative qui s'efforce d'être provocante. Des mots grossiers, des attitudes équivoques, le goût et la délicatesse constamment blessés. Pascal Mazzotti, acteur de talent, n'arrive pas à conférer à son rôle de cardinal le moindre intérêt. On ne peut qu'être tristement choqué par une telle bassesse de pensée et de sentiments. L'auteur de cette lugubre bouffonnerie a-t-il cru être drôle ? Il n'est que piteux.

Un acte de Louis Calaferte complète la soirée. « Partage des vivants » et « Requiem des innocents », les livres de ce jeune romancier, laissaient espérer quelque chose de « valable ». Hélas ! il a fallu déchanter. L'éloquence utilitaire de l'homme qui, en un long monologue, cherche à convaincre une pauvre fille d'aller « travailler » sur le trottoir est indigente. Elle sonne faux. Pourtant, le Luigi du « Partage des vivants » nous faisait espérer la venue sur la scène d'un jeune, vigoureux et grand talent. Faut-il incriminer l'interprète, Michel Piccoli ?

Calaferte a conté lui-même qu'il avait écrit CLOTILDE DU NORD d'un trait, après avoir passé quelques heures dans un bar où n'avaient guère accès que des « initiés ». Son texte devrait conserver la chaleur de ces impressions profondément ressenties et promptement transcrites. Or on ne retrouve pas sur la scène cette saveur de vérité. Il faut quand même faire confiance à Calaferte.

LE CAPITAINE NEMO. Pour rendre hommage à Jules Verne, dont on célèbre cette année le cinquantième anniversaire de la mort, la télévision a monté un « Capitaine Nemo », par Alexandre Rivemale : tout le merveilleux scientifique en filigrane de l'époque 1900.

DANS LES COULISSES DE LA RADIO-TÉLÉVISION

PAR JEAN-PIERRE MORPHÉ

LES ENFANTS DU CAPITAINE VERNE

La Radio et la Télévision se devaient de célébrer Jules Verne. La conquête de l'espace par le son et l'image représentait en son temps une de ces anticipations dont ses livres fournissaient la rêverie. Il avait senti que le conte de fées était à la mesure de l'homme et qu'il n'y avait pas de hardiesse de la pensée que ne pût un jour assumer la technique. Il était né au temps où le monde, longtemps immobile, commençait à se transformer ; sans doute, il n'était pas le premier voyageur de l'imagination ; on trouve dans beaucoup d'auteurs, et pas uniquement chez ceux qui ont fait profession d'anticiper, des prophéties, le plus souvent pessimistes d'ailleurs, qui sont devenues des réalités. Le rêve est toujours le même : il s'agit de proposer à l'homme des pouvoirs qui élargiront la condition humaine. Après, en y réfléchissant un peu, on s'aperçoit que l'élargissement constant de ces pouvoirs fait précisément partie de la condition de l'homme, de sa croissance vers un devenir inconnu. C'est en cela qu'il y a une philosophie dans Jules Verne. Il est l'homme qui assigne les limites d'une étape en laissant le soin aux chercheurs de combler les intermédiaires. Et il savait sans doute que, l'étape atteinte, les frontières du rêve seraient de nouveau reculées. Son art s'appelle maintenant la science-fiction. Et il suffit d'en lire quelques productions pour comparer les qualités de style. Il y avait aussi, dans sa philosophie, un respect de l'individu qui commençait au respect du langage. Nous sommes tous enfants du capitaine Verne, mais ses petits-enfants ont un peu dégénéré.

La Radio a présenté, dans une adaptation de Jean Guignebert, une œuvre peu connue : *la Mission Barsacq*. C'est sans doute l'œuvre d'anticipation qui a le plus longtemps attendu sa confirmation, mais elle est venue à son tour, et les engins téléguidés sont maintenant entrés, hélas ! dans notre univers. L'aventure et le merveilleux scientifique se mêlent dans cette anecdote d'où l'on voit le chercheur se satisfaire des moyens techniques mis à sa disposition pour ses découvertes sans se préoccuper de leur origine et sans s'inquiéter sur les conséquences de ses travaux. Lorsque celles-ci lui apparaissent, il détruit son œuvre.

Il est à craindre que, ici, l'anticipation de Jules Verne ne devienne jamais une réalité. (Non point en ce qui concerne la science elle-même, évidemment, mais son contrôle et sa direction par un pouvoir.) L'œuvre était bien réalisée par Gérard Herzog, et fort bien jouée.

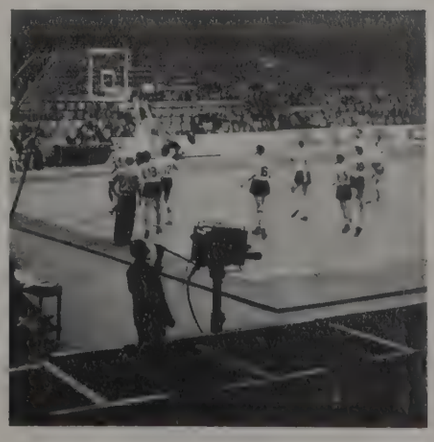
La Télévision, à son tour, a monté un *Capitaine Nemo*, par Alexandre Rivemale, l'auteur d'*Azouk*, révélé par la Radio et joué au théâtre Fontaine. Nous avons revu ces messieurs à favoris qui sont les personnages d'une si grande aventure. La réalisation, avec le concours de la Compagnie Grenier-Hussenot et de Jean-Claude Michel, a joué habilement cette opposition entre les modes de la fin du XIXe siècle et les promesses d'un monde nouveau.

Enfin, pour compléter le cycle Jules Verne, *le Tour du monde en quatre-vingts jours*, adapté par Jacqueline Lenoir, sera donné en feuilleton, par la chaîne parisienne, au début de mai.

DE LA CHANSON INÉDITE A LA CHANSON ÉTERNELLE

Ah ! il n'est pas commode pour un producteur de justifier sa présence dans une émission de chansons ! Ce que l'on demande, c'est d'entendre des chansons et non point des liaisons artificielles sur un argument usé. Il est passé, le samedi 9 avril, sur la chaîne parisienne, en fin de soirée, un courrier du cœur chanté qui s'entortille dans ses propres ficelles et nourrit son texte de jeux-de-Vermot.

Cette émission, comme toutes les autres, d'ailleurs, demande au public de poser des questions, de faire connaître des préférences, etc. On se demande comment certaines émissions existeraient si le service des P. T. T. n'était plus assuré. (Il y a d'ailleurs eu, en 1953, une grève des



LA REGLE DU JEU. Pour faciliter la compréhension par les téléspectateurs des règles du jeu de basket, Georges Decaunes utilise (en haut) un « terrain » miniature. Il complète sa démonstration par la projection d'une partie véritable.

Postes. Et comme c'était l'été, époque des émissions enregistrées, on continuait à dire : « Notre cher facteur vient d'entrer dans le studio... » Car beaucoup d'émissions qui font appel à l'auditeur fabriquent la correspondance pour les besoins de la cause.)

Les meilleures émissions de chansons se passent de texte. Et le microsillon devrait permettre à l'auditeur d'entendre une série de chansons qui ne soient pas interrompues par un petit dialogue.

Deux émissions, cependant, justifient et leur raison d'être et leur appel au referendum. Ce sont, aux deux bouts du chemin de la gloire, la chanson inconnue et la chanson triomphante.

La première, *Palmarès de la chanson inédite*, demande aux auteurs d'envoyer leur manuscrit ; plus de deux mille ont déjà été reçus et quarante-huit chansons ont été présentées aux auditeurs au cours de l'émission du samedi soir. Chance réduite ? Non, le premier choix, fait par le jury, semble même plutôt indulgent. Puis les auditeurs vont eux-mêmes se prononcer, et le jury interviendra en dernier lieu pour concilier les goûts du public avec les aptitudes professionnelles des compositeurs. Depuis le début de cette émission, plus de dix-huit mille cartes sont parvenues.

Guy Lafarge et François Llenas, eux, cherchent à édifier non point la nursery, mais le panthéon de la chanson. Là encore, c'est le public qui fait un choix parmi les œuvres les plus célèbres, de 1870 à nos jours. Ce Gallup en chansons a désigné *le Rêve passe*, devant *la Mer* et *l'Etoile d'amour*. On reste rêveur devant ce résultat de l'année 1954 ; on se demande si les goûts de 1955 seront différents. Car c'est la chanson-mélodie, celle qui se déroule en phrases langoureuses, qui l'emporte sur les chansons de rythme et de caractère. *La Mer* (et plus encore *l'Ame des poètes*) n'est pas tellement loin d'un répertoire Delmet, d'une époque de rêves bleus, de blés d'or, de baisers volés dans le soir. Le courrier, qui varie entre quatre mille et huit mille lettres par semaine, vient de tous les coins de France, mais particulièrement du Centre, du Midi et de l'Est. Il serait peut-être bon, si on voulait pousser plus loin cette connaissance des goûts de l'auditeur, de demander aussi l'âge des correspondants.

Cette chanson éternelle, c'est, en effet, celle qui reste dans les mémoires, qui vient naturellement sur les lèvres dans les ateliers ou, le soir, quand on se promène le long des chemins. Les désespoirs des dames qui se tordent les mains à l'avant-scène, les frénésies des messieurs possédés, devant leur micro, créent peut-être un grand frémissement physique dans la salle mais ne laissent pas de traces profondes. Le succès déroutant, surtout pour Georges Auric, de *Moulin-Rouge* vient d'abord du caractère mélodique de la chanson. Amour des rengaines ? Peut-être. Mais il est bon de laisser à chaque genre son caractère. Ce qu'aime le public de la chanson, c'est qu'elle soit chantante. Il est quelquefois bon de rappeler des vérités élémentaires.

MUSIC-HALL PARADE, de Gilles Margaritis, est un des spectacles de variétés les plus plaisants, au programme duquel figurent les numéros internationaux de choix. Ci-dessus, les « Blue Bell Girls » dans leur ballet ; de belles épaules ont raison de se découvrir, même en avril !

LE MAGAZINE DES EXPLORATEURS. Au cours de cette émission télévisée Pierre Sabbagh interroge longuement Eddy Brillon, journaliste explorateur, qui a vécu de longs mois aux Nouvelles-Hébrides. Les réponses précises du voyageur procurent aux téléspectateurs un agréable et instructif moyen d'évasion.

BLOC-NOTES

— Le premier concours international Chopin eut lieu en 1927. Cette année, une retransmission de la Pologne nous a fait entendre les lauréats de la cinquième épreuve, où un Français, Bernard Riegessen, s'est remarquablement classé.

— Premières auditions.

Une suite pour flûte et cordes de Florent Schmidt, avec en soliste Jean-Pierre Rampal. Florent Schmidt livre lentement son œuvre. Le temps ne semble pas presser cet alerte vieillard. Et sa musique reste marquée de la même sève et du même esprit aigu qui ont su mettre en œuvre la couleur de « Salomé » ou s'élever à la grandeur du « Psaume XLVII ».

— « Haceldama », de Jacques Thiérac, diffusé le jeudi saint. L'œuvre tire son nom du champ que Judas acheta avec ses 30 deniers et qui devint par la suite un cimetière pour étrangers. L'argument que la partition met en exergue : « Toute souffrance humaine porte en elle une puissance rédemptrice divine », est servi par l'ampleur de l'écriture, qui eût peut-être gagné à quelques condensations.

— Vigile pascale depuis la chapelle des Lazaristes. La cérémonie de la veille de Pâques a changé d'heure avec les époques. Cette veillée eut même lieu, au XIVe siècle, le samedi matin. Elle a maintenant repris son sens, et la radio en a mieux fait connaître l'émouvant caractère avec les commentaires du R. P. Avril et les improvisations à l'orgue de Gaston Litaize.

AVEC ROBERT HIRSCH, de la Comédie-Française, au comique si puissant, « Tire-au-Flanc », le vieux vaudeville militaire, un classique du genre, a retrouvé toute sa bouffonnerie.

LA TELEVISION a fait prendre contact à ses spectateurs avec le théâtre ambulant Rolla-Cordiou, où se perpétue la tradition du mélodrame. Dans la roulotte qui sert de loge aux acteurs, M. Rolla-Cordiou, grand premier rôle, s'apprête à jouer Lagardère du « Bossu ». Ce théâtre se fait honneur d'avoir compté autrefois dans sa troupe Raymond Cordy.

LA COMPAGNIE JEAN-LOUIS BARRAULT-MADELEINE RENAUD a rendu à Paul Claudel un émouvant hommage qui, présenté au théâtre Marigny pour une soirée seulement, a dû être répété pour satisfaire un public fervent. La radio et la télévision ont donné à cet hommage une ampleur digne de l'illustre poète qu'il s'agissait de célébrer.

HOMMAGE A PAUL CLAUDEL

Jean-Louis Barrault avait, il y a quelques années, conçu le principe d'un spectacle qui devait, à travers une œuvre, aller à la découverte d'un auteur. Il ne s'agissait pas d'une conférence illustrée de lectures, mais d'une action dramatique véritable, avec un meneur de jeu qui, de rencontre en rencontre avec des personnages, faisait apparaître peu à peu, comme dans une pièce de théâtre, un dénouement où se révélaient les secrets d'un créateur. Paul Claudel, dont Jean-Louis Barrault possède l'œuvre dans ses replis les plus intimes, lui avait fourni le premier sujet de ces « Connaissances » qui doivent plus tard réunir les thèmes les plus significatifs de Jean-Paul Sartre et de Shakespeare. Cette « Connaissance de Paul Claudel » avait été donnée au Canada et en Allemagne et devait être ensuite représentée à Paris. La mort soudaine de Claudel lui donnait une nécessité immédiate. La curiosité d'une forme dramatique nouvelle se transformait en une ferveur pour le poète disparu. Le spectacle fut donné un soir au théâtre Marigny, puis répété exceptionnellement pour satisfaire le public qui n'avait pu trouver de place à la première représentation.

Pourtant, le caractère d'hommage à un souvenir ne permettait pas de faire de cette « Connaissance » un spectacle régulier. C'est par la radio, puis par la télévision qu'il s'est étendu à la France entière pour une unanime communion. La radiodiffusion l'a donné d'abord en deux soirées, correspondant aux deux parties du spectacle, la première, celle des « propositions », qui s'achève aux derniers tourments du *Partage de Midi*, la seconde, celle des « positions », où se retrouvent les grandes œuvres de la maturité, jusqu'aux scènes ultimes du *Soulier de satin*. La télévision avait dû condenser les textes de cet hommage en une émission d'une heure et demie seulement. Mais la preuve a été faite qu'une troupe d'acteurs, sans le secours du costume ou de la mise en scène, pouvait demeurer, pendant un temps aussi long, à peu près immobile sur un fond de velours noir sans que fléchît l'intérêt. Les pages sur la conversion, sur la terre de Brangues, où Claudel ira reposer, la tirade sur le théâtre, admirablement dite par Madeleine Renaud, le poème sur la vieillesse, aux échos verlainiens, que Brunot a révélé avec une émotion saisissante, et cette autre page à peu près inconnue, la confession matoise et savoureuse de Judas, jouée avec la voix, l'index, la paupière par Bertin, enfin la tendresse presque filiale de Jean-Louis Barrault pour faire revivre ce vieillard au cœur toujours ardent, tous ces hauts moments de la poésie contemporaine ont composé le plus singulier spectacle de télévision.

Ces messieurs-dames en tenue de gala qui se levaient et se rasseyaient auraient pu donner le sentiment d'un défilé monotone. Mais il y avait leur talent, leur sincérité et, dans leur bouche, un texte où tous les échos du monde venaient bouillir au cœur d'un homme total et passionné. Il y avait aussi les habiles changements de plan du metteur en scène, la composition harmonieuse des ensembles ou les cadrages qui enfermaient Mara la noire dans sa solitude ou bien, derrière Isabelle en prières, noyaient Saint-Jacques dans une ombre de vitrail. C'est certainement la plus importante émission du mois à la télévision, non seulement par la grandeur du texte ou la qualité des interprètes, mais encore par l'usage le plus discret et en même temps le plus profond d'un art nouveau. Claudel, qui, dans le spectacle, aimait l'insolite, eût sans doute découvert avec joie celui-ci. On pourrait dire, comme ces indications scéniques qui font rêver dans *le Livre de Christophe Colomb* ou dans *le Soulier de satin* : ici, sur l'écran de la télévision, on voit la Compagnie Renaud-Barrault. Cet insolite est devenu notre spectacle quotidien, et nous l'aimons bien plus lorsque, au lieu de sacrifier à quelque virtuosité technique, il « sert », avec ses moyens qui sont immenses, la pensée et la poésie.

LE MOIS CINÉMATOGRAPHIQUE

PAR DENIS MARION

LE SEL DE LA TERRE

CE film a une histoire. Il a été patronné par un syndicat de mineurs qui ne fait plus partie des organisations nationales américaines, financé par des commanditaires anonymes, réalisé par un scénariste, un metteur en scène et un producteur qui figurent tous les trois sur la liste noire d'Hollywood, distribué et exploité en dehors des circuits commerciaux. Rien de surprenant qu'il soit étiqueté communiste. Ce qui lui a valu de sérieuses difficultés de tournage aux Etats-Unis. Un député réclama l'interdiction. A la suite de quoi, les autorités de l'immigration arrêtèrent et reconduisirent à la frontière la vedette mexicaine Rosaura Revueltas. Les habitants de la ville minière où avaient lieu les prises de vues organisèrent contre les techniciens et les acteurs une journée de démonstration patriotique. Les laboratoires de tirage furent mis en demeure de refuser de développer le négatif. Quand le film, néanmoins terminé, entra en exploitation, il fut interdit dans plusieurs Etats et l'on tenta d'empêcher son exportation. La MPAA réclama l'ouverture d'une enquête contre ceux qui y avaient collaboré.

De notre point de vue, il est sans intérêt de rechercher si « le Sel de la terre » constitue une propagande communiste (la question est au moins douteuse, le maccarthysme américain consistant précisément à qualifier de communiste tout adversaire et surtout tout concurrent), puisque celle-ci a fourni le thème de quelques-uns des plus grands chefs-d'œuvre de l'écran (« le Cuirassé Potemkine », « la Mère », etc.) et d'une prodigieuse quantité de films au-dessous du médiocre (presque toute la production de l'U. R. S. S. et des pays satellites depuis dix ans). La seule question qui nous occupe est de juger la qualité artistique.

Le point de départ a été fourni par une grève qu'avait décidée le syndicat de mineurs de Silver City (Nouveau-Mexique) en 1951. Les autorités interdirent les piquets de grève, par application de la loi Taft-Hartley. Sur quoi leurs femmes les remplacèrent, et les jaunes n'eurent pas accès aux puits.

Les auteurs reconnaissent d'ailleurs que, s'ils ont sollicité la collaboration des ouvriers pour donner un caractère d'authenticité à leurs prises de vues et pour jouer certains rôles, ils n'ont pas cherché à reproduire les événements tels qu'ils se sont véritablement produits. La grève dans le film n'est pas simplement un conflit social déclenché pour obtenir de meilleures conditions de sécurité : à travers elle, ceux qui la font parviennent à la fois à une connaissance plus approfondie d'eux-mêmes et de la société dans laquelle ils vivent. De plus, elle se double de deux autres antagonismes qui influencent son développement : celui des blancs à l'égard des métis indiens et celui des hommes à l'égard des femmes.

En ce qui concerne le premier, le film déforme délibérément la réalité. L'exploitation de l'inégalité raciale est exclusivement imputée aux patrons et aux riches, alors que nous savons fort bien qu'elle est surtout le fait des prolétaires et des pauvres.

En revanche, en ce qui concerne l'inégalité des sexes, la peinture est à la fois plus fidèle et plus frappante. Les grévistes refusent d'abord de comprendre dans leurs revendications celles de leurs femmes, qui voudraient notamment avoir l'eau courante. Ils consentent, de mauvaise grâce, qu'elles participent à leurs votes et qu'elles se substituent à eux aux piquets. Ils se fâchent même quand elles prétendent introduire au foyer l'égalité qu'elles ont conquise de haute lutte.

Ce triple plan assure au « Sel de la terre » une grande richesse et le préserve de tomber dans le prêche marxiste, comme il a de temps à autre tendance à le faire. D'autre part, il combine d'une manière originale trois tendances qui ne se sont jusqu'ici jamais trouvées réunies.

La première est incontestablement ce qu'il est convenu d'appeler le réalisme socialiste. Je ne crois guère à l'effet heureux qu'ont pu avoir les lectures préalables du scénario à plus de quatre cents syndicalistes qui en auraient opéré « la critique collective et constructive ». Mais il est indiscutable que

FORTE d'avoir remplacé son mari dans le piquet de grève, la femme (Rosaura Revueltas) entend ne pas redevenir au foyer une servante et, du coup, le militant redevient un tyran domestique.

LES FILMS DU MOIS

NAPOLEON, par Sacha Guitry (français).

Le sobriquet est amplement mérité : « Versailles Empire ».

Sacha Guitry ne pouvant pas jouer lui-même le rôle de Napoléon, a fortiori celui de Bonaparte (sait-on que le producteur a dû se livrer dans les pays voisins à une publicité préliminaire pour expliquer aux exploitants que, bien que ces deux rôles fussent interprétés, le premier, par Raymond Pellegrin, le second, par Daniel Gélin, il s'agissait d'un seul et unique personnage ?), s'est réservé celui de Talleyrand. Comme il ne saurait souffrir de se voir privé de la vedette, il en résulte que c'est le prince de Bénévent qui a tout prévu, tout réglé, tout machiné de ce qui s'est passé en France entre 1793 et 1815, et qui s'est servi comme d'une simple marionnette de ce petit lieutenant d'artillerie tout juste bon à courir les cotillons.

Cette perspective déformante fait trouver vénielles par comparaison les autres erreurs historiques.

Pour la réalisation, si les scènes d'intérieur à deux ou à trois personnages sont parfois bien venues, les scènes d'ensemble, et surtout les batailles, sont ratées au delà de toute imagination. On reste sur l'impression qu'a été tournée une fois pour toutes une mêlée confuse, dont les fragments ont été éparpillés au hasard entre Marengo, Austerlitz et Waterloo.

Que reste-t-il alors ? Une agréable carte d'échantillons des acteurs français, hommes et femmes. Je me demande s'il en est un seul de quelque notoriété qui ne figure pas au générique.

DESTINATION GOBI, par Robert Wise (américain).

Un quartier-maître de porte-avions est parachuté dans le désert de Gobi en 1944 pour y installer une station de météo. Ses démêlés avec les Mongols locaux et avec les Japonais, qui sont ses plus proches voisins à un millier de kilomètres de là, aboutissent à quelques conséquences d'une irrésistible absurdité.

Il y avait là matière à un chef-d'œuvre sur les situations individuelles qu'engendrent les plus raisonnables décisions d'état-major, quand elles sont prises à distance et sans possibilité de contact, ou sur le thème, renouvelé, de LA PATROUILLE PERDUE. Par malheur, les auteurs ont hésité entre les deux solutions et ont ainsi complètement manqué leur film, qui n'en demeure pas moins plus attachant que bien d'autres, réussis dans leur médiocrité.

FORTUNE CARREE, par Bernard Borderie (français).

Quelque part sur les bords de la mer Rouge se battent deux tribus : les Biribis et les Pissenlits. Si ce ne sont pas leurs noms exacts, c'est, du moins, ceux que j'ai entendus. Interviennent dans la bagarre un Tcherkesse et un contrebandier français, qui se donnent continuellement des rendez-vous, où ils ne vont jamais ni l'un ni l'autre, ce qui ne les empêche pas de finir toujours par se rencontrer.

Mais quand Jef Kessel et Henry de Monfreid (puisque, à croire les journaux bien informés, ce sont les prototypes réels des deux personnages en question) se rencontrent, ça fait du bruit, car le réalisateur a jugé que, pour que le son remplisse le grand écran, il était indispensable de crier trois fois plus fort qu'à l'ordinaire. Aussi, rien d'étonnant que s'amènent illico les Bigoudis, à moins

UN ENFANT de mineur porte encore sur la figure la trace des brutalités qu'il a subies en s'opposant à l'expulsion des grévistes.

les images donnent un reflet précis et sincère de la vie ouvrière dans un endroit particulièrement déshérité et dans des conditions spécialement pénibles. (L'objection qu'il est malhonnête de tirer parti de ce qui est manifestement une exception dans le régime américain n'est pas recevable. Les thèmes artistiques reposent par prédilection sur des cas limités et deviennent ridicules dès qu'on prétend les généraliser. Ne tombons pas dans l'erreur des moralistes qui reprochèrent à Becque d'avoir calomnié la Parisienne.) Les mineurs ont des têtes d'ouvriers, et pas de comédiens. Leurs femmes sont de bonnes grosses ménagères qui n'ont pas la moindre parcelle du charme que possède la moindre figurante. Les réunions syndicales sont tranquilles, ennuyeuses, dépourvues de tout effet oratoire. Les maisons où ils vivent ne possèdent ni l'ordre, ni la propreté des reconstitutions en studio, ni le caractère sordide des taudis fabriqués pour provoquer le dégoût. Le pittoresque a été évité avec soin jusque dans la photo, qui adopte la simplicité neutre des actualités et se refuse tout effet.

LA deuxième est un style révolutionnaire et symbolique (ainsi accouplées, ces deux épithètes ont l'air un peu ridicules ; mais je n'en trouve pas qui soient plus précises). La grève n'est pas « une » grève ; elle est la prise de conscience de la classe ouvrière, la promesse que sa solidarité suffira à remporter toutes les victoires futures. La femme du chef syndicaliste n'est pas « une » femme : elle est la Madone du prolétariat et la Jeanne d'Arc qui combat pour l'égalité des sexes. Le shériff n'est pas « un » fonctionnaire vénal : il est le pouvoir corrompu, marionnette dont les riches tirent les ficelles. Ce parti pris est dangereux, car il provoque une emphase qui tombe vite dans le ridicule. En l'occurrence, c'est ce qui arrive deux ou trois fois dans le dialogue, mais jamais dans les images qui sont sauvées par leur implacable sobriété. Et, dans une courte séquence, les auteurs ont trouvé le souffle épique qui justifiait leur ambition : le montage en parallèle du mineur passé à tabac par la police et de sa femme en proie aux douleurs de l'accouchement.

ENFIN, la troisième est l'utilisation simple de la technique hollywoodienne. Les réalisateurs, Biberman et Wilson, ont pu renier tant qu'ils ont voulu l'esprit qui règne dans les grands studios, ils ont été formés par eux et ils ont adopté leur manière : quand ils ne l'ont pas fait, c'est faute de moyens, et non par principe. Or, appliquée à ce sujet et à ce style auxquels elle n'a jamais eu affaire, la technique hollywoodienne se révèle d'une efficacité parfaite. Malgré ses moyens de fortune, « le Sel de la terre » est supérieur, de ce point de vue, à toutes les bandes européennes qui ne sont pas signées des plus grands noms. Ce qui nous entraîne à deux réflexions. D'abord, quand nous verrons une bande qui a des prétentions à l'originalité et qui déborde de bonnes intentions, nous ne nous imaginerons plus que c'est à cause de cela que la photographie est mauvaise, le son pas synchrone, le décor sans intérêt et le montage inexistant : la preuve est faite qu'une bonne technique se met aussi bien au service des projets ambitieux et audacieux que de la platitude commerciale. Ensuite — et c'est une conclusion bien inattendue — nous ne pouvons nous empêcher d'éprouver une certaine reconnaissance pour les capitalistes d'Hollywood qui, mus uniquement par la cupidité et professant une insouciance totale pour les considérations artistiques, ont néanmoins fini par créer pour le cinéma un outil tellement puissant et tellement bien mis au point qu'il peut servir aux fins diamétralement opposées à celles pour lesquelles il a été conçu.

ROSAURA REVUELTAS, métisse, qui réclame la double égalité du sexe et de la rue, n'en garde pas moins des préoccupations religieuses.

LES DEUX DIRIGEANTS syndicalistes (à gauche), au milieu des mineurs qui viennent de prendre la décision de déclencher la grève.

LES FILMS DU MOIS

(SUITE)

que ce ne soient les Salsifis, ce qui assure une bagarre de format encore supérieur aux précédentes.

Car c'est le premier film français tourné en cinémascope, et — comme devrait le dire un musulman de la bande — s'il était gravé avec des aiguilles sur la paupière intérieure de l'œil il mériterait d'être considéré avec respect.

MARIANNE DE MA JEUNESSE, par Julien Duvivier (franco-allemand).

Julien Duvivier voulait tourner LE GRAND MEAULNES. Mme Isabelle Rivière, sœur d'Alain-Fournier et héritière de ses droits, refusa de les lui céder. Dépité, il s'avisa qu'un Allemand, Peter de Mendelssohn, avait écrit, il y a une vingtaine d'années, un roman, DOULOUREUSE ARCADIE, dont le sujet était tout proche (sans qu'il puisse être question de plagiat) et qui n'avait d'ailleurs pas eu plus de succès dans son texte original en Allemagne que dans sa traduction française. Il en acheta les droits et collabora avec l'auteur pour l'adaptation et le dialogue. Cette histoire, que l'on trouvera racontée dans la réédition de la traduction, est fort savoureuse.

Le film l'est beaucoup moins, et justifie le refus de Mme Isabelle Rivière.

TOURNEZ LA CLE DOUCEMENT (anglais).

Trois femmes sortent le même jour d'une prison de Londres. Comment s'accommoderont-elles de la liberté retrouvée ?

Prière aux spectateurs imperméables à la dignité et à l'humour britanniques de s'abstenir.

DERRIÈRE LE PLATEAU

CALL GIRL ?

« Actuellement, le réalisateur C... se trouve en Nouvelle-Guinée (Océanie) », nous informe le prospectus d'un film d'exploration. « Les dernières nouvelles de lui reçues à Paris datent du 28 février. Numéro de téléphone de Mme G... : MIR., etc. »

Mme G... pourrait attendre un peu plus longtemps.

NOUVELLES MŒURS.

Le Cinéma d'Essai inaugure le Snack-Ciné : projection de 12 h. 30 à 13 h. 30, avec présence, devant l'entrée, d'un vendeur (motorisé) de saucisses chaudes. L'auteur, Marc O, de la première réalisation du « symbolisme dialectique », prévient les spectateurs que, le début de VISION CLOSE étant très confus, ils pourront être désorientés. Ceux qui ne le seront pas recevront en prime un peu de moutarde.

PRESTIGE NATIONAL.

Les Italiens ont décidé (bien à tort) de ne pas envoyer au prochain festival de Cannes le dernier film de Vittorio de Sica : L'OR DE NAPLES.

Motif : l'Italie n'y paraîtrait pas sous un jour tellement favorable.

En revanche, la commission de sélection française songe toujours, comme candidats possibles, à RAZZIA SUR LA SCHNOUF et à DU RIFIFI CHEZ LES HOMMES.

LE MOIS LITTÉRAIRE

PAR GÉRARD CAILLET

UN VRAI PHILOSOPHE PEUT ÊTRE POÈTE

COMMENÇONS par un aveu : je lis vite. Il faut croire que c'est le cas de tous ceux qui lisent, si l'on ose dire, professionnellement ; ce qui ne veut pas dire qu'ils ne lisent pas, que je ne lis pas avec attention. Une fois par an, à l'époque des vacances, je m'offre le luxe de lire un livre, très longuement, à toutes petites doses : c'est une cure de désintoxication indispensable. Je m'y astreindrai dans trois mois.

Il vient pourtant de m'arriver une bien curieuse aventure : je suis resté plongé, plusieurs semaines durant, dans un volume qui ne dépasse guère, somme toute, 480 pages...

« C'est, direz-vous, qu'il était ennuyeux. » Vous n'y êtes pas ! un livre ennuyeux, cela se laisse de côté, après un essai raisonnable, ou, au contraire, on en saute les chapitres avec une particulière impression de soulagement. Or le livre dont je vous parle, j'en ai lu chaque partie, chaque page, chaque phrase avec une sensation de plaisir presque physique ; j'ajouterai : avec une réelle émotion par instants.

Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire dans « le Verseau », de Maurice Savin (Gallimard, édit.), pour qu'un critique y oublie ses mauvaises habitudes ?

Il y a d'abord un style. Certains le trouveront précieux ; d'autres, même, agaçant ; j'avoue qu'il est parfois un peu systématique ; mais la satisfaction qu'on y goûte est tellement au-dessus de toutes les remarques qu'on peut ensuite formuler ! Imaginez une sorte de partition musicale — l'image a la caution de son auteur, qui est fort épris de musique — où la phrase se déroule avec un équilibre parfait : jamais un mot superflu, jamais un élan qui s'arrête trop tôt ; ou alors, c'est exprès, avec une pirouette et une grimace. En même temps, car nous ne faisons pas de musique sérielle, les thèmes ont leur grande importance : ils apparaissent discrètement indiqués, au moment où on ne s'attend pas à les voir surgir ; puis ils se développent ; on apprend à les reconnaître, on se familiarise avec eux..., ils s'évanouissent ; plus loin, ils reparaîtront, s'évanouiront encore, renaîtront, toujours caractéristiques et jamais semblables à eux-mêmes, car il n'y a jamais une redite, mais perpétuelle variation. Et parfois le même thème est dessiné avec d'autres mots. Et parfois un mot appelle un autre mot dont on ne devine pas la raison, jusqu'à ce qu'elle devienne évidente, amusante, aveuglante et qu'on s'en satisfasse intensément, heureux d'être complice.

MAURICE SAVIN est un vrai peintre, avec sa palette et ses tubes.

Je pense que vous allez dire : Giraudoux. Rassurez-vous, on a dit aussi : Dickens. Et Chateaubriand. Et pourquoi pas George Sand... vous voyez, on peut se distraire longtemps avec Maurice Savin !

Vous me demanderez maintenant — et je crois que ce fut en partie l'avis de Robert Kemp — si tout cela n'est pas purement formel, s'il ne s'agit pas simplement d'un jeu. D'autant plus qu'il y a des « morceaux » dans « le Verseau », des « portraits », des « paysages », de toutes ces choses qu'on n'ose plus faire et qui relèvent d'une technique bien définie. Et c'est d'autant plus grave que Maurice Savin est peintre aussi, à ses heures, un vrai peintre, avec des palettes et des tubes. Je crois qu'il suffit de s'abandonner un moment au mouvement du livre pour découvrir que tout cela est simplement de l'art, et que l'artiste, en lui-même, est un véritable poète.

Oh ! ce n'est pas l'histoire en elle-même — un été, en Bretagne, avec des destins simples qui se contrarient — c'est la vie qui anime tous ses personnages, c'est tout l'inexprimé que « signifie » chacun de leurs gestes, c'est l'auréole de rêve qui les entoure.

Parmi toutes les habiletés de Maurice Savin, il en est une, voyez-vous, qui lui est très personnelle : une sorte de dialogue où les personnages se répondent d'abord en propos insignifiants et qui s'élargit peu à peu, sans heurt, sans solution de continuité, jusqu'au moment où le lecteur, étourdi, s'aperçoit qu'ils sont en train de se dire, sans s'entendre, tout ce qu'ils voudraient se cacher parce qu'ils savent bien que c'est trop vrai ! Eh bien, il me semble que tout « le Verseau » relève de cette esthétique de l'allusion inavouable. Les faits sont petits, les caractères sont drôlement silhouettés ; derrière, apparaît la réalité : celle-ci est vraie et émouvante.

Car j'ai été entièrement pris au jeu du « Verseau ». Si vous devez le lire, je ne voudrais pas vous déflorer les personnages — oh ! non ! il n'y a rien de policier ! — mais j'aimerais, en le lisant, que vous vous laissiez aller à rêver sur l'image de Mademoiselle, qui est une des plus belles inventions de romancier-poète. Et j'aimerais que, comme moi, vous fussiez sensible à la tristesse des cent dernières pages, cette tristesse qui persiste en vous, le livre refermé, et qui vous donne la preuve, à coup sûr, que vous n'avez pas seulement admiré la danse dans le soleil d'une jolie bulle de savon.

Pourtant ne cherchez pas d'autre philosophie, dans « le Verseau », que celle qu'on trouve dans la vie. Il n'y a pas de thèse, pas d' « idée » intellectuelle; cela s'explique : Maurice Savin a écrit ce livre pour se délasser, par plaisir, et Maurice Savin est professeur de philosophie par métier.

Même, un professeur de philosophie très sérieux. Il est l'élève d'Alain, il fut son ami de longues années, presque son fils adoptif. C'est lui qui prépare actuellement, pour la collection de la Pléiade, les textes qui constitueront une immense anthologie des célèbres « Propos ». L'été, c'est au Pouldu qu'il va, dans la maison qu'Alain lui a laissée. L'hiver, c'est lui, maintenant, qui prépare, à Henri-IV et à Louis-le-Grand, les élèves au concours de l'Ecole normale.

Seulement, quand il écrit un roman, il y insère de fausses citations de Marc-Aurèle...

Et, tout philosophe qu'il est, Maurice Savin sait aussi se montrer un sage : n'a-t-il pas attendu d'avoir cinquante ans pour publier son premier roman ?

« Peut-être, m'a-t-il dit, parce que j'avais, depuis l'âge de vingt ans, la possibilité d'être édité quand je le voudrais. »

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE

PAR ALBERT MOUSSET

SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR...

L'HISTOIRE

Au personnage le plus décrié de l'antiquité, « Néron », M. Gérard Walter consacre (Hachette, 344 pages) une étude qui, selon son heureuse expression, ouvre une brèche dans le mur épais de fables et de mensonges dont demeure entourée la mémoire de cet empereur.

Il ne s'agit pas ici d'une réhabilitation: Néron reste un cas de pathologie criminelle. Mais les auteurs anciens ont mis une passion démesurée dans leurs jugements, et de ceux qui en rapportaient des traits favorables les œuvres ont disparu.

M. Gérard Walter évoque la formule lapidaire de Saint-Just au procès de Louis XVI : « On ne peut point régner innocemment. » Aussi fait-il une large part aux circonstances dramatiques dans lesquelles s'est déroulé le règne de l' « empereur maudit ». Etayé sur une scrupuleuse exégèse des textes classiques, son livre redresse ou met au point beaucoup d'opinions tenues pour des vérités historiques. Tel est le cas de l'incendie de Rome, en l'an 64, où Néron vit sa demeure brûlée et dont il fut, en somme, « le plus grand sinistré ». La scène qui le montre déclamant sur les ruines est-elle exacte ? Ses adversaires n'ont-ils pas profité d'un accident fortuit pour le transformer en catastrophe et rejeter la responsabilité de celle-ci sur l'empereur, afin de dresser le peuple contre lui ?

Les pages consacrées aux faux Néron apportent une intéressante contribution à l'histoire des survies imaginaires, auxquelles se rattachent tant de légendes : Barberousse, Dimitri, Dom Sébastien, etc.

M. Louis Hastier s'est fait en peu de temps la réputation d'un dépisteur de documents inédits. Des papiers de famille mis à sa disposition lui ont permis, dans son dernier livre, « le Grand Amour de Joséphine » (Corrêa, 224 pages), de restituer la personnalité du jeune officier de hussards Hippolyte Charles, qui sut inspirer une passion coupable à l'épouse de Bonaparte.

L'histoire de cette idylle, contée avec autant de saveur que de tact, nous plonge au sein de la société affairiste et dissolue qui gravitait autour du héros de l'armée d'Italie.

Le brillant militaire qui avait séduit Joséphine était un homme à bonnes fortunes, au demeurant joyeux garçon et boute-en-train. « Il faisait le polichinelle en parlant », dit de lui la duchesse d'Abrantès, et il s'exprimait toujours en calembours.

Les billets que lui adressait Joséphine mettent en évidence non seulement les sentiments qu'elle lui portait, mais aussi ceux que lui inspirait la famille des Bonaparte ; « ces monstres, dit-elle, qui ont toute ma haine ».

En mars 1798, le secret de cette liaison vint à la connaissance de Bonaparte ; Charles dut alors quitter l'armée. Il s'acoquina alors avec des munitionnaires, sans qu'on puisse cependant assurer qu'il se soit associé à leurs malversations.

Il avait neuf ans de moins que José-

POURQUOI vous présenter Martine Cadieu ? Depuis plusieurs années elle vous parle de la danse. Un jour elle avait envoyé, à tout hasard, un article à « France-Illustration. »... Depuis, elle n'a plus quitté la maison.

Un jour aussi — mais pas par hasard — elle avait commencé à écrire « pour elle » ; cela fit des pièces (souvenez-vous de « Soléa », que joua Maria Casarès) et cela fit un roman. Un roman qui ne la satisfaisait pas, puisqu'elle le récrivit quatre fois.

Et c'est ici que le hasard reparaît. Le hasard l'envoie pour une interview chez Henry de Montherlant. Montherlant n'aime pas perdre son temps : il entoure l'entrevue de précautions protectrices. Pourtant, quand elle repart, Martine Cadieu a marqué un point : elle ne lui a pas demandé de lui dédicacer un volume. Il paraît que c'est rare, parmi les admiratrices.

Or Martine Cadieu est une admiratrice sincère de Montherlant. Elle l'admire et elle a une passion commune avec lui : l'Espagne. Bientôt, quand elle ira le voir, c'est lui qui l'interrogera pour savoir comment vit l'Espagne d'aujourd'hui : depuis longtemps il n'a pas voulu y retourner.

Quelque temps plus tard, elle avoue qu'elle écrit ; elle porte le manuscrit quai Voltaire. Le grand écrivain lit, s'enthousiasme : et voici qu'il propose de le placer lui-même chez un éditeur ; et voici qu'il offre d'en écrire la préface. « On n'oublie pas, écrira-t-il alors, ce concert dans Cologne en ruine, ces danses gitanes de Grenade, cette description de Tolède, ces pages, surtout, sur Ibiza, où une jeune femme imagine avec une vérité singulière et une poésie prenante ce que ressent le partenaire mâle quand il aime. Car sans cesse, à travers le livre, l'amour et la musique, inventions des hommes, mettent leurs aiguades dans la jungle des guerres, des tribunaux et des camps de torture, autres inventions des hommes. »

L'éditeur est vite trouvé : c'est Calmann-Lévy. Le « poids » du présentateur a peut-être hâté les choses ; il n'a pas forcé la décision. Voilà quelques jours, Gilbert Sigaux — qui sait mesurer son enthousiasme quand il s'agit de ses poulains — m'a dit qu'il trouvait le roman de Martine Cadieu tout à fait remarquable.

IL y a d'étranges jeux du sort.

De Martine Cadieu, Montherlant avait encore écrit : « Rien de ce qui apparaît d'elle ne permet de soupçonner l'acuité et la richesse de la sensation, toujours précise, forte et juste, ni le don parfois inspiré de s'exprimer dont témoigne ce premier », et il avait ajouté : « et peut-être dernier roman »... Un mois plus tard Martine Cadieu tombait subitement et très gravement malade, et Montherlant s'affolait de cette phrase : ne semblait-elle pas, involontairement, une condamnation ?

Aujourd'hui la jeune romancière est guérie et ne fait plus que sourire de ce qui faillit être malencontreusement interprété comme une détestable et dangereuse prophétie.

CE qui frappe dans le roman de Martine Cadieu, c'est d'abord sa vigueur.

Une vigueur qui sait être de la violence.

Quand le rideau se lève — on parle forcément de cette œuvre en termes de drame — la guerre vient de passer. La guerre, qui a fait des deux frères d'Hélène un déporté et un milicien, et du père de Pierre un condamné à mort... Les dés ont été jetés par les autres ; les héros débutent dans un monde maudit. Mais que servirait de vous raconter l'histoire ?

Car la violence de Martine Cadieu n'est pas que la violence des situations : à ce compte beaucoup de romans actuels sont violents ; les temps s'y prêtent. Il y a dans son écriture quelque chose de beaucoup plus ample, de plus profond : c'est la violence des sentiments. Plus encore : il y a de la violence même dans les images.

Cela éclate, cela ruisselle, cela tressaille, même endormi. C'est un bouillonnement !

Prenez l'une des images-clefs du livre, au moment où, dans la cité ravagée par la guerre, l'apparence d'un paradis surgit : le fantôme de l'île. N'allez pas croire que ce soit une île fade, sucrée ; c'est une île espagnole, qui se tord dans l'air qui vibre, une île où l'amour n'est pas une récréation.

En littérature, cela porte un nom.

Cela s'appelle richesse.

L'AVENTURE que nous raconte Martine Cadieu se joue sur deux plans ; on pourrait les appeler : le plan des hommes, le plan du rêve, encore que tout ne soit pas aussi simplement tranché et qu'on distingue souvent des voies de communication. Son héroïne elle-même est dédoublée. D'un côté — c'est Hélène — le poids de la matière et de l'histoire l'enchaîne ; elle subit toutes les fatalités nationales et familiales ; elle est fille du temps, des haines, des guerres, des massacres. De l'autre côté — et voici naître Barbara — elle aspire à l'amour et à la beauté ; oh ! pas une beauté fade, pas de l'idylle à bon marché : l'homme qu'elle aime n'a rien d'une gravure de modes, et l'on comprend que sa façon d'aimer ait pu conquérir Montherlant.

Je ne veux pas accabler Martine Cadieu sous les compliments : notre satisfaction — et sa réussite — tiennent au difficile équilibre qu'elle a su trouver entre les forces contraires. Rien de systématique, mais la vie ; cette tension extrême l'exprime de façon émouvante.

Joignez-y un art de la peinture fort exceptionnel (je ne suis pas près d'oublier son Espagne aux couleurs de soleil), et vous comprendrez le contentement que j'ai à saluer ici ce premier roman.

MARTINE CADIEU, à sa table de travail, corrigeant les épreuves de son premier roman.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR...

(SUITE)

phine. Celle-ci ne le revit point après son divorce ; leur correspondance ne porte plus, dès lors, que sur des questions d'intérêt. Il devait mourir vingt-trois ans après elle, le 9 mars 1837. Sur son lit de mort, il avait exprimé le désir que fussent détruites les lettres que son amante passionnée lui avait écrites et qu'il avait pieusement conservées. Quelques-unes échappèrent à cette destruction ; elles ont suffi à reconstituer un roman peu connu.

LE FOLKLORE

Dans deux forts volumes de chacun 600 pages, M. G. Bidault de l'Isle a réuni les « Vieux Dictons de nos campagnes » (Nouvelles Editions de la Toison d'Or). C'est une véritable anthologie de philosophie paysanne et de préceptes saisonniers. A toute fête de l'année correspond, dans chaque province, un certain nombre d'adages rimés sous forme de conseils ou de pronostics. L'auteur en a recueilli des milliers ; ils évoquent un monde de légendes et de traditions, dont beaucoup tendent à se perdre et que, pour cette raison, il était opportun de recueillir.

Un chapitre est consacré aux présages ; un autre aux lunaisons, aux phénomènes atmosphériques, aux animaux, aux végétaux. Préjugés ou croyances populaires, naïves expressions de ce que l'on appelle la « sagesse des nations », superstitions, sobriquets dont se gratifient mutuellement villes et villages, tous les aspects de la crédulité, du bon sens ou de la malice de l'homme simple sont présentés et commentés dans cet ouvrage, dont on ne saurait trop louer la judicieuse ordonnance et la patiente érudition.

LES VOYAGES

Aux Editions du Centurion, M. Charles Pichon vient de publier un « Guide du Vatican », qui est une précieuse somme d'art et d'histoire, éclairée par des plans et des photographies. L'auteur nous conduit dans les jardins et les appartements du Saint-Père, dans sa bibliothèque, dans les musées ; une brève notice sur les papes bâtisseurs du Vatican complète cette exploration d'un domaine dont l'apparente dispersion contraste avec la majestueuse continuité de son histoire.

LES LETTRES

Le parallèle du chirurgien et du poète est usé : il est déjà dans l'amande des mots. Pourtant le professeur Mondor l'illustre magnifiquement. Ce chirurgien, qui est aussi un médecin, est depuis longtemps au carrefour de la poésie française, où, témoin acteur, il occupe une place unique dans l'histoire des lettres.

Le culte qu'il rend à Mallarmé a puissamment contribué à découvrir un monde à demi caché. Sa connaissance poétique de Gide, sa connaissance de Valéry ne sont pas moins importantes.

Il nous donne maintenant un « Rimbaud » (Gallimard), qui apporte justes louanges et justes critiques ; c'est une vivante introduction à une œuvre qui surprend par l'éclat et la brièveté. Mondor mesure avec bonheur ses jugements sur « le fascinant Ardennais », dont la fin douloureuse ne fait pas oublier la singulière conduite. Mais qu'est ceci, en vérité, au prix d'un beau vers ?

R.-J. M.

LA " 403 " NOUVELLE ARME " PEUGEOT " DANS LA

CONCURRENCE AUTOMOBILE

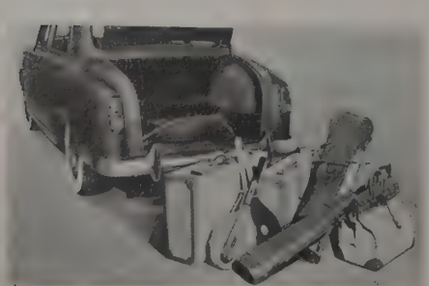
L'EVENEMENT marquant du mois est la sortie, à la fois à Paris et au Salon de Turin, de la nouvelle 403 Peugeot. Tant de fois annoncée, tant de fois reculée dans sa présentation, la 403 est enfin à la disposition du public. En sortant cette voiture, Peugeot a voulu lutter à armes égales contre la concurrence, qu'elle s'appelle Aronde (Simca), Frégate (Renault) ou bien encore Vedette (Simca-Ford).

En offrant la 403 à sa clientèle, Peugeot n'a fait que tenir compte des observations de celle-ci. La 203 n'était pas assez vaste. Il lui fallait un nouveau modèle, plus spacieux, mais possédant les mêmes qualités techniques, la même sécurité, la même robustesse, et surtout aussi économique.

DERNIERE-NEE de Peugeot, la 403, d'une puissance de 8 CV fiscaux et de 58 CV réels, sera livrée à la clientèle à partir de fin mai. Sa carrosserie est en bleu, en gris clair ou en noir. La visibilité est excellente, grâce au pare-brise bombé et à la lunette arrière de grandes dimensions. Prix : 725.000 fr.

LA nouvelle voiture est dotée d'une carrosserie spacieuse et confortable, où trois passagers peuvent se loger à l'avant et trois à l'arrière, la largeur aux coudes étant de 1 m. 40. Son aérodynamisme est des plus efficaces. Quant à la visibilité, elle est excellente, aussi bien à l'avant qu'à l'arrière, grâce au pare-brise et à la lunette arrière bombée et de grandes dimensions. Comme sur la 203, le toit ouvrant a été respecté. Naturellement, les sièges avant sont transformables en couchettes. Innovation : les déflecteurs sont verrouillables, ce qui évite les effractions. Le système de climatisation est tout nouveau et empêche totalement buée et givrage. Quant au moteur, il est de même conception que celui de la 203. Il est « super-carré », de 8 CV fiscaux et de 58 CV effectifs. Course : 80 ; alésage : 73 ; cylindrée : 1.468 cmc. La boîte est à quatre vitesses synchronisées, la quatrième étant surmultipliée. Vitesse de pointe : 125 à 130 km.-h. La direction est à court braquage, et le freinage, encore amélioré, est particulièrement puissant. Le centre de gravité surbaissé, le système de suspension à roues indépendantes à l'avant, avec ressort transversal et ressorts hélicoïdaux à l'arrière avec barre stabilisatrice, assurent une parfaite tenue de route au véhicule et un confort accru aux passagers. La consommation indiquée pour la 403 est à peu près la même que celle de la 203.

LA CARROSSERIE est très spacieuse et permet à six personnes de s'installer confortablement, la largeur aux coudes étant de 1 m. 40. Les sièges avant peuvent se transformer en couchettes pour deux personnes. Une climatisation air chaud, air froid assure la suppression de la buée et empêche le givrage.

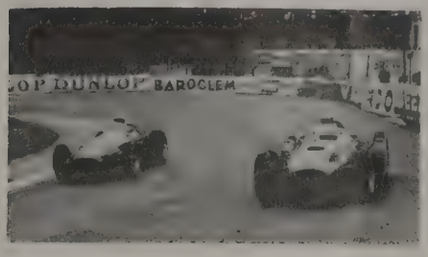


LE COFFRE ARRIERE (ci-contre) est sensiblement plus vaste que celui de la 203. Comme il est de tradition chez Peugeot, la carrosserie est dotée d'un toit ouvrant (ci-dessus à gauche). Les sièges arrière (ci-dessus à droite) permettent à leurs occupants d'allonger confortablement les jambes. Les portes s'ouvrent par simple pression sur un poussoir, et un dispositif les empêche de se refermer d'elles-mêmes.

CES DEUX PHOTOS ont été prises au virage de la gare. En haut, Jean Behra précède Alberto Ascari, qui commence son attaque. En bas, Ascari, à l'extérieur, a « sauté » Behra.

★ A PAU, JEAN BEHRA

FAIT BRILLAMMENT " LA PASSE DE DEUX "



PAR R. MIOMANDRE

Le Grand Prix de Pau, disputé comme chaque année sur le circuit du parc Beaumont, au pied de cette promenade des Pyrénées au panorama unique avec sa vue sur les cimes aux neiges éternelles, a été, cette année, marqué par un accident mortel. Le jeune coureur italien Mario Albergheti, de vingt-sept ans, qui faisait ses débuts au volant d'une voiture de course, un prototype italien dû au constructeur Volpini, a, pour une cause encore inconnue, percuté la balustrade de protection au virage de la gare, l'un des points les plus spectaculaires de ce circuit de 2 km. 769 tout en courbes, en virages et dont la seule ligne droite n'excède pas 800 mètres.

Quant à la course elle-même, disputée sur cent dix tours du circuit, soit 302 kilomètres, elle fut marquée par le duel Jean Behra, sur Maserati, et Alberto Ascari, Italien, sur Lancia. A l'entraînement, déjà, les deux hommes s'étaient montrés les plus « vite », tournant à 105 kilomètres à l'heure. En course, cette moyenne n'était pas atteinte, mais Ascari réalisait, avant son abandon, 104 km. 600, et il ne faisait aucun doute que le record officiel de Behra, 104 km. 711, aurait passé de vie à trépas !

Au départ, Jean Behra et Alberto Ascari partaient en tête, et, à l'issue du premier tour, c'était Jean Behra qui passait le premier, légèrement détaché devant Ascari. Durant dix tours Jean Behra résistait victorieusement, mais au virage de la gare il était « sauté » irrésistiblement par le champion italien, et c'était l'envolée de celui-ci. Au fil des tours, alors que son réservoir d'essence s'allégeait de carburant, Ascari prenait des secondes à Jean Behra. Pour tous les spectateurs, le résultat final ne faisait aucun doute : Ascari, qui avait dominé de bout en bout, allait l'emporter. Mais il fallait compter avec la glorieuse incertitude du sport. Au quatre-vingt-dixième tour, alors qu'il possède quarante secondes d'avance sur le Français, Alberto Ascari s'arrête. C'est la panne idiote, une conduite d'huile des freins arrière a cédé. La réparation dure deux tours, et Jean Behra, sous une tempête d'applaudissements, prend la tête. Il ralentit sagement, car tout le monde a été doublé, pour l'emporter finalement à plus de 100 de moyenne, faisant ainsi la passe de deux. Quant aux autres concurrents, ils connaissaient tous les malheurs. Des Gordini aucune ne terminait. Elles étaient éliminées par des incidents divers. Pour les petites D. P. Panhard à compresseur, elles décevaient. Elles manquaient de puissance. Une mention spéciale au coureur motocycliste anglais Dicky Dale, qui remportait les deux épreuves motos 350 et 500 cm³ à 91 de moyenne.

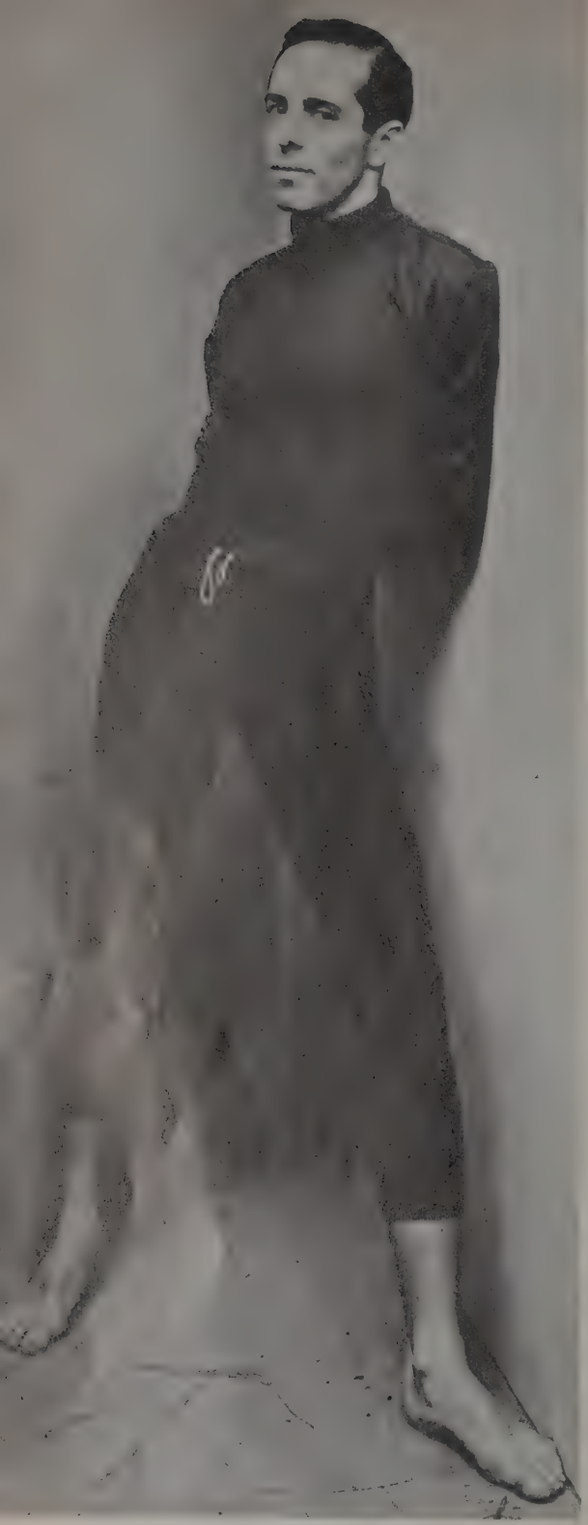
ASCARI ne garde pas rancune à son heureux vainqueur et lui donne l'accolade. CI-DESSOUS, sur cette machine carénée, l'Anglais Dicky Dale a remporté les épreuves motocyclistes.

LA PHOTOGRAPHIE MOYEN D'EXPRESSION UNIVERSEL

LA photographie trouve des applications dans tous les domaines. On a pu dire que pas une activité scientifique, culturelle ou industrielle ne pouvait se passer aujourd'hui de l'aide d'une surface sensible dans la poursuite de ses fins propres. Nous empruntons à une étude de M. Philippe de Vendeuvre, spécialiste éminent, les indications qui suivent sur les multiples utilisations de la photographie.

LES techniques d'enseignement fondées sur l'emploi du film et de la photographie multiplient l'efficacité des méthodes traditionnelles.

La solution de problèmes fondamentaux pour l'avenir du monde, tels que l'analphabétisme, l'équipement



LA PHOTO DE CARACTERE. Cet intéressant portrait en pied du danseur Jérôme Robbins, par Irwing Penn, illustre à merveille ce qui fut dit par ailleurs : à savoir que la photographie est un universel instrument par lequel le photographe exprime sa pensée, son tempérament, sa « façon de voir ». Sur l'optique, infaillible mais froide, de l'appareil s'adapte le filtre sentimental de l'opérateur. Et cela donne dans le cas ci-dessus une étude en profondeur, une image de laquelle le « caractère » du sujet jaillit en un relief puissant.

PENN Irving. Jérôme Robbins.

LA PHOTO D'ACTION. Nous sommes là devant une photographie extraite d'un film de cinéma. Cette image est le résultat heureux des optiques combinées du metteur en scène et du cameraman. Le premier a obéi à ses lois propres de manœuvres et de groupement. Il a commandé à un des quatre éléments : l'air ; l'opérateur, lui, a dirigé le « feu » des sunlights, et cette scène fixée sur la pellicule n'en est pas arrêtée pour autant, elle vibre sous le « vent ». LE VENT (1928), film de Victor Sjœström.

LA PHOTO DE GENRE. Voici tout autre chose. Ici, l'optique du photographe passe par la palette du peintre. La composition très étudiée de ce « tableau » de chevalet nous éloigne de la photographie pure. Il y a tromperie sur les moyens, et le résultat, pour saisissant qu'il soit, éclipse la personnalité d'Eugène W. Smith. C'est bien plutôt au plus grand des frères Le Nain — à Louis — auteur de « la Famille de paysans », que nous pensons.

SMITH Eugène W. Mort dans un village espagnol.

LA PHOTO TRUQUEE. Truquage ne doit pas être entendu ici au sens péjoratif. Les « trucs » d'illusionniste dont a usé le photographe Mili Gjon sont preuves de métier et traduisent merveilleusement le rythme et la multiplicité de gestes du sujet. En cela l'opérateur a rejoint le jongleur. MILI Gjon. Jongleur.

des territoires sous-développés, est largement facilitée par l'emploi des techniques des surfaces sensibles. Par le film, s'instruisent à une cadence accélérée ouvriers et ingénieurs. L'Amérique a pu former ainsi de toutes pièces, en deux ans, l'armée de spécialistes qui débarqua sur nos côtes. C'est de la même façon, aujourd'hui, que des industriels français ramènent au quart ou au cinquième de sa durée habituelle le temps de formation du personnel indigène dans leurs usines d'Afrique noire.

DANS le domaine de la recherche scientifique, les techniques des surfaces sensibles constituent un procédé d'investigation et d'étude sans lequel notre connaissance actuelle de l'univers ne serait pas ce qu'elle est. La photographie et le cinéma ultra-rapide ont permis à l'homme d'observer des mouvements trop prompts pour qu'il puisse les voir. C'est ainsi qu'il a pu analyser les modes d'écoulement des fluides (de l'eau, d'une part ; de l'air dans certaines photos prises en soufflerie et permettant la mise au point des formes optima d'une aile d'avion supersonique, par exemple). En sens inverse, si l'extrême promptitude rend notre vue impuissante, l'extrême lenteur a le même pouvoir. Mais en

photographiant telle floraison de plante rare, une fois par jour, pendant les semaines que dure ce processus dans la nature, puis en projetant ces images, les unes à la suite des autres, enregistrées sur un même film, l'homme voit vivre en quelques secondes ce que la lenteur d'un mouvement lui aurait caché.

L'EXPLORATION de l'espace dans sa double dimension de grandeur et de petitesse dépend largement de ces mêmes techniques. On parle de la puissance du télescope du mont Palomar, on parlera demain de celle du télescope électronique mis récemment au point par la technique française. Mais sait-on que le pouvoir de ces instruments est, en grande partie, celui du film sensible, qui, disposé derrière leur optique, enregistre l'image de l'objet étudié ? Cette image sera ensuite, toujours sur une surface sensible, considérablement agrandie. Ce que nous venons de dire du télescope électronique s'applique au microscope électronique. En matière de recherche atomique, on a pu mesurer l'énergie de toute une série de rayonnements en observant, soit en altitude, grâce à des ballons-sondes, soit à de grandes profondeurs sous la mer, les conditions dans lesquelles ils désintégraient des atomes contenus dans l'épaisseur d'une plaque photographique. Dans le domaine industriel, les constructeurs de pipe-lines vérifient en les radiographiant l'homogénéité de leurs soudures. La radiographie de pièces métalliques a permis l'étude des tensions internes auxquelles ces pièces sont soumises. On connaît l'emploi en médecine et en chirurgie des rayons X et des surfaces sensibles à ce type de rayonnement. Des dizaines de millions de films radio-sensibles sont utilisés chaque année. La photographie aérienne permet des relevés cartographiques extrêmement rapides. Celui de Madagascar a pu être fait en quelques mois. Des films spéciaux ont permis, pendant la guerre, des photographies de positions ennemies à travers des bancs de nuages considérables. L'étude de ces photographies par des procédés stéréoscopiques a permis, en de nombreux cas, de déceler les camouflages à l'abri desquels l'ennemi se dissimulait. La photographie aérienne est également utilisée pour les recherches archéologiques. Dans certaines conditions d'éclairage, des photographies de terrains ont fait apparaître des cités et des emplacements que les yeux de l'homme ne pouvaient distinguer.

Enfin, c'est à des photographies sur films sensibles aux rayons infrarouges qu'on dut de pouvoir distinguer les faux tableaux de maîtres des vrais et aussi les retouches successives effectuées sur des toiles originales.

CES rayons sont, en effet, réfléchis différemment par les pigments utilisés par les peintres d'autrefois et par leurs successeurs.

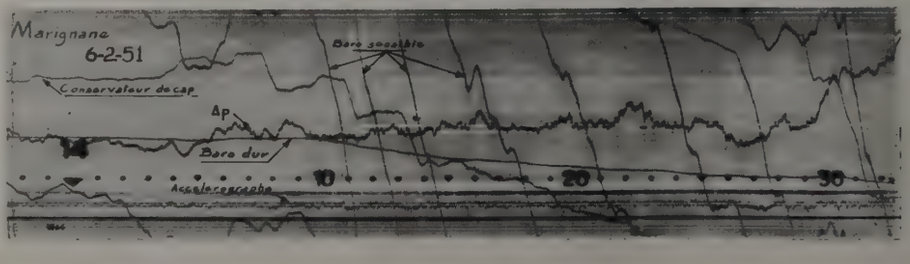
Les surfaces sensibles ont donc bien conféré à l'œil et à la mémoire de l'homme un pouvoir nouveau, et cela explique le rôle sans cesse grandissant qu'elles jouent dans les secteurs les plus divers de l'activité humaine.

Nous n'en avons d'ailleurs donné ici qu'un très bref aperçu. Puisque nous venons d'évoquer les services rendus en matière d'expertise de tableaux, comment ne pas relever l'intérêt que présente la connaissance par l'image des trésors artistiques accumulés au cours des siècles par les civilisations les plus diverses ? La reproduction des chefs-d'œuvre de toutes les époques est, à n'en pas douter, un puissant moyen d'éducation.

En même temps, par les comparaisons qu'elle facilite, elle peut conduire à une meilleure compréhension des peuples les uns à l'égard des autres, en permettant de parvenir à un sentiment juste de la relativité des valeurs auxquelles est parvenu chacun de ces peuples.

Et il n'est pas besoin d'insister davantage pour faire comprendre la puissance que la diffusion quasi instantanée par les techniques du belinogramme ou de la télévision, la reproduction de la réalité par la presse illustrée et par le cinéma ont revêtu dans le monde d'aujourd'hui, forgeant ainsi, pour des êtres que tant de divergences séparent, une sorte de psychologie collective dont on peut espérer quelque jour des effets bienfaisants.

LA PHOTO SCIENTIFIQUE. Il n'est rien que nous puissions dire que le lecteur n'ait déjà compris devant cette image de l'immense intérêt que représente pour le médecin ou le chirurgien la radiophotographie. RADIOGRAPHIE du champ pulmonaire droit après injection de lipiodol Falc.



LA PHOTO-CONTROLE. La photographie permet d'obtenir par une méthode simple l'enregistrement de toutes les mesures, de tous les phénomènes de dilatation, de déplacement et d'effort. ENREGISTREMENT photographique d'un essai en vol à bord d'un avion. (Cliché C. E. V., Brétigny-sur-Orge. Papier d'enregistrement Kodak.)

★ AUX QUATRE COINS DU MONDE DU 20 MARS AU 15 AVRIL

« EN BREF »

PENURIE

IL n'y aura pas de baisse des prix cette année au pays des Soviets. La pénurie de certaines denrées essentielles interdit, en effet, a déclaré M. Khrouchtchev, l'augmentation du pouvoir d'achat de la population. Mais pour parer à l'insuffisance de la production agricole qu'il a publiquement dénoncée, le successeur de Malenkov annonce que des dizaines de milliers de militants communisés seront dirigés vers les exploitations rurales pour réchauffer le zèle des paysans.

CENTRALE-ROBOT

ON a inauguré, aux environs de Metz, la centrale de Richemont, où sont utilisés les excédents de gaz des hauts fourneaux évacués de cinq usines sidérurgiques du bassin de Briey.

Cette centrale, qui, dans quelques mois, fournira, grâce aux 300.000 mètres cubes de gaz-heure jusque-là brûlés faute d'emploi, 100.000 kWh., présente cette particularité qu'une vingtaine d'hommes suffisent de leur poste de commande à surveiller les opérations de cette usine-robot.

PURGE CHINOISE

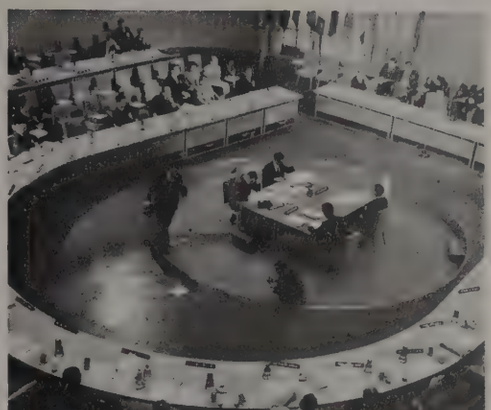
DANS les Etats d'obédience marxiste, la purge est devenue une médication classique. On y recourt volontiers dans la Chine de Mao Tse Toung. L'un des leaders les plus en vue de la République démocratique, Kao Kang, l'artisan de la reconstruction industrielle, animateur du « combinat » mandchourien d'Anshan avec ses soixante usines monstres, a été expulsé du parti par ses collègues, auxquels sa popularité et son ambition portaient ombrage. Le chef communiste ainsi disgracié s'est réfugié dans le suicide, seule porte ouverte à l'Est pour ceux qui ont cessé de plaire.

BATAILLE POUR LE NIL

LA rupture des négociations pour la répartition des eaux du Nil accentue au Soudan le courant séparatiste qui s'amplifiait depuis la disgrâce du général Neguib. Le parti gouvernemental unioniste, favorable jusque là à la fusion, réclame à son tour une République soudanaise indépendante et souveraine, ce qui n'est certes pas pour déplaire à nos amis britanniques. Patience et longueur de temps... restent leur politique au Moyen-Orient.

FOUDRES MOUILLEES

ANEURIN BEVAN, l' « enfant terrible » du travaillisme britannique, restera au sein du Labour Party, son expulsion, réclamée par le groupe parlementaire, ayant été différée par le Comité exécutif, grâce à l'intervention de M. Attlee. Le leader des progressistes mondiaux avait donné à ses collègues l'assurance qu'il respecterait désormais la discipline de son parti, mais la perspective d'élections générales imminentes n'a pas été étrangère à cet arbitrage qui préserve l'unité du socialisme anglais. Quelques jours plus tard, en effet, M. Anthony Eden, le nouveau « Premier », annonçait la dissolution du Parlement pour le 6 mai, les élections générales étant fixées au 26 mai.



TOKIO, 21 MARS. 200 délégués de 24 pays participent à la session de la Commission industrielle et commerciale pour l'Asie et l'Extrême-Orient où les Russes demandent l'admission de la Chine et de la Corée du Nord.

SUEZ, 22 MARS. Les forces armées égyptiennes ont pris possession des installations militaires britanniques du canal en présence du colonel Abdel Nasser, devant lequel défilent les contingents féminins de la garde nationale.

BREST, 26 MARS. La concluante mais rude expérience que poursuivent les naufragés volontaires de la marine indique quelle endurance montra le docteur Bombard, solitaire et sans vivres pendant des mois sur l'Océan.

UN SECRETAIRE A LA PAIX

AUX Etats-Unis, le gouvernement s'est enrichi d'un « secrétariat à la Paix ». Son premier titulaire, Harold Stassen, était qualifié par ses longues années de propagande en faveur de la coopération internationale. Il s'efforcera, a-t-il déclaré, de trouver de nouvelles méthodes pratiques pour aboutir à la réalisation d'un désarmement international, notamment dans le domaine nucléaire.

UNE BELLE PERFORMANCE

PARTIS de Grenoble à bord d'un planeur, deux jeunes pilotes français, J. Poncet et J. Perrier, utilisant avec adresse les courants ascendants, ont survolé, à 5.400 mètres, le massif de la Meige pour passer en Italie, où ils ont posé leur appareil aux environs de Turin. Les « velivoles » n'ont pas fini de nous étonner !

MIGRATION SCIENTIFIQUE

UNE nouvelle fournée d'une centaine de techniciens allemands, spécialisés, durant la guerre, dans l'étude des fusées et engins téléguidés, viennent d'être naturalisés citoyens américains, dans l'Alabama. Parmi eux figure le Dr von Braun, qui, en 1944, mit au point les fameux V2, dont Hitler attendait merveille.

VOYAGE UTILE

LE Premier italien, M. Scelba, n'est pas rentré les mains vides de son voyage en Amérique du Nord. Outre l'assurance d'une collaboration économique plus active, il a rapporté de Washington 70 millions de dollars destinés à la réforme agraire en Italie du Sud et à l'équipement nécessaire pour la construction de piles atomiques à usage industriel.

FIAT LUX

LES 55.000 ouvriers et employés des usines Fiat étaient depuis des années dominés par la C.G.T. communisante, qui, en 1954 encore, disposait de 63 % des voix aux élections des commissions intérieures.

Au récent renouvellement, ses candidats n'ont réuni que 19.000 suffrages, alors que 20.000 voix allaient aux démocrates chrétiens et 11.300 aux syndicalistes socialistes. Cet échec spectaculaire a eu un profond retentissement dans toute l'Italie, et il n'a pas été sans faciliter les négociations de M. Scelba aux U. S. A.

ESPACE VITAL

UNE « Commission des communications interplanétaires » a été instituée à Moscou en vue de diriger les travaux relatifs à la possession de l'espace cosmique. Ses membres se préoccuperont, après les Américains, de la création d'un « laboratoire automatique » qui, lancé au delà de la zone atmosphérique, évoluerait durant de longues périodes autour de notre planète.

Cette concurrence en matière de satellites artificiels pose une autre question : celle de la souveraineté des Etats sur leur espace atmosphérique, c'est-à-dire des frontières circum-terrestres dont les limites restent à établir. Des juristes s'en préoccupent déjà !

AUX QUATRE COINS DU MONDE ★

« EN BREF »

LE NEPTUNO

LA limitation des eaux territoriales, dont se préoccupe l'O. N. U., pose des problèmes délicats, tant en raison des prétentions émises par certaines nations riveraines et des convoitises qu'éveillent les ressources pétrolières sous-marines que de l'intention prêtée aux U. S. A. de développer leurs installations de radar sur des îles artificielles le long des côtes américaines.

Une centaine de parlementaires britanniques ont présenté au Foreign Office le plan d'un Empire maritime mondial placé sous la souveraineté de l'O. N. U. et qui comprendrait la haute mer et son sous-sol au delà des eaux territoriales strictement limitées. Ainsi, disent les promoteurs du « Neptuno », l'exploitation de la mer et de ses richesses se ferait au bénéfice de l'humanité tout entière. Une police navale internationale aurait mission d'exercer son contrôle sur ce « territoire » mondial aquatique jusques et y compris l'Antarctique...

L'ISOLE

UN monument Lyautey devait, on le sait, être érigé dans la capitale. Mais les admirateurs du maréchal ont estimé indécente l'idée de reléguer ce monument dans une île du lac Daumesnil, alors que le parvis du musée de la France d'outre-mer semblait l'emplacement tout indiqué. N'est-il pas normal, en effet, que l'effigie du « Grand Africain » se dresse sur le lieu même où il présida, en 1931, à l'éclosion de cette Exposition coloniale où la « plus grande France » devait trouver son ultime expression ?

ENTREE DE JEU

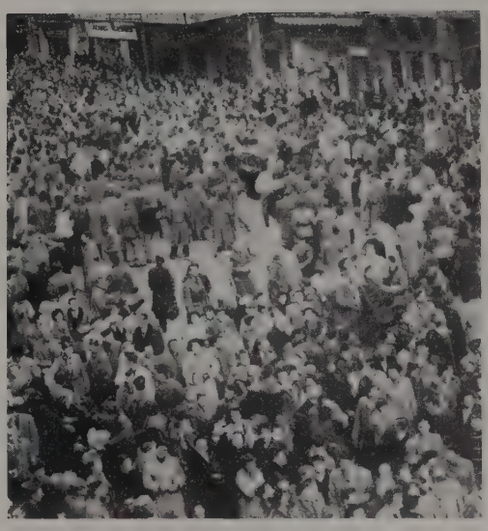
EN prévision des pourparlers de paix qu'il compte entreprendre avec l'U. R. S. S., M. Hatoyama a déclaré à la Chambre haute de Tokio qu'il entendait demander le retour au Japon du sud de l'île Sakhaline et des îles Kouriles, que les Soviétiques s'étaient vu attribuer lors de la conférence de Yalta.

BIS REPETITA

COMME en 1934, politique et propagande ne font pas halte devant ce temple de l'art, dont, pour la seconde fois, je suis dans l'obligation de prendre congé... tel est le p. p. c. qu'a laissé le célèbre chef d'orchestre Eric Kleiber avant de quitter l'Opéra de Berlin pour gagner la zone occidentale avec sa famille. Eric Kleiber, en effet, avait déjà émigré en 1935 pour fuir la dictature hitlérienne.

BOURREAUX D'ENFANTS

LES jurés de la Seine ont condamné aux travaux forcés à perpétuité un père tortionnaire qui avait fait mourir sous d'atroces traitements sa fillette de deux ans et demi. La même peine a été infligée à la mère indigne, qui assistait, passive, à ces tortures. Encore l'avocat général a-t-il regretté de ne pouvoir requérir, en l'occurrence, la peine de mort ! Serait-ce la fin de l'incompréhensible mansuétude dont bénéficiaient trop souvent devant les tribunaux les bourreaux d'enfants ?



BRUXELLES, 28 MARS. La « querelle scolaire » qui dresse contre le ministère Van Acker les catholiques hostiles à la réduction des subventions aux écoles libres vaut à la capitale en état de siège une journée fiévreuse.

PARIS, 3 AVRIL. A l'Arc de Triomphe, devant une plaque portant cette inscription : « Aux combattants d'Indochine, la France reconnaissante », les anciens d'Indochine, durant leur congrès, ont incliné leurs drapeaux.

VIENNE, 16 AVRIL. A son retour de Moscou, où il est parvenu à obtenir un accord sur le futur statut qu'attend l'Autriche, le chancelier Raab (à gauche) est chaleureusement félicité par ses collègues du gouvernement.

TELEPHONE ROULANT

DES essais radiotéléphoniques concluants ont été effectués sur la ligne Charleville-Hirson en vue de démontrer la possibilité d'assurer une liaison constante entre un train en marche et le réseau des P. T. T. C'est ainsi que, de son bureau, le président de la S. N. C. F. a pu converser avec le directeur des installations, qui avait pris place dans ce train-essai. Il sera donc possible, un jour, aux usagers du rail d'obtenir une communication directe avec des abonnés du téléphone ou avec leur bureau.

CHACUN SON TOUR

IL n'aura pas fallu vingt mois au général Zahedi pour apprécier la fragilité du pouvoir absolu en pays persan. Le « tombeur » de Mossadegh, par son coup d'Etat de 1953, avait ramené en Iran le shah Rehza Pahlevi. Le voilà limogé, à son tour, pour « raisons de santé ». En fait, les conflits d'autorité se multipliaient entre le souverain et le chef du gouvernement. « Zahedi n'était plus l'homme de la situation », a dit Hussein Ala, son successeur.

« PUISSANCE REDUITE »

DERNIER en date des engins militaires, une bombe atomique de puissance réduite, lancée d'un avion, a explosé au-dessus du désert du Nevada. Les effets de ce nouveau projectile sont tels qu'une flotte aérienne au-dessus de laquelle il éclaterait serait complètement anéantie.

PERDUS EN MER

LA Conférence asiato-africaine de Bandoeng, qui s'est déroulée sous le signe de l'anticolonialisme, a mal débuté. Un Constellation d'Air-India, qui emmenait de Hong-Kong en Indonésie une partie des délégués de la Chine rouge, a disparu au large de Bornéo. « Sabotage dû à des agents américains », a déclaré Chou En Lai en arrivant à Bandoeng. Mais les autorités britanniques de Hong-Kong, également mises en cause par Pékin, ont protesté énergiquement contre les accusations communistes.

QUI DIT MIEUX ?

MOTORISER l'agriculture devient un impératif urgent, tant pour assurer un rendement meilleur au travail de la terre que pour enrayer l'exode croissant des familles rurales vers les villes. Les paysans d'Aspères, un petit village du Gard, l'ont compris. Se constituant en coopérative d'achat, sur l'initiative du maire, ils ont pris possession, le même jour, de cinquante-sept tracteurs agricoles, qui sont aussitôt entrés en service, les moniteurs d'une école d'agriculture ayant initié les intéressés au maniement de ces pacifiques engins.

QUERELLE DE FAMILLE

UNE révolution de palais, fomentée au Yémen par Abdullah, le frère du roi Ahmed, a tourné court. Le souverain, assiégé dans sa demeure par les insurgés, a été délivré par son fils et par les tribus fidèles. Selon la coutume, le frère félon a été mis aux fers... en attendant la suite.

MANIFESTATION FRANCO-SUÉDOISE

UNE Quinzaine française vient d'avoir lieu à Stockholm, qui a remporté un grand succès. Le jour de l'inauguration, M. Leroy, commissaire général, directeur du comité permanent des foires à l'étranger, Mme Ragnar Sachs, femme du président de la Nordiska Kompaniet, et M. B. de Nork, directeur du Syndicat national des exportateurs de publications périodiques françaises, ont reçu au stand des revues de France S. A. R. le prince Bertil, qui s'est vivement intéressé aux productions de notre pays.

A L'ÉLECTRICITÉ DE FRANCE

A LA Biennale de l'Information, qui se tiendra à Evian les 13, 14 et 15 juin, l'Electricité de France présentera l'information en ce qui concerne l'énergie. A cette occasion un voyage auquel sont invités les membres du corps diplomatique, des parlementaires et des journalistes permettra à M. Flouret, président du conseil d'administration de l'E. D. F., de présenter à ses hôtes les travaux d'aménagement de la haute Isère et de l'Arc.

D'autre part, l'E. D. F. tiendra une place importante à la Semaine de Sécurité, qui aura lieu au début de juin à la Maison de la Chimie, et dont M. le Président de la République a accepté la présidence.

LE NOUVEAU DIRECTEUR D'AIR FRANCE

MONSIEUR LOUIS LESIEUX, directeur général de l'aéroport de Paris, a été nommé directeur général d'Air France. MM. Raymond Dupré et Robert Montarnal ont été nommés directeurs généraux adjoints.

Le nouveau directeur général est né en 1907, à Liévin (Pas-de-Calais). Ancien élève de Polytechnique, il a exercé différentes fonctions dans le nord de la France, puis dans les Alpes-Maritimes. Auteur du plan de réorganisation de l'aéroport d'Orly, il dirigeait depuis 1948 l'aéroport de Paris.

MORT DE L'AMIRAL LACAZE

L'AMIRAL LACAZE, doyen de l'Académie française, qui avait été victime d'une chute entraînant une fracture du col du fémur, a succombé à son domicile parisien. Il était âgé de quatre-vingt-quinze ans. Ses obsèques ont eu lieu aux Invalides, en présence d'une foule nombreuse. Notre photographie montre le général Weygand s'inclinant devant la dépouille mortelle. Au centre, M. Georges Lecomte ; à l'extrême gauche, M. Marcel Pagnol.

Le fabricant spécialiste du siège *présente...*

son "SALON CALYSSE"

Exposition permanente de 300 modèles de Fauteuils, Salon et Canapés transformables

FACILITÉS DE PAIEMENT

ERTON

Livraison franco dans toute la France

Document N° 25 sur demande

16, RUE FABRE D'ÉGLANTINE - PARIS XII°

PUBLIVA

LOCH

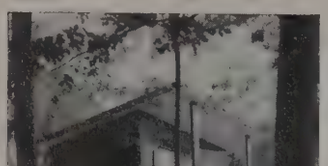
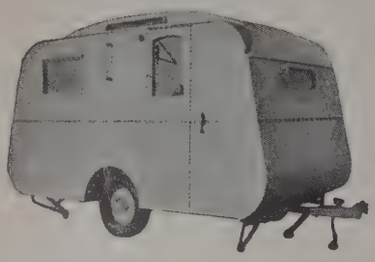


Photo P. Belzeaux, Saint-Germain.

CHALETS
WEEK-END
ÉTS HÉGUY Fils
Constructeurs - Nombreuses références
22, rue de Fourqueux
ST-GERMAIN-EN-LAYE (S.-et-O.)
Foire de Paris : Terr. R. - Quart. 116
Bâtiment - Stand 116 - 16



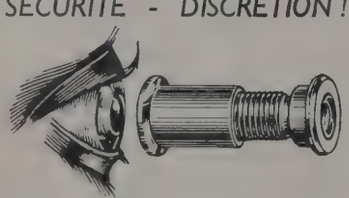
ROULOTTES
ALBUET
131, Bd Carnot
LE VÉSINET (S.-et-O.)
Tél. : PRIncesse 09.66
à 15 minutes de la gare Saint-Lazare
à 20 » » » Porte Maillot

CHAMPAGNE
COGEVI
AY-CHAMPAGNE

PRODUIT DE LA
COOPÉRATIVE GÉNÉRALE DES VIGNERONS
AY-CHAMPAGNE
FOIRE DE PARIS
Salon des Vins - Allée J - Ilot 126
TARIF SUR DEMANDE AGENTS DEMANDÉS

TOURNIQUETS BABY 2 et 4 PLACES
PORTIQUES TOUTES DIMENSIONS
TABLES DE PING-PONG
BALANÇOIRES SUR PORTIQUES
CANAPÉS BALANÇOIRES
MANÈGES - AGRÈS
TOBOGGANS - TENNIS
MARCHAND - SPORTS
21, rue du Gué
RUEIL-MALMAISON (S.-et-O.)
Tél. : MAL. 08-93

SÉCURITÉ - DISCRÉTION !
Voyez sans être vu !



BLOSCOP
le plus petit judas optique du monde permet de voir de face comme de côté tout visiteur ami ou importun qui se présente à votre porte
BLOSCOP - 51, rue de Provence
PARIS Tél. : TRI. 88-31

R.L.D
"Capitonnez" votre maison
avec ROL-ISOL
rouleaux de Fibre de verre enrobée de papier.
Votre maison sera fraîche l'été.
L'hiver, vous économiserez 30 % de combustible
Efficace - Economique - Pose très facile
ISOVER ST GOBAIN
Renseignez-vous
au Centre de Documentation St-Gobain
16, av Matignon, PARIS 8e - BALzac 18-54

A LA 44E FO

LA 44e Foire de Paris se tiendra du 14 au 30 mai. Chaque année, cette manifestation économique prend plus d'importance, et de toutes parts les visiteurs y affluent. Une simple indication de superficie permet de prendre la mesure de cette importance : la Foire occupe en pavillons et en bâtiments divers 160.000 mètres carrés, auxquels viennent s'ajouter 140.000 mètres carrés de plein air. Et cette vaste surface se révèle déjà insuffisante, le nombre des participants allant en augmentant. C'est dire que le Comité de la Foire se trouve devant un problème difficile, né du succès même de son organisation.

On sait que l'U. R. S. S. a renoncé tardivement à figurer à la Foire de Paris. En revanche, parmi les participations étrangères, au nombre desquelles il faut compter le Mexique et le Chili, les Etats-Unis occuperont une place de premier ordre. Le pavillon qu'ils ont fait construire est un bâtiment de 1.100 mètres carrés et de 11 mètres de haut, édifié près d'une des grandes portes du parc. La façade en sera entièrement vitrée, et une grande partie des faces latérales du pavillon sera également en verre. Le toit de cette maison de verre sera fait de tôle d'aluminium et surmonté d'un grand mât au sommet duquel la bannière étoilée flottera dans le ciel de Paris.

En même temps qu'ils présenteront dans ce pavillon les spécimens de leur puissante industrie, les Etats-Unis, saisissant l'occasion qui leur est offerte, envoient en France une mission commerciale qui aura pour tâche de documenter et de renseigner les exportateurs français sur les possibilités du marché américain et sur les conditions de fonctionnement de ce marché. C'est ainsi qu'un expert dans les questions de douanes, attaché à cette mission, débrouillera, pour les intéressés, les problèmes casse-tête que pose toujours la complexe législation douanière.

Près des Etats-Unis, le Canada — dont la participation à la Foire avait, l'an passé, soulevé un vif intérêt — a décidé de consacrer son pavillon aux fourrures. On y verra donc toutes les variétés que peut fournir le Canada, depuis le rat musqué et l'écureuil jusqu'au vison et à l'hermine. Le ministère des Affaires du Grand-Nord a tenu que soit joint à cette collection un manteau de soirée en renard blanc de l'Arctique qui suscitera certainement bien des admirations et bien des convoitises. Un expert officiel du gouvernement canadien, aussi bien pour les fourrures sauvages que pour celles d'élevage, se tiendra en permanence au stand pendant toute la durée de la Foire.

Du côté français, une large place est réservée au matériel de travaux publics. La valeur de celui qui sera exposé atteint, nous a-t-on dit, 10 milliards. C'est ce matériel qui a permis à nos entreprises quelques-uns de ces travaux gigantesques qui font honneur au génie civil français : le plus grand pont d'Europe, le fameux pipe-line de la région havraise, etc. C'est dire qu'il sera examiné avec attention, et non pas seulement par les spécialistes. Et puisque nous parlons de construction, ne manquons pas de signaler l'apport à la Foire des matières plastiques, considérées du point de vue de leur utilisation dans l'industrie et dans le bâtiment. C'est ainsi que les visiteurs pourront voir des plaques ondulées de couverture en polyméthacrylate de méthyle ou en polyesters, renforcées de tissu de verre. En même matière, des panneaux insonores et des panneaux isothermes. Ce n'est pas seulement dans la construction qu'on trouvera les plastiques, mais dans l'ameublement lui-même, avec des panneaux décoratifs en stratifiés destinés à la cuisine ou au fumoir, avec des meubles. Autre application : les coupoles d'éclairage solaire déjà employées à l'hôpital reconstruit de Saint-Lô, où elles répandent lumière et joie.

ENSEMBLIER - DÉCORATEUR
MEUBLES DE STYLE
Merisier et Bois de Rose
Lits et Sièges capitonnés - Décors de fenêtres - Rideaux et couvre-lits brodés haute décoration - Tissus d'Ameublement
CONSEILS - DEVIS - MAQUETTES
HÉLÈNE GUÉRARD
MAISON FONDÉE EN 1860
29, Faubourg-Saint-Antoine, PARIS XIe - Tél. : Dorian 79-25

RE DE PARIS

Il n'est certes pas question d'examiner ici en détail les innombrables articles qui sollicitent l'attention du promeneur à cette Foire, mais il nous paraît utile de signaler quelques nouveautés qui, dans des domaines différents, paraissent destinées à susciter la curiosité du public. Ainsi la remorque de camping automobile qui, par pliage, s'aplatit jusqu'à ne mesurer que 1 m. 28. Cette remorque, pour laquelle on a largement utilisé les matières plastiques, se présente comme très bourgeoisement confortable puisqu'on y trouve un grand lit de 1 m. 40 de large formé par les deux banquettes et la table, un meuble de cuisine avec réchaud à deux feux, un meuble de toilette et une grande glacière. Et pour nettoyer cet appartement ambulant vous pourrez utiliser un petit aspirateur qui ne mesure que 25 centimètres et ne pèse que 1 kg. 300. Il est d'ailleurs tout aussi recommandé pour faire le ménage dans votre intérieur habituel.

Les enfants ne sont pas oubliés à la Foire de Paris, et la passion qu'ils montrent pour les jouets mécaniques trouvera amplement à s'y satisfaire. Voici l'hélicoptère géant ; voici, pour de futurs entrepreneurs, la pelleteuse mécanique ; et voici l'auto dont le mécanisme à friction assure non seulement la marche en ligne droite, mais le changement de direction lorsque la voiture rencontre un obstacle.

Si le rayon des jouets est abondamment pourvu, la maman trouvera, elle aussi, nombre d'objets qui lui paraîtront désirables, et notamment des mixers munis des tout derniers perfectionnements et appelés à rendre les plus grands services.

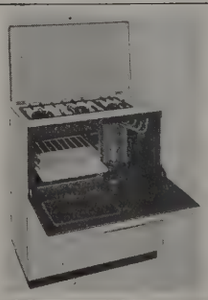
Aux automobilistes s'offrira toute une série d'accessoires ingénieux que nous n'énumérerons point et dont certains feront particulièrement l'affaire de ceux qui sont en même temps des amateurs de sports nautiques. Et, pour terminer, mentionnons la présentation du Gaz, qui prend dans la vie domestique comme dans l'industrie une place telle qu'à lui seul il est détenteur d'une véritable section de la Foire. Une visite à celle-ci permettra de se rendre compte des problèmes que posent le transport et le stockage de ce combustible et de connaître en même temps les solutions actuellement envisagées. Certaines intéressent plus particulièrement la région parisienne, où la consommation augmente à une cadence rapide.

LUMINAIRES
PETITOT
S.A.R.L. Capital 12.000.000 de francs
USINE, SALLES D'EXPOSITION, BUREAUX
10-12, rue du Vert-Bois, PARIS-III^e
Métro : TEMPLE — TUR. 94-00
FOIRE DE PARIS
HALL DU LUMINAIRE 130 — STAND 13097

Vins de Champagne
Raoul Collet
AY CHAMPAGNE (MARNE)
ASSOCIATION DE VITICULTEURS
DIRECTEMENT DE CHEZ LE PRODUCTEUR
FOIRE DE PARIS
Salon des Vins - Allée K - Ilot 105
Le prix-courant est adressé sur demande
BONS REPRÉSENTANTS DEMANDÉS

Lits Jumeaux Superposés
Lits Jumeaux Gigognes
Lits Canapés
Lits Meubles
Meubles à Éléments
Écritoires - Armoires
Sièges
ATELIER SAINT-SABIN
38, rue Saint-Sabin — PARIS-XI^e
ROQ. 23-12

LE SUPER FUL-VUE 6X6
dont le grand viseur vous permet de voir le sujet tel qu'il sera sur la photo.
L'ENSIGN FUL-VUE est l'appareil idéal pour les débutants... et pour les autres.
EN VENTE PARTOUT FRS 4.200
Flash UNIT à condensateur pour Ful-Vue
FRS 1.500
GROS - NOTICE TECHNIQUE ILLUSTRÉE franco
E^ts CHOTARD, 22, rue Bobillot — PARIS - 13^e



CUISINIÈRE LILOR 333
à bouteille butane incorporée
Cette nouvelle cuisinière, montée sur roulettes, est dotée de 3 brûleurs bien espacés, avec possibilité d'en grouper 2 pour obtenir une puissance de feu maximum.
Entretien aisé. Hauteur normalisée : 80 cm.
Prix : **33.300 fr.** (supplément pour thermostat).
Modèle également livrable pour fonctionner au gaz de ville.
LILOR, 22, rue de Lorraine, PARIS-19^e

DEUX GÉNÉRATIONS D'INSTALLATEURS
apprécient depuis 35 ans la **HAUTE QUALITÉ** de nos
CHAUFFE-EAU ÉLECTRIQUES
•
Choisissez le nouveau modèle « LEMERCIER Frères » à 5 TEMPÉRATURES réglable par commande extérieure.
Lemercier Frères CLICHY (Seine) - Tél. : PEReire 32-30

UNE STAR SE MARIE

En la petite localité d'Ivoy-le-Marron (Loir-et-Cher) a été célébré le mariage de la vedette américaine de cinéma Olivia de Haviland avec un journaliste français, M. Pierre Galante. De nombreuses personnalités de la presse, du théâtre et du cinéma étaient venues assister à la cérémonie. Le déjeuner eut lieu à Beaugency, dans un hôtel au bord de la Loire. Pendant tout le repas les trompes de chasse de la Saint-Hubert d'Orléans firent entendre d'allègres fanfares. Notre photographie montre les époux passant sous les cors de chasse. Pierre Galante tient par la main le fils qu'Olivia de Haviland a eu d'un premier mariage, le petit Benjamin Goodrich.

LE PRIX DES ROUTIERS

Monsieur François de Saulieu, directeur général des *Routiers*, organisme de défense des intérêts des chauffeurs grand-routiers, a remis le prix du meilleur reportage sur la vie de cette intéressante corporation à notre confrère Louis Caro, correspondant parisien de *la Nouvelle République* de Bordeaux, pour son reportage « les Compagnons de la grand-route ».

NOUVELLES RELIGIEUSES

LE NOUVEAU MAITRE GÉNÉRAL DES DOMINICAINS

Le R. P. Michel Brown (Irlandais) a été élu maître général des Dominicains. Il succède dans cette charge, qui lui est confiée pour douze ans, au R. P. Manuel Suarez (Espagnol), mort victime d'un accident d'automobile, le 30 juin 1954, entre Narbonne et Perpignan. Le R. P. Suarez avait lui-même succédé à un Français, le R. P. Gillet. Le nouveau maître général résidait au Vatican, ayant le titre de maître des palais apostoliques, ce qui le place parmi les conseillers du pape.

MORT DU R. P. TEILHARD DE CHARDIN

Le R. P. Teilhard de Chardin a succombé à New-York, le jour de Pâques, emporté par une embolie. Né en 1881, il avait été ordonné prêtre en 1918, mais il appartenait à la compagnie de Jésus depuis 1899. Docteur ès sciences en 1922, professeur de géologie à l'Institut catholique de Paris de 1922 à 1928, directeur de recherches au Centre national de la recherche scientifique depuis 1947, il avait été élu à l'Académie des sciences en 1950 et résidait à New-York depuis 1951.

Après plusieurs expéditions dans le bassin du fleuve Jaune et en Asie centrale, il participa très directement, en 1933, alors qu'il était conseiller géologique de la Chine, à la découverte du « sinanthrope ». C'est à cette découverte et à ses conséquences que, pendant les quinze années suivantes, le R. P. Teilhard de Chardin consacra ses études et ses recherches. Ses derniers travaux l'avaient conduit en Afrique, continent, selon lui, le plus propice aux investigations sur le foyer initial de l'humanité.

Le R. P. Teilhard de Chardin était officier de la Légion d'honneur et titulaire de la Médaille militaire.

LE CHANOINE FONTENELLE ÉLEVÉ A L'ÉPISCOPAT

Le Souverain Pontife vient d'élever à l'épiscopat l'abbé René Fontenelle, chanoine de Saint-Pierre de Rome, qui, tout en conservant ses attributions au Vatican, devient évêque titulaire de Thédalis (Carthage).

Le Pape donne ainsi au prélat français un nouveau signe de sa paternelle estime. Mgr Fontenelle, depuis de longues années, joue au Vatican un rôle des plus distingués. Il a publié divers ouvrages, dont une biographie de Pie XI. Sa culture, son affabilité sont légendaires, et la colonie française de Rome l'entoure d'une respectueuse sympathie.

SUISSE

OBERLAND BERNOIS

Paradis de Vacances

Inf. et prosp. : Agences de voyages, **Off. Nat. Suisse du Tourisme**, 37, Bd des Capucines, Paris, ou 22, Bd Victor-Hugo, Nice. VBO Interlaken ou Bureaux de renseignements locaux.

Adelboden 1.400 m. — SPORT - PLAISIR - REPOS

20 Hôtels, plus de 1.000 lits - Pensionnats - Home d'enfants - Piscine et bains de soleil - Tennis - Alpinisme - Pêche

Route automobile sans poussière - 2 Télésièges

Renseignements et prospectus : Syndicat d'Initiative Adelboden

Grindelwald 1.050 m. — Nouvelle gorge de glacier.

Le charmant village au pied des glaciers !

Accessible en auto, 22 km. d'Interlaken.

Point de départ pour la Jungfrau (3.454 m.) et du Télésiège de First (2.168 m.)

Piscine - Tennis - Alpinisme

Informations : Syndicat d'Initiative Grindelwald

GSTAAD 1.100 m. — Le brillant atout de l'Oberland.

Piscine magnifique - 10 Tennis - Mini-Golf

Télé-Siège à 2.000 m. - Télé-Cab à 1.650 m.

Manifestations mondaines - Excellents Hôtels.

Prospectus et informations : Tourist Office Gstaad.

Interlaken 566 m. — Saison : avril à octobre.

Centre de vacances et d'excursions renommé.

60 Hôtels avec 4.000 lits - Casino - Piscine

Plages - Golf miniature - Tennis - Yachting

Ski nautique - Pêche

Bureau officiel de renseignements INTERLAKEN

KANDERSTEG 1.200 m. — Le Paradis estival pour Jeunes et Vieux.

Centre idéal pour sport, récréation et excursions. Tennis. Piscine. Télésiège au lac Oeschinen. Téléphérique dans la région de la Gemmi. 1.050 lits dans toutes les catégories. Prix pour 7 jours hors-saison à partir de Fr. s. 84. Demandez brochure spéciale SP 66 par Syndicat d'Initiative.

Mürren 1650 m — PARADIS POUR TOI ET MOI !

Semaines internationales de tennis - Eldorado pour les amis de la camera - Rendez-vous des peintres et des artistes.

Sans autos et sans poussière.

Informations : Office du tourisme, Mürren.

Wengen à 1.330 m. au pied de la Jungfrau.

Bijou rare, recherché pour sa beauté et son calme

encore sans autos, mais à 15 minutes du prochain garage. Centre d'excursions. Promenades en forêt.

Chemins de fer de montagne. Tennis. Ambiance. Piscine chauffée. 30 hôtels à prix raisonnables et soignés. Information : Bureau du Tourisme, Wengen, Suisse.

IVA

LES SPECTACLES

LA PRESSE MONDIALE CÉLÈBRE LE TRIOMPHE DES

AMANTS DE VENISE

avec MARCEL MERKÈS

au THÉATRE MOGADOR

Le New York Herald écrit : « Production extravagante. Rien de pareil n'a été vu à New York depuis le grand Ziegfield. »

CASINO DE PARIS

Super Music-Hall des grandes revues

SENSATIONS DE PARIS

Spectacle d'extravagance, de rythme, de somptuosité.

LYNDA GLORIA

ALFREDO ALARIA

Principaux clous : l'Orgie à Byzance, l'Impératrice nue, les Nuits de Versailles, les Filles du Soir, le Sacrifice humain.

FOIRE INTERNATIONALE de BORDEAUX

PALAIS DE L'AUTO ET DU CYCLE

GRANDE SEMAINE DE LA MACHINE AGRICOLE

DU 19 AU 27 JUIN

DU 12 AU 27 JUIN

GALERIES

GEORGHIOU. « Famaguste », toile exposée à la Galerie Bernheim Jeune, 27, avenue Matignon et 83, Faubourg-Saint-Honoré. (Collection de Sir Winston E. Churchill.)

GALERIE DURAND-RUEL

LA VILLEON

37, AV. FRIEDLAND - Vernissage le 3 mai jusqu'au 18 inclus

SALON DE L'UNION DES FEMMES PEINTRES ET SCULPTEURS

Palais des Beaux-Arts

Vernissage le 12 mai jusqu'au 31 inclus

GALERIE PAUL PÉTRIDÈS

53, rue La Boétie

SUZANNE EISENDIECK

Vernissage le 4 mai, jusqu'au 18

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Adj. Ch. Notaires, Paris 10 mai, 14 heures

IMMEUBLE RAPPORT PARIS XVIIe

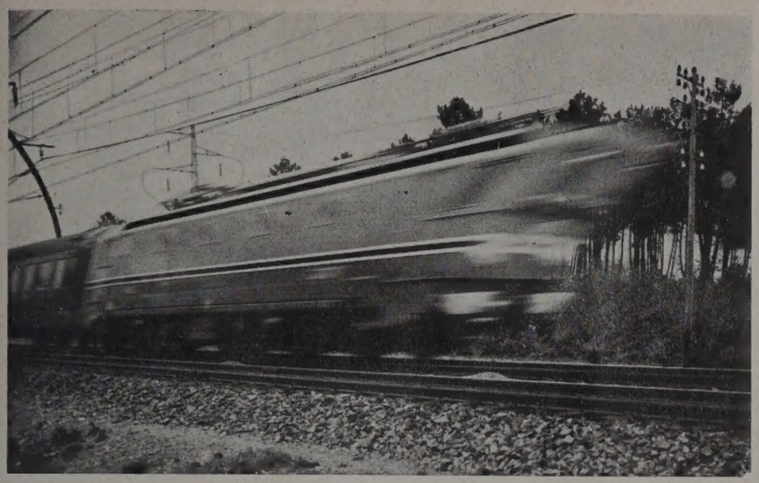
87, AVENUE DE VILLIERS

(ANGLE PLACE DU BRÉSIL)

Rev. br. ann. 1er janvier 1955 : 1.269.532 fr.

MISE A PRIX : 8.000.000 DE FR.

Me LAVERNE, not., Paris, 1 *bis*, r. du Havre



LA CC-7107 en pleine vitesse (330 km.-h.) entre Lamothe et Morcenx.

DÉTENTRICE DU « RUBAN BLEU » DU RAIL LA S.N.C.F. AMÉLIORE SON RECORD

LE 21 février 1954, la locomotive CC-7121, remorquant trois voitures de 37 tonnes chacune, atteignait, sur la section Dijon-Beaune, la vitesse de 243 km.-h. Cette performance constituait le record du monde de vitesse sur rails.

Les 28 et 29 mars dernier, deux locomotives, la CC-7107 et la BB-9004, attelées tour à tour à une même rame de trois voitures pesant au total 104,5 tonnes, dépassaient 330 km.-h. sur la ligne Bordeaux-Hendaye.

En battant son propre record avec une importante marge de vitesse, la S. N. C. F. ne faisait pas que souligner l'incontestable droit au Ruban bleu du Rail, elle réalisait un exploit sans précédent dans l'histoire des chemins de fer. Car ces vitesses spectaculaires ont été atteintes par des locomotives de série, prélevées pour la durée des essais sur le parc moteur qui assure les trains du trafic courant. Et si les parcours furent désignés comme particulièrement aptes pour effectuer des essais de vitesse, ils n'en gardèrent pas moins le caractère de sections régulièrement exploitées du réseau national, sans modifications importantes de la voie et des caténaires en vue de ces records.

Rappelons que, jusqu'à l'année dernière, le record de vitesse pure en traction électrique appartenait, depuis le 28 octobre 1903 (ce n'est pas une erreur typographique, mais bien la troisième année de ce siècle), à l'Allemagne avec 210,8 km.-h. officiellement homologués sur deux automotrices Siemens et A. E. G. Mais il s'agissait de deux machines construites dans ce but ; elles roulèrent, sans convoi, entre Marienfeld et Zossen, près de Berlin, sur une voie expérimentale. La vitesse était fabuleuse pour l'époque. Sans en nier le mérite, une telle expérience, réalisée dans des circonstances exceptionnelles, ne pouvait avoir de répercussion immédiate sur la technique ferroviaire.

En fait, la locomotive fut le premier engin des temps modernes atteignant et dépassant — peu après son invention — les 100 km.-h., et les stades de son évolution ont surtout été marqués par des possibilités de remorquer des tonnages de plus en plus élevés. Dans ce sens, les essais de la 2-D-2, qui, le 2 juin 1938, avait, entre Blois et Saint-Pierre-des-Corps,

L'AUTRE détentrice du record, la BB-9004, dont une sœur a été choisie pour les essais de télécommande entre Connerré et La Ferté-Bernard.

remorqué une rame de 177 tonnes avec une pointe de vitesse de 185 km.-h., restaient dans la logique du rail. Ces essais n'auraient pas eu les mêmes enseignements si, réduisant le tonnage remorqué, le record de 1903 avait été battu. Mais nos ingénieurs n'ont jamais perdu de vue que le chemin de fer est, avant tout, un service public. Quand un nouvel horaire améliore les relations d'une ville à une autre en augmentant le plafond de vitesse des trains de quelque 10 km.-h., c'est que la ligne a déjà été parcourue par des trains expérimentaux tracés à des vitesses sensiblement plus élevées encore. La différence des vitesses entre le train d'essai et le train régulier est, avec la signalisation, l'un des facteurs essentiels de la sécurité de ce service public. C'est en apportant ainsi à tout ce qu'ils entreprennent un esprit de haute probité technique que nos cheminots ont fait des chemins de fer français un réseau que le monde nous envie. Cette probité, qui a tenu compte avec scrupule des servitudes d'un moyen de transport, en touche aujourd'hui, par un juste retour, les grandeurs : le record de vitesse, porté en un an de 243 km.-h. à 331 km.-h. ; la possession aussi, avec le « Mistral », du train le plus rapide d'Europe. — J. F.

ROUARD

CÉRAMISTE
VERRIER

34, AVENUE DE L'OPÉRA · PARIS

DOCUMENTATION ENVOYÉE SUR DEMANDE

les magasins pilotes

présentent une sélection de meubles contemporains

RÉGION NORD
124 bis, Boulevard Magenta
PARIS - GARE DU NORD
RÉGION SUD
104, Av. du Général-Leclerc
PARIS - XIV^e

NOS RELAIS EN FRANCE ET UNION FRANÇAISE

ALGER - COVEX - 27, Boulevard Carnot. - ANGERS - INTÉRIEURS - 14, rue du Haras. ANNECY - JOURDAIN - 53, rue Carnot. - BEAUVAIS - DALLONS - 26, rue Sadi-Carnot. CASABLANCA - MEUBLES D'AUJOURD'HUI - 14, rue Aristide-Briand. - CAEN - NOYON 46, rue Écuyère. - CHERBOURG - NOYON - 20, rue de la Paix. - GRENOBLE - AMBIANCE - 5, cours J.-Jaurès. - LE HAVRE - LA CRÉDENCE - 5, rue Anatole-France, LE MANS - RABINEAU - place des Jacobins. - LIMOGES - LAURENT - 5, boulevard Carnot. - LYON - ORTEC - 9, rue Jean-de-Tournes. - PERPIGNAN - SIRE - 5, rue de la Fusterie. - RENNES - MAREL - 26, rue le Bastard - ROUEN - ASPECT - 20, place Saint-Marc. - SAINT-ETIENNE - FRAPPA - 17, rue Gambetta. - TOULOUSE - ROUBY 52, rue Boulbonne. - TUNIS - BISMUT - 8, rue de Constantine - VALENCE - ROCHEGUDE - 26, Avenue V.-Hugo. JEAN DUBUC Pub. A.M.V.S.

Réussissez toutes vos photos... tous vos films

grâce au posemètre à cellule photoélectrique

RÉALT

• LE PLUS PRATIQUE • LE PLUS MODERNE

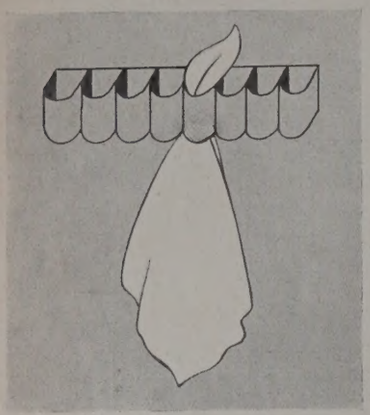
La cellule RÉALT est le seul posemètre **réellement à lecture directe instantanée** sans aucun calcul, aucun report, aussi bien en photo qu'en cinéma, en noir qu'en couleur, temps de pose et diaphragme se lisent aussi facilement que l'heure.

Demandez la documentation gratuite N° 57 à

RÉALT-PHOTO 95, r. de Flandre

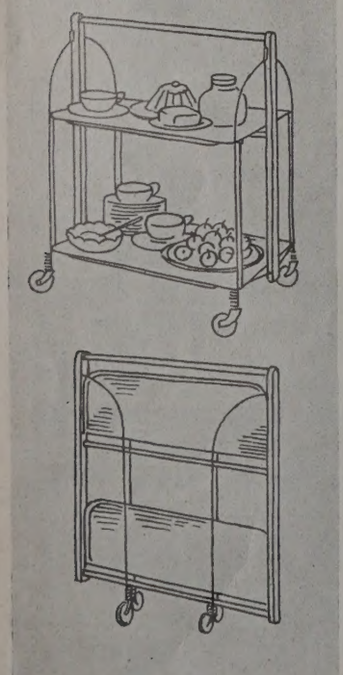
En vente chez tous les négociants en matériel photo

NOUS AVONS TROUVÉ POUR VOUS

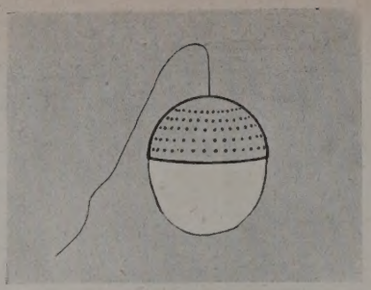


ACCROCHE-TORCHONS en matière plastique rigide. Il comprend des éléments souples amovibles qui en rendent l'emploi commode. (Demeure moderne : 450 francs.)

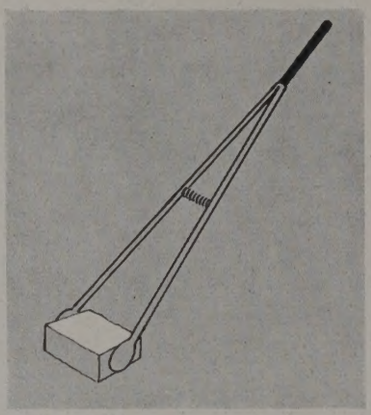
CETTE SALLE A MANGER de campagne unit la rustique simplicité imposée par sa destination à une réelle élégance. Les sièges sont garnis d'un cannage de nylon.



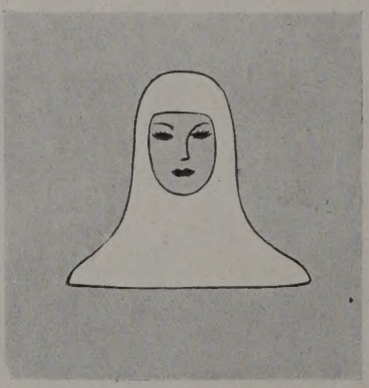
LA TABLE ROULANTE PLATEX a été indiquée, dans notre numéro d'avril, par une erreur dont nous nous excusons, comme étant vendue 6.000 francs. En réalité, le prix de cette table est de 13.500 francs.



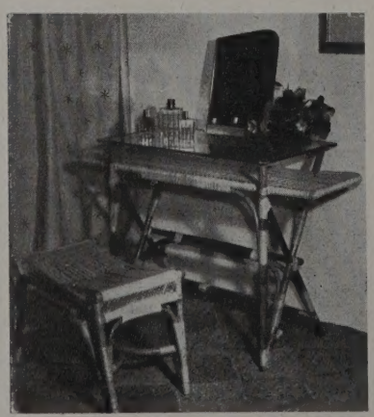
BOULE A RIZ. Cet appareil contient un litre de riz et il s'accroche au bord de la marmite. De la sorte, le riz cuit à la vapeur et ne devient pas, comme trop souvent, une espèce de colle. (La cuisine.)



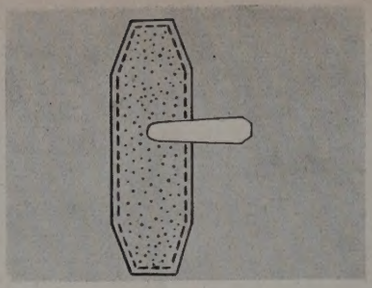
BALAI-LAVEUR. Il est muni d'une éponge Spontex et il s'essore par une simple pression des deux tiges. Le prix de cet instrument, qui gagne du temps et évite de la fatigue, est de 960 francs.



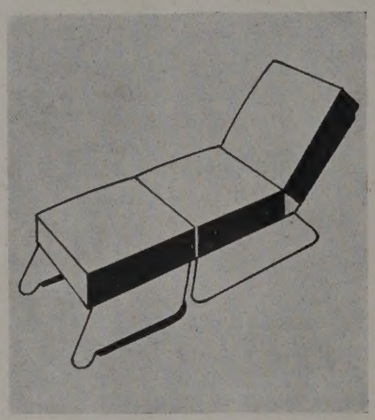
VOICI UNE CAGOULE protège-tête, qui empêche de se mouiller les cheveux pendant la douche. Elle évite aussi de se démaquiller et de se recoiffer, par exemple, en enfilant un tricot. (Plastiques.)



LE ROTIN trouve un emploi de plus en plus fréquent dans le mobilier. Cette coiffeuse est d'une élégante légèreté. Un siège également en rotin la complète. Les deux pièces sont de Louis Sognot.

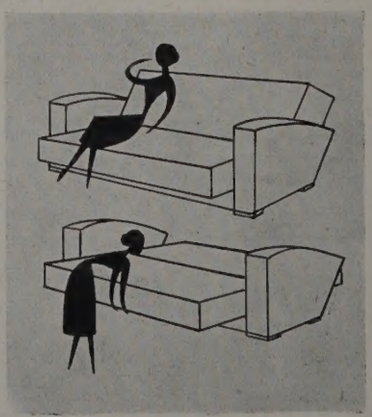


UN EMPLOI IMPREVU DU CUIR. La poignée de porte et la plaque de propreté ci-dessus, qui offrent de grandes facilités d'entretien, sont en peau de porc piquée sellier. Prix : 1.700 fr. (52, av. de Breteuil.)

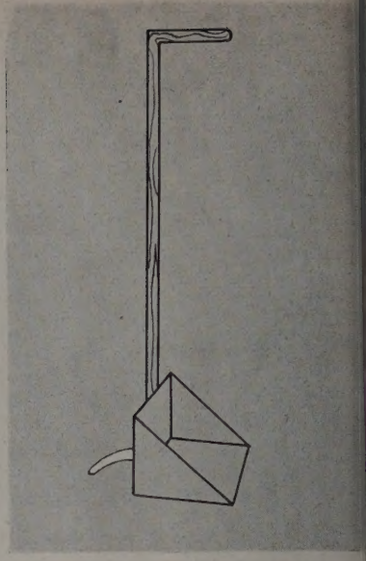


FAUTEUIL CARUELLE. Transformable, il peut prendre trois positions différentes et devenir fauteuil, chaise longue et lit. Prix variables selon tissu (Sobral, 4, rue de Maubeuge, Paris).

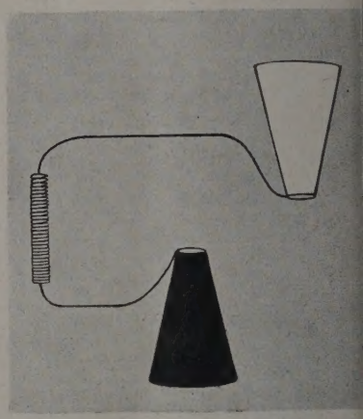
FAUTEUIL SANTIAGO. Confortable et bien équilibré, ce siège unit dans sa fabrication le métal et la matière plastique perforée. Les applications des matières plastiques se multiplient.



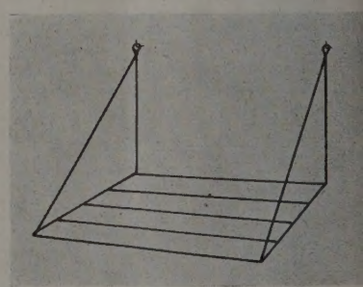
ERTON propose des sièges bas d'une grande souplesse. Il suffit de rabattre le socle pour obtenir le lit parfait qu'est le Hopsleeping automatique Erton, fort appréciable dans un petit appartement.



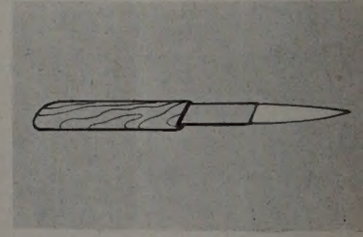
UN ETRIER maintient au sol cette pelle d'appartement et permet de ne pas se baisser pendant le ramassage des poussières. Encore un effort épargné à la ménagère dans son labeur.



APPLIQUE ORIENTABLE sur l'embase fixée au mur, assurant une meilleure diffusion de la lumière. Les réflecteurs laqués se font en toutes teintes. (Guariche, 79, rue de la Gare, Cachan.)



SECHOIR D'ACIER revêtu de matière plastique. Il s'accroche sur une porte, sur une fenêtre, au-dessus de l'évier, etc. Son encombrement est minime, car il mesure 0 m. 56 × 0 m. 40. Prix : 500 francs.



GRACE AU COUPE-FIL « Recoud vite » (bois et acier), coutures, boutonnières sont rapidement refaites, et ces menues réparations sont exécutées sans désagréments. (Prix : 195 francs.)

Cette rubrique ne comporte aucune publicité. Nous sommes à la disposition de nos lecteurs intéressés pour tous renseignements concernant les objets qui y sont signalés.

EN AUVERGNE

Certains pensent peut-être encore que faire une cure est une pénible épreuve. Je ne crois pas que la perspective de faire une cure à CHATEL-GUYON puisse provoquer un réflexe de recul. Bien au contraire.

Tout d'abord CHATEL-GUYON n'est pas une ville, c'est un jardin fleuri où, par le hasard des eaux, des villas et des hôtels se sont construits. Mais demeure toujours cette agréable et reposante impression de vivre à CHATEL-GUYON comme en pleine liberté, au milieu des champs et des bois. Evidemment, il faut s'approcher des sources pour boire de leur eau, non seulement pour faire plaisir à son médecin, mais aussi pour se procurer un bien-être personnel. Néanmoins, cette approche n'a rien de tragique. Non seulement parce que ces sources portent des noms féminins : Yvonne, Suzanne, Marguerite, Louise, mais aussi parce que la simple vision de leur jaillissement turbulent au sein des vasques gracieuses inspire une grande confiance en leur pouvoir vitalisant.

Il y a bien aussi le passage dans les établissements pour se livrer aux mains

Photo Léon Lizon

expertes des spécialistes avertis, mais qu'est-ce que cela, puisque l'on en sort tout ragaillardi, comme ayant fait peau neuve.

CHATEL-GUYON donne envie de vivre, mais permet aussi de réaliser ce désir agréablement. Peu de stations thermales peuvent s'enorgueillir de posséder une gamme d'hôtels comparables à celle de CHATEL-GUYON. Partout un accueil agréable, une bonne table à des prix pour toutes les bourses.

Chacun peut venir se soigner à CHATEL-GUYON, chacun peut y trouver l'ambiance ou le décor correspondant à son rythme de vie habituel.

Le Casino de CHATEL-GUYON, un des plus modernes de France, présente chaque saison des spectacles choisis, du plus classique au plus fantaisiste. Les curistes y terminent agréablement la journée, et dans le décor somptueux des « Ambassadeurs » se renouvellent les fastes d'antan.

Plus que jamais « CHATEL-GUYON » guérit et sourit.

SAISON 10 MAI - 30 SEPTEMBRE

RENSEIGNEMENTS SYNDICAT D'INITIATIVES OU A L'ETABLISSEMENT THERMAL CHATEL-GUYON (P.-de-D.)

LE NOUVEAU DIRECTEUR DE LA RÉGIE RENAULT

En remplacement de Pierre Lefaucheux, le gouvernement a nommé président-directeur général de la Régie nationale des usines Renault M. Pierre Dreyfus. Né à Paris le 18 novembre 1907, celui-ci — qui appartient au corps des conseillers techniques du ministère du Commerce et de l'Industrie — fut, à la Libération, ayant participé en province à l'action clandestine, nommé inspecteur général de la production industrielle. En décembre 1947, il fut appelé à siéger au conseil d'administration de la Régie Renault, dont il devint vice-président en mars 1948. La même année, il était nommé administrateur des Charbonnages de France et, en 1950, président des Houillères du Bassin de Lorraine. M. Dreyfus est officier de la Légion d'honneur.

A la tête des Houillères du Bassin de Lorraine, M. Pierre Dreyfus s'est attaché à

accélérer la réalisation du plan d'équipement et à accroître le rendement. Celui-ci a atteint en 1954, grâce à la modernisation des installations et du matériel, un niveau encore jamais atteint en Europe occidentale. D'autre part, les Houillères de Lorraine ont trouvé de nouveaux débouchés. Le gaz des cokeries, transporté en grande partie à Paris, a servi à créer une industrie des engrais et une industrie chimique des produits de synthèse. Enfin, M. Dreyfus a largement développé l'équipement social du bassin.

M. Dreyfus a déclaré, en prenant possession de son nouveau poste :

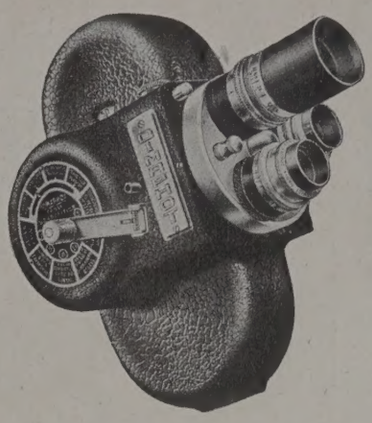
« En tant que vice-président de la Régie nationale des usines Renault, j'ai pu, au cours de ces dernières années, apprécier l'œuvre magnifique de Pierre Lefaucheux. Son énergie, la hardiesse de ses conceptions ont fait de la Régie la première entreprise française de construction d'automobiles.

» Comme je l'ai fait aux Houillères de Lorraine, j'entends poursuivre dans mes nouvelles fonctions la politique d'expansion et de modernisation que Pierre Lefaucheux avait faite sienne. Elle seule, en effet, peut garantir à chacun la stabilité de l'emploi et l'accroissement du pouvoir d'achat, dont la nation tout entière est finalement bénéficiaire. »

A L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Le professeur Jean Delay a été élu membre de l'Académie de médecine. Né à Bayonne en 1907, le professeur Delay est un des plus éminents psychiatres actuels. Il est titulaire de la chaire de clinique des maladies mentales à la Faculté de Paris et directeur de l'Institut psychologique de l'Université de Paris.

BIBLIOPHILIE
LIVRES PRÉCIEUX, GALANTS XVIII[e]
Textes princeps, complets, rares, limités.
CHEFS-D'ŒUVRE illustrés par des MAITRES
ÉDITIONS D'ART ERYX
120, Bd de la Chapelle, Paris-18[e]
Catalogue illustré franco 3 timbres



Un format révolutionnaire
le 8 mm Panoramique
avec la nouvelle camera
DIMAPHOT
BI-FORMAT 8/16 mm

- Sans objectif spécial ni complément optique.
- Image 5×7,6 mm (double du 8 mm).
- Projection de qualité : fixité et netteté des images, grâce à la perfection technique de la camera 16 mm (mécanique et optique).
- Économie : 60 mètres de pellicule 8 mm avec une bobine de 30 mètres de 16 mm standard.
- Choix du film : négatif ou inversible.
- Changement de format immédiat par simple manœuvre d'un bouton, passant du 8 mm au 16 mm ou inversement.

EN VENTE :
CHEZ VOTRE REVENDEUR HABITUEL
DOCUMENTATION - GROS - EXPORTATION
DIMAPHOT
14, rue Lincoln — PARIS (8[e])
BAL. 14-86 ET LA SUITE
DIMA PHOT

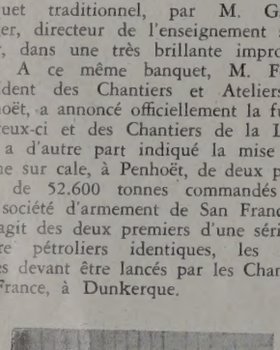
MOTEURS UNIVERSELS BERTRAND, 14-18, RUE DE TOUL, XII[e] DOR. 79-83
FOIRE DE PARIS : TERRASSE R-104 - STAND 10.471

LANCEMENT D'UN PÉTROLIER

Le lancement du pétrolier *Isocardia,* le troisième de la série des quatre pétroliers de 31.500 tonnes construits par la société des Chantiers et Ateliers de Saint-Nazaire (Penhoët) pour la société maritime Shell, a eu lieu le 25 mars. Le nouveau bâtiment, long de 201 mètres, large de 25 mètres, est propulsé par un groupe turbo-réducteur fournissant à l'hélice une puissance de 13.940 CV à 105 tours-minute.

La Shell a décidé d'intéresser à chaque lancement de ses pétroliers une catégorie sociale particulière. Pour l'*Isocardia,* c'est la jeunesse qui avait été choisie, et c'est pourquoi la mise à flot a eu lieu en présence des recteurs de dix-sept académies et des directeurs des grandes écoles accompagnés d'un groupe de leurs élèves. Leurs sentiments ont été traduits, à l'issue du banquet traditionnel, par M. Gaston Berger, directeur de l'enseignement supérieur, dans une très brillante improvisation. A ce même banquet, M. Fould, président des Chantiers et Ateliers de Penhoët, a annoncé officiellement la fusion de ceux-ci et des Chantiers de la Loire.

Il a d'autre part indiqué la mise prochaine sur cale, à Penhoët, de deux pétroliers de 52.600 tonnes commandés par une société d'armement de San Francisco. Il s'agit des deux premiers d'une série de quatre pétroliers identiques, les deux autres devant être lancés par les Chantiers de France, à Dunkerque.



LE GRAND PRIX MARTINI

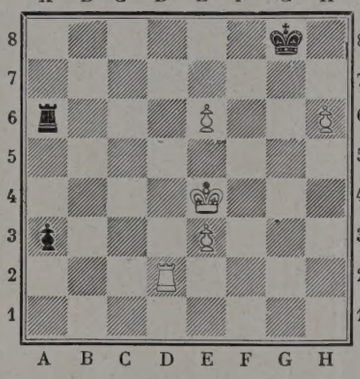
M. Pierre Fillios, de Reims, vient de se voir attribuer, pour 1954, le Grand Prix Martini de la plus belle affiche, d'un montant de 500.000 francs. Rappelons que, du 18 au 30 mai inclus, une exposition des meilleures maquettes aura lieu à la Galerie Marcel Bernheim, 35, rue La Boétie.

LE NOUVEL ADMINISTRATEUR DU COLLÈGE DE FRANCE

Professeur de langues et littératures ibériques au Collège de France, M. Marcel Bataillon a été nommé administrateur de cet établissement en remplacement de M. Edmond Faral, admis à la retraite. Celui-ci était depuis dix-sept ans administrateur du Collège de France, où il professait le cours de littérature latine médiévale. Son successeur enseigne depuis 1945 dans le grand établissement qu'il va désormais diriger. Il est membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

LES ÉCHECS (n° 129) PAR ANDRÉ CHÉRON

Solution de l'étude des frères Platoff
Casopis Ceskosl. Sachistu, 1925



Les blancs jouent et gagnent

1. Td8+, Rh7. — 2. Td7+, R×h6! (si 2 ... Rg6 ; 3. Pé7, Rf7 ; 4. Ph7, Th6 ; 5. Td8). — 3. Pé7, Te6+. — 4. Rf5! (et non 4. Rf4?, a2 Nulle ; 5. Ta7, T×é7 ; 6. T×a2, Rg6) 4. ... T×é3. — 5. Td3!! (1), Té1 (2). — 6. Td1!! (et non 6. T×a3?, Rg7! Nulle. Ni 6. Rf6?, Tf1+ Nulle ; 7. Ré6, Pa2 8. Ta3, Pa1:D) 6. ... T×é7 (si 6. ... Té2 ou è3 ; 7. Rf6-Tf2+ ; 8. Ré6, Té2+ ; 9. Rd7 ; ou 7. ... Rh5 ; 8. Rf7, Tf2+ ; 9. Ré6, Té2+ ; 10. Rd7). — 7. Rf6! gagne (menace simultanément 8. Th1 mat ; et 8. R×é7).

Commentaires.

(1) Et non 5. Ta7?, Pa2 Nulle. — 6. Rf6 (si 6. T×a2, Rg7!) Tf3+! etc. (6. ... Té2? ; 7. Ta6! gagne). Ni 5. Rf6? (sur 5. Td1? ou 5. Td2?, Rg7! Nulle) 5. ... Tf3+! (les noirs font nulle grâce à l'obstruction de la case d7, sur laquelle le roi blanc ne peut plus aller). — 6. Ré6, Té3+. — 7. Rf7 (si 7. Rd6, Pa2 8. Ta7, Td3+ ; 9. Ré6, Té3+ ; 10. Rf7, Tf3+ ; 11. Ré8, Tf2 ; ou 11. Rg8, Tg3+ ; 12. Rh8, Té3) 7. ... Tf3+. — 8. Ré8, Pa2!. — 9. Td1 (si 9. Ta7, Tf2 ; 10. Rd8, Td2+ ; 11. Rç8, Té2) ; 9. ... Rg7 (9. ... Td3 fait également nulle, car si 10. T×d3, Pa1:D et les noirs ont au moins l'échec perpétuel). — 10. Rd7 (si 10. Tg1+, Rf6 ; 11. Té1, Té3 ; 12. Tf1+, Rg7 ; 13. Td1 ou Ta1, Rf6 ; ou 12. T×é3, Pa1:D ; 13. Rf8, Dh1!) 10. ... Td3+!. — 11. T×d3, Pa1:D. — 12. Tg3+ (si 12. Pé8:D, Da4+ ; 13. Rd8, Da8+. 14. Ré7, Dé4+ et ×d3) 12. ... Rf6. — 13. Tf3+ (si 13. Pé8:D, Da4+ ; 14. Rd8, Da8+, etc.) 13. ... Rg7. — 14. Pé8:D, Dd1+ et D×f3 Nulle.

(2) Si 5. ... Té2 ; 6. Rf6! (et non 6. Td2?, T×d2! Nulle ; 7. Pé8:D, Tf2+! et a3-a2. La dame ne pourra jamais prendre la tour sans laisser le pion noir faire dame, ni le pion qui restera défendu par la tour. En cas de menace de mat par la dame, un échec de la tour chassera le roi blanc et parera ainsi la menace. Le seul danger à éviter est la prise de la tour avec échec ou menace de mat.) 6. ... Tf2+. — 7. Ré6, Té2+ (si 7. ... Pa2 ; 8. Td1). — 8. Rd7, Pa2. — 9. Td1!, Td2+ (la dernière ressource des noirs est de faire une dame et ensuite échec perpétuel. Mais il n'y aura pas d'échec perpétuel). — 10. T×d2, Pa1:D. — 11. Td6+! (et non immédiatement 11. Pé8:D?, Da4+ Nulle par échec perpétuel ; 12. Ré7, Dé4+. 13. Rd8, Da8+) 11. ... Rg7!.— 12. Pé8:D, Da7+ (si 12. ... Da4+ ; 13. Tç6, Da7+. 14. Tç7, Da4+ ou d4+ ; 15. Ré6+) ; 13. Rd8, Da8+ (si 13. ... Da5+ ; 14. Ré7, Dé5+ ; 15. Rd7, Db5+ ; 16. Tç6). — 14. Ré7, Dé4+. — 15. Té6!, Db4+ (si 15. ... Db7+. 16. Dd7. Si 15. ... Dh4+ ; 16. Rd7, Dd4+ ; 17. Rç6, Dç4+ ; 18. Rb7, Db3+ ; 19. Tb6, Df3+. 20. Dç6). — 16. Rd7, Db7+ (si 16. ... Db5+ ou a4+ ; 17. Tç6). — 17. Rd6, Db4+ (si 17. ... Db6+ ou a6+ ; 18. Dç6). — 18. Rç6, Da4+ ou ç4+. — 19. Rb7, Db3+. — 20. Tb6, Df3+. — 21. Dç6 gagne, car les noirs n'ont plus d'échec (si 21. ... Df7+. 22. Dç7 échangeant les dames) et succomberont rapidement soit par mat, soit par échange de dame blanche ou tour contre dame noire.

Bibliographie

Victor Kahn : *la Pratique moderne des ouvertures dans la partie d'échecs.* 2e édition 1954, complètement revue, mise à jour et augmentée. Editeur : Le Triboulet, Monaco.

Ce petit livre compte maintenant 290 pages, alors que la 1re édition 1949 n'en comptait que 192. Kahn a considérablement développé les défenses sicilienne et française. Les études du gambit de la dame et de la défense Nimzowitch sont de vraies monographies. Un guide excellent et moderne sur les ouvertures.

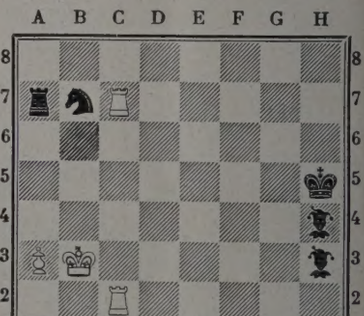
Schach-Elite im Kampf. Edité par la « Société suisse d'échecs ». Artemis-Verlag, Zurich.

Ce luxueux livre relié, en langue allemande, de 380 pages, grand format (24×16 ½ cm.), comprend les 210 parties du tournoi des candidats au championnat du monde (joué à Zurich et à Neuhausen en 1953), commentées par l'ancien champion du monde Dr Max Euwe. 16 pages de photos, dont évidemment celles de tous les grands maîtres qui y ont participé. 13 pages de Keres sur les nouveautés dans les ouvertures qui ont surgi dans ce grand tournoi, etc.

Un livre extrêmement important et qui ne saurait manquer dans aucune bibliothèque.

★

Etude n° 134
Korolkov et Liburkin
5e prix, concours russe 1947-1948



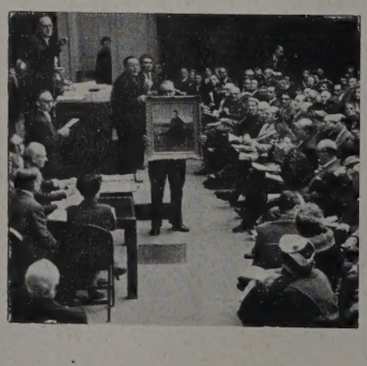
Les blancs jouent et font nulle.

Un triple écho de pat! Une réussite extraordinaire.

LES GRANDES VENTES

Les nombreux tableaux et objets d'art rassemblés par André Derain ont été dispersés par les soins de Mes Rheims et Boisgirard, à la Galerie Charpentier. Dans une première vente, une toile de Corot, datée de 1831, *Jeune Fille assise dans la campagne,* portrait présumé de Mlle Puyparlier, parente de l'artiste, fut, après longue dispute (départ à 2.500.000 francs), adjugée 9 millions de francs à un acheteur étranger. Ce délicat portrait avait été adjugé 31.100 francs lors de la dispersion, en mars 1919, de la collection du baron Denys Cochin. Les autres Corot de la collection Derain trouvèrent preneur entre 135.000 et 1.600.000 francs ; un Cézanne, *Paysage* (toile), fut adjugé 1 million 200.000 francs ; un Renoir, *Tête de fillette* (toile), 1.500.000 francs, et un panneau de Vlaminck, le portrait, très coloré, de Derain, 3.700.000 francs. Parmi les dessins de cette collection, une étude au crayon noir de Seurat, *Femme debout, en toilette de ville, de profil à gauche,* fut poussée à 1.360.000 francs.

D'autre part, un panneau attribué à Jérôme Bosch, *le Jardin des délices,* a atteint 4.090.000 francs. En dehors des œuvres appartenant à Derain, de nombreux tableaux anciens ont obtenu des prix élevés. On peut retenir un panneau attribué à Peter II Brueghel, *Chez l'alchimiste,* 1 million de francs ; une toile du Greco, *Jeune Homme tenant un tison,* 2.800.000 francs ; deux pendants par Hubert Robert, *les Lavandières* et *la Fontaine,* 2.400.000 francs ; un panneau par Rubens, *Paysans et Troupeaux dans un paysage,* 2.400.000 francs ; un *Paysage d'hiver,* par Salomon Van Ruysdaël, 1.851.000 francs. Deux charmantes peintures de Canella, *Paris vu des hauteurs de Montmartre* et *Vue du vieux marché Saint-Honoré,* furent adjugées 655.000 francs ; et l'on a payé 750.000 francs un *Portrait du roi Henri III,* école française vers 1580 ; 600.000 francs un *Portrait de Nicolas Amazzarino,* par Murillo ; 550.000 francs un panneau religieux attribué à Van Clève.



Des tableaux modernes appartenant à divers amateurs ont aussi bénéficié d'enchères élevées. Mentionnons : 2.120.000, 2.300.000 et 3.400.000 francs pour trois Bonnard ; *le Compotier,* 1923 ; *le Golfe de Saint-Tropez,* 1912 ; *le Lever, femme nue assise sur son lit ;* 1.220.000 francs pour un Derain, *Portrait de femme en jaune, sur fond bleu ;* 1.450.000 francs pour un Picasso, *le Bal, mardi gras,* 1923, grande décoration abstraite (2 m. 34 sur 2 m. 14) ; 1.150.000 fr., 2.200.000 fr., 1.650.000 fr. et 1.150.000 fr., pour quatre Renoir, *Pommes, Femme nue assise se coiffant, Buste de garçon en costume marin,* 1887, *Portrait d'homme,* et 2.250.000 fr. pour un Soutine, *Canard au couteau sur une table verte.*

UN DON DE LA GRÈCE

La colonie grecque de Paris a offert à la capitale une statue représentant *la Pureté,* œuvre du sculpteur Costas Valsamis. Ce très beau bronze a été placé à l'entrée du parc Montsouris, où il a été inauguré par M. Bernard Lafay, président du conseil municipal de Paris, en présence de M. Raphaël, ambassadeur de Grèce en France.